



PASSION À L'ITALIENNE

Caroline Costa



CAROLINE COSTA

Passion à l'italienne

Roman



1

Orlando Ongarelli le savait, sa carrure se remarquait de loin au milieu de la foule. Sa haute stature, ses épaules larges, son air décidé... Invariablement, les femmes se retournaient sur lui, un sourire engageant sur les lèvres. Quant aux hommes, ils s'écartaient avec politesse, impressionnés par sa prestance.

Sans compter son costume sombre au tombé impeccable et sa chemise d'un blanc immaculé aux manches fermées par de précieux boutons de manchettes, qui accentuaient cette impression. Il portait au poignet droit une montre au mécanisme complexe, un bijou aussi rare que cher, qu'il avait plaisir à exhiber à la moindre occasion.

Tout, en lui, respirait l'argent et l'assurance, et c'était bien cette impression qu'il voulait donner. Son élégance était peut-être à la limite de l'ostentation et son aplomb flirtait avec l'arrogance, mais il s'en moquait éperdument. Il possédait tout ce qu'un homme pouvait espérer avoir et l'avenir lui souriait. Qu'importe ce que les autres pensaient, qu'importe ce qu'ils racontaient dans son dos, allusions flatteuses ou remarques pleines de fiel : « L'important était qu'on parle de lui. » Où avait-il entendu cette citation déjà ? Peu importe... Il la chassa rapidement de son esprit, préférant laisser ces considérations purement intellectuelles aux grosses têtes bien-pensantes. Il était là pour s'amuser et, surtout, se montrer.

Attrapant une flûte de champagne des mains d'un serveur en gants blancs, il jeta un coup d'œil autour de lui. C'était une fête comme il en avait déjà vu des dizaines. Il recevait tant d'invitations que chaque soir, ou presque, était une occasion de sortir. Le rituel était le même : il quittait son travail en fin d'après-midi, rejoignait ses amis pour un verre, et passait en vitesse chez lui pour se changer. Il aimait se préparer et apportait grand soin à son apparence : de ses cheveux minutieusement coiffés au gel, au cuir ciré de ses chaussures italiennes, rien n'était laissé au hasard. La nuit était généralement tombée sur la ville quand, enfin, il rejoignait le lieu des festivités. Il était souvent en retard ; on l'accueillait néanmoins à bras ouverts. Il faisait partie de ceux qui comptent.

Il soupira et avala une gorgée d'alcool. Quel que soit le thème de la soirée, il y rencontrait les mêmes gens, y mangeait la même nourriture proposée par les meilleurs traiteurs de Lausanne, et y buvait le même champagne millésimé semblant sortir d'une corne d'abondance.

Pourtant, il adorait cette vie-là et n'aurait voulu en changer pour rien au monde ! Ce cercle d'amis et de connaissances, tous venus d'un monde similaire au sien, confortait sa position sociale et ces sorties codifiées étaient une agréable routine alimentant son indéfectible confiance en lui.

Il affectionnait ces endroits aux entrées sélectives, où la cooptation était parfois de mise, ces lieux sans cesse décorés à la dernière mode, ces attentions presque serviles et ces petits cadeaux qu'on ne fait qu'aux personnes ayant déjà tout.

Passant devant un groupe de relations professionnelles, il leur adressa un sourire à la fois courtois et complice. Lui seul savait faire cela : il esquissait à peine les lèvres, fixant son interlocuteur droit dans les yeux ou bien, d'un petit mouvement de la tête, manifestait son intérêt. Sans un mot, sans plus de gestes et malgré la foule grouillante autour d'eux, il savait créer le lien.

On s'empressa de lui répondre par moult signes de politesse et des toasts appuyés à sa santé. Mais il les avait déjà dépassés. Dépassés et oubliés. Il n'y avait aucune raison de s'arrêter pour discuter avec eux, à ce moment précis. Cela ne lui aurait été d'aucune *utilité*.

Il poursuivit son chemin, imperturbable.

Son visage s'éclaira enfin à la vue d'une tête connue près du buffet : celle de son ami Nils. Élégamment vêtu, rasé de frais, ce dernier semblait sortir d'un magazine de mode masculine. Ses cheveux, d'une blondeur toute nordique, évoquaient un Viking digne d'entrer au Walhalla.

– Qui voilà ! Ongarelli en personne. Enfin, je commençais à m'ennuyer !

– Salut, Nils. J'ignorais que j'étais à ce point indispensable.

– Toujours aussi modeste. Le *Rital* que tu es ne changera donc jamais !

Orlando eut un sourire en coin. Son ami se plaisait à le taquiner sur ses origines italiennes sans qu'il s'en offusque. Nils était le fils d'un dentiste installé à Oslo. Ils s'étaient rencontrés sur les bancs de la faculté à Paris, plus de vingt ans auparavant. Suivant la tradition familiale, Nils avait fait ses études en France, avant de reprendre le cabinet dentaire paternel dans sa Scandinavie natale. Ils s'étaient tout de suite merveilleusement entendus, fréquentant les mêmes clubs, draguant les mêmes filles et roulant dans les mêmes décapotables. D'adolescents gâtés, ils étaient devenus des adultes privilégiés, profitant sans vergogne de leurs avantages. La distance et les années n'avaient pas réussi à les séparer. Nils avait d'ailleurs investi dans une résidence secondaire à Lausanne, et tous deux ne manquaient jamais une occasion de se retrouver. Comme ce jour-là.

– Qu'est-ce que j'ai loupé, ce soir ? demanda Orlando.

– Rien qui vaille la peine qu'on s'y attarde.

Nils était un bel homme, mince, au maintien distingué. Son visage pâle, ses sourcils blonds surmontant des yeux gris ne laissaient pas la gent féminine indifférente, même s'il n'avait pas autant de succès qu'Orlando. Néanmoins, leur amitié était solide, et il n'y avait pas de place pour la jalousie ou la rancune.

Orlando eut un regard nonchalant sur la foule environnante. Il salua quelques amis, puis vida d'un trait une nouvelle coupe. Son regard s'évada par la baie vitrée donnant sur le lac Léman. Les lumières de la ville se reflétaient sur sa surface plane. Un voile de nuage masquait le scintillement des étoiles. La lune devait être accrochée quelque part dans le ciel opaque, mais restait obstinément invisible.

– Effectivement, cette soirée est rasoir au possible, déclara-t-il, revenant à la réalité. Je n'ai vu aucune nouvelle tête, ni entendu aucun ragot intéressant. Je rentre.

– Déjà ! Tu viens à peine d'arriver.

Après un sourire à l'intention de Nils, il abandonna son verre à une serveuse déjà encombrée d'un plateau. Elle n'osa protester, s'empourprant sous son regard séducteur.

C'est alors qu'il *la* vit.

Une véritable apparition au milieu du flot de visages anonymes. Elle discutait avec un groupe d'hommes d'affaires volubiles, cherchant tous à capter son attention. Ses cheveux bruns étaient tirés en arrière et attachés en une queue-de-cheval découvrant sa nuque gracieuse. Son teint mat et ses pommettes hautes témoignaient d'origines latines. Sa silhouette élancée était mise en valeur par une robe noire simple aux manches trois quarts.

Belle plante ! songea-t-il en la dévisageant sans même s'en cacher.

Il poursuivit son examen en admirant sa bouche pulpeuse rehaussée d'un rouge à lèvres couleur grenat, avant de remonter jusqu'à ses prunelles d'un noir aussi profond et brillant que l'onyx. Le charisme

de cette femme avait quelque chose d'irréel et capta tout son intérêt.

– Qui est-ce ? demanda-t-il à son ami.

– Qui donc ?

– La nana habillée en noir qui discute avec le groupe de vieux croulants.

Nils tourna la tête et scruta la foule à son tour.

– Jolie ! s'exclama-t-il. Elle travaille à la galerie d'art Da Vinci.

– Tu la connais ?

– Mon père a surtout été en contact avec son associé pour acquérir quelques œuvres.

– J'ignorais que ton père était devenu amateur d'art.

– Rassure-toi, il est toujours aussi imperméable à toute forme de culture. Même ma mère a renoncé à le changer. Il était surtout intéressé par le dégrèvement fiscal qu'offrait l'achat de ces tableaux. Les toiles en question sont à présent accrochées dans la salle d'attente de notre cabinet dentaire.

– Qu'attends-tu pour me présenter cette beauté ?

– Je ne voudrais pas briser tes illusions, *don Juan*, mais d'autres avant toi s'y sont cassé les dents.

– Sûrement parce qu'ils s'y sont mal pris.

Nils le considéra avec un regard chargé de patience avant d'ajouter :

– Ne me demande pas d'intercéder en ta faveur, cette fille m'impressionne. Je la trouve trop belle pour être honnête. Mais si tu y tiens, je demanderai ses coordonnées professionnelles à mon père.

– Je ne te savais pas si lâche !

– Fiche-toi de moi tant que tu veux, je t'aurai prévenu. Ce n'est pas de la lâcheté mais de la prudence. Oublie-la, vieux frère. La partie est perdue d'avance.

Orlando laissa fuser un petit rire avant de détailler à nouveau l'objet de sa convoitise. Le maintien gracieux de la jeune femme s'apparentait à celui d'une ballerine. Aussitôt, il pensa à Odile, l'ensorcelante danseuse incarnant le Cygne Noir, dans le ballet de Tchaïkovski. Un personnage d'une beauté trompeuse. Oui, décidément cette fille lui plaisait bien et il voyait en elle un défi intéressant à relever.

Il s'amusa en observant le groupe de businessmen rivaliser d'ingéniosité afin d'attirer l'attention de la belle galeriste. Elle ne souriait pas, se contentant de hocher la tête par instants. Ses mains étaient sagement croisées devant son ventre plat et elle semblait écouter avec patience. Au passage, il remarqua que contrairement aux autres femmes de la soirée, elle ne portait aucun bijou, pas même une alliance, à l'exception d'un minuscule pendentif en forme de cœur à son cou.

Orlando avait vu tout ce qu'il y avait à voir et se dirigea droit vers son *Odile*. Bousculant légèrement l'homme avec qui elle discutait, il s'adressa à elle d'une voix autoritaire et caressante comme il savait si bien le faire avec les femmes :

– Je termine les travaux de ma clinique et je souhaiterais à présent la décorer avec goût.

Les yeux plantés dans les siens, il tira de la veste de son costume sa carte professionnelle avec son numéro direct, la lui tendit et tourna les talons. Alors qu'il fendait la foule sans se retourner, il conserva en mémoire le regard pénétrant qu'elle lui avait lancé. Elle avait à peine haussé ses sourcils parfaitement dessinés durant sa très brève irruption, et il était incapable de savoir ce qu'elle en avait pensé.

Le sang lui battait les tempes et il n'eut conscience de la grossièreté de son geste qu'en s'installant dans sa Jaguar que venait de lui amener le voiturier. Il démarra brutalement, faisant jaillir les graviers de l'allée sous la gomme de ses pneus. Agacé de sa propre attitude et, surtout, du manque de réaction de l'inconnue, il fit hurler les chevaux de sa décapotable. Il traversa rapidement Lausanne avant d'arriver sur les bords du lac.

Grâce à sa télécommande, il ouvrit un haut portail et s'engagea dans un parc planté d'arbres centenaires. Il se gara devant la grande maison bourgeoise dont il occupait tout le premier étage. Dans l'ascenseur privatif, il se débarrassa de son manteau en alpaga gris, puis, à peine entré chez lui, se rendit

directement dans la salle de bains. Il ouvrit en grands robinets de sa vaste douche, retira rapidement ses vêtements qu'il laissa à même le sol, et passa sous le jet brûlant.

Tu n'es qu'un fieffé imbécile, Ongarelli ! Qu'avais-tu donc en tête ?

Jamais l'inconnue ne l'appellerait. Il avait agi sans réfléchir, certain que son charme ferait tout. Mais Nils l'avait prévenu : cette fille était différente des autres. Peut-être aurait-il dû écouter son ami et laisser cette proie-là lui filer entre les doigts ?

Attrapant son peignoir, il se sécha rapidement, avant de s'effondrer sur son lit. Pourquoi cette femme l'obsédait-elle à ce point ? Certes, elle était belle, d'une beauté peu classique et auréolée de mystère. Mais, à bien y réfléchir, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Aussi repoussa-t-il son image dans un coin de son esprit. Demain serait un autre jour, lui apportant la promesse de nouveaux terrains de chasse.

Pandora avait prestement glissé la carte de visite de l'inconnu dans son sac à main. La soirée touchait à sa fin et elle s'était résignée à quitter le groupe avec lequel elle discutait avant d'être interrompue. Elle n'en revenait pas de l'aplomb de ce type, sorti de nulle part et s'immisçant dans la conversation ! Comment pouvait-on être aussi impoli ? Une telle audace était inconcevable. Sans compter que son intervention était survenue au plus mauvais moment.

Pendant plus d'une heure, elle avait subi le verbiage plein de fatuité de ces businessmen. Plusieurs fois, elle avait orienté la conversation sur la galerie et les pièces intéressantes qu'elle se proposait de leur montrer. Ils avaient fait semblant de s'y intéresser, chacun à leur tour, avant de tirer la couverture à soi. La discussion avait tourné au combat de coqs de basse-cour. Avec une foi presque sacerdotale, elle leur avait accordé son attention, revenant inlassablement sur la galerie.

Et voilà que l'autre insolent avait fait irruption pour lui remettre sa carte de visite ! Qu'avait-il dit ? Qu'il était médecin et qu'il avait besoin d'une décoratrice ? Non seulement il était d'une impolitesse sans bornes, mais il était mal renseigné ! Elle avait été tellement surprise par l'incongruité de la situation, qu'elle n'avait pas eu la présence d'esprit de le reprendre.

Elle devait admettre cependant que son intervention avait complètement déboussolé ses courtisans et qu'elle avait profité de l'occasion pour prendre congé. Ils ne lui auraient rien acheté, de toute façon. Ils semblaient plus captivés par son tour de poitrine que par la qualité picturale de ses tableaux.

Encore un coup pour rien ! Elle qui avait eu un mal de chien à se faire inviter à cette soirée. Elle espérait y nouer quelques contacts professionnels et trouver de potentiels clients. Au lieu de cela, elle rentrait avec la carte d'un médecin bourru, aussi insaisissable qu'un vif d'argent.

« Orlando Ongarelli », lut-elle sur le bristol.

Dois-je vous remercier ou vous maudire de votre intrusion ?

Les yeux sur son numéro de téléphone portable, elle était déterminée à en avoir le cœur net.

2

– Orlando Ongarelli ? demanda une voix féminine.

– Lui-même.

Orlando venait de s’asseoir après avoir perdu un nouveau set contre Nils. Son téléphone avait sonné et, bien qu’habituellement il ne réponde pas aux appels durant le match, il avait décroché. Apparemment, bien lui en prit car l’inflexion de son interlocutrice était grave et basse, empreinte d’un léger accent qu’il n’aurait su définir.

– Je m’appelle Pandora Fuentecén et vous avez sollicité les conseils d’une décoratrice pour votre clinique.

Merde, du démarchage ! pesta-t-il, regrettant d’avoir pris la communication.

– Écoutez, pour l’instant...

– Vous m’avez laissé votre carte, l’autre soir.

Un sourire victorieux monta à ses lèvres fines. Ainsi donc son Cygne Noir n’avait pu résister à la tentation de le rappeler. Son *Odile* se nommait en réalité Pandora, un prénom qui ajoutait une touche d’exotisme au mystérieux personnage, dont les détails du visage lui revenaient en mémoire avec précision.

Sur le court, Nils commençait à montrer des signes d’impatience. Il avait loué la salle chauffée pour la demi-journée et espérait bien gagner le match. La terre battue était son revêtement de prédilection. Cependant, tout à sa conversation, Orlando l’ignore superbement.

– C’est possible, répondit-il avec une feinte indifférence.

– Je vous propose de venir à votre bureau, afin de vous présenter quelques œuvres.

– Pourquoi pas ?

Un court silence lui répondit à l’autre bout du fil. Un instant, il crut avoir été trop désinvolte.

– Bien, reprit la voix grave. Je dois me rendre à Paris pour quelques jours. Je me permettrai donc de vous rappeler à mon retour.

Elle raccrocha, le laissant sur sa faim. Certes, elle lui avait téléphoné, mais il n’était pas plus avancé. Il se reprocha de ne pas avoir convenu d’un rendez-vous. À présent, il devait à nouveau attendre qu’elle se manifeste. Il avait l’impression d’être à sa merci, tributaire de son bon vouloir.

– On peut jouer, maintenant ? demanda Nils, agacé, en tapotant sa raquette.

– Tu es pressé ? Tu as un train à prendre ? rétorqua Orlando, de mauvaise humeur.

Le match reprit et il y trouva un excellent défouloir. Il frappa si fort que Nils fut incapable de rattraper la plupart de ses balles.

Une fois la partie terminée, épuisé et transpirant, Nils s’écria :

– Ma parole, tu as mangé du lion aujourd’hui ! C’est à cause du coup de fil que tu as reçu ?

Orlando ne répondit pas. Mal lui en prit ! Ce mutisme inhabituel éveilla l'intérêt de Nils.

– Qui était-ce ?

– Personne.

– C'était une fille, n'est-ce pas ?

Orlando resta silencieux.

– Je sais ! C'est *la* fille. La galeriste de l'autre soir.

– Bien vu, inspecteur Columbo, ironisa-t-il. Elle me rappellera quand elle rentrera en Suisse.

– Pourquoi tu n'as pas profité de cet appel pour conclure un rendez-vous ?

– Je... J'ai...

– Ben, mon vieux ! C'est plus grave que je ne le pensais ! Soit tu perds la main et il faut que tu changes de technique de drague, soit tu craques complètement pour cette nana.

– Pas du tout. Elle était occupée et moi aussi. Je te rappelle que je suis en pleins travaux, à la clinique.

Nils eut un sourire clairement narquois.

– On ne me la fait pas. Je sais parfaitement que tu ne décides rien sans en parler à ta mère.

Il n'avait pas tort. Sa mère, Gina, tenait son entreprise d'une main de maître.

En son temps, le père d'Orlando, médecin de son état, possédait un petit cabinet en ville. Il avait eu la bonne idée de se spécialiser dans la chirurgie esthétique, dont l'engouement ne s'était jamais démenti depuis. Devant le succès, Gina l'avait poussé à ouvrir une clinique possédant des équipements dernier cri destinée à une clientèle haut de gamme. Les doigts de magicien de son père, précédés de son excellente réputation, avaient contribué à la fortune de la famille. Orlando s'était senti obligé de s'orienter vers des études de médecine afin de reprendre l'affaire familiale. C'est aussi ce destin commun qui l'avait rapproché de Nils. Lui seul pouvait comprendre ce que représentait le poids d'un tel héritage. Si l'un comme l'autre bénéficiaient déjà d'un nom de famille, ils avaient dû, une fois leurs études terminées, se faire un prénom. Ils n'avaient d'autre choix que de se démarquer de la figure paternelle, chacun à leur façon. Ils pouvaient se confier leurs difficultés à assumer cette charge sans passer pour des ingrats.

Seulement, Orlando n'était guère attiré par le monde médical, même s'il avait obtenu son diplôme. Il lui préférait celui des affaires, mais il aimait par-dessus tout dépenser l'argent qu'il se plaisait à gagner. Contre toute attente, il était doué pour le business. D'instinct, il pressentait les tendances et anticipait les phénomènes de mode. Comme le Coltox, ce produit appelé à remplacer le Botox, venu tout droit des États-Unis. Ses patientes appréciaient de voir leurs rides s'estomper sans subir ce fameux effet figé. Si son père, aidé de sa mère, avait su transformer un simple cabinet ayant pignon sur rue en une clinique sortant du lot, lui-même, en reprenant le flambeau, avait apporté à l'établissement une renommée internationale.

Intelligent et astucieux, il s'était entouré d'une équipe de chirurgiens venant des quatre coins de l'Europe. La réputation de modernité de la Clinique du Lac et le salaire généreux qu'il versait à ses employés lui garantissaient un staff irréprochable. Son entourage pensait que tout était facile pour lui, que son chemin était pavé de roses. Mais si les gens avaient la mémoire courte, lui n'avait rien oublié.

Il se revit, dix ans en arrière, avalant son café matinal dans son appartement parisien, avant de commencer sa journée d'internat. Sa mère ne lui téléphonait jamais aussi tôt d'ordinaire. Elle ne lui téléphonait d'ailleurs jamais. Sans trembler, elle lui avait annoncé la mort de son père. Sous le choc, il s'était laissé tomber sur la chaise de la cuisine et l'avait écoutée, muet de stupéfaction. Elle lui avait raconté, comme s'il s'agissait d'une conversation mondaine, qu'après le dîner, son père avait profité de son absence – elle était alors retenue à son club de bridge – pour s'enfermer dans son garage et se suicider.

Il était rentré le soir même à Lausanne. Il avait trouvé sa mère pareille à elle-même, droite et fière dans son tailleur Chanel noir. En son for intérieur, il était certain qu'elle n'avait pas versé une seule

larme pour son époux. D'innombrables amis et connaissances professionnels s'étaient massés au cimetière. Tous l'avaient assuré de leurs plus sincères condoléances, de leur soutien et de leur amitié. Le cercueil disparaissait littéralement sous les gerbes de fleurs. Mais rien, absolument rien, n'aurait pu combler le vide glacial qu'il avait éprouvé durant la cérémonie.

Et ce manque perdura malgré les années. Il eut beau se plonger dans les études, enchaîner les liaisons et sortir aussi souvent que possible, rien n'y fit. Il était inconsolable et, comme il s'y attendait, sa mère ne lui fut d'aucun soutien.

Mais le pire restait à venir. Lorsqu'il revint en Suisse s'occuper de la Clinique du Lac, il dut affronter les rumeurs. Il se murmurait que le Dr Ongarelli avait été victime d'un meurtre déguisé en suicide. Orlando n'avait jamais pu faire sereinement son deuil.

Aujourd'hui encore, à quarante ans, il était taraudé par le doute. Si son père s'était suicidé, pour quelle raison avait-il commis l'irréparable ? Et dans l'hypothèse où il avait été assassiné, qui avait perpétré ce crime et pourquoi ? Cela faisait maintenant dix ans qu'il vivait avec ces mêmes questions. C'était une douleur si profonde, si secrète, qu'il n'osait se confier à Nils. Le sujet était tabou. Comme si le seul fait d'en parler devait raviver sa blessure.

Après le match de tennis qu'il avait gagné, Orlando promit sa revanche à son ami. Il rentra chez lui pour se doucher et se changer. Ensuite, il monta dans sa Jaguar et fila à la clinique. Malgré l'air piquant de l'hiver, il décapota le toit. Le vrombissement des quatre pots d'échappement lui parvint dans un bruit sourd. Un frisson de plaisir lui parcourut la peau, sous le coton anglais de sa chemise taillée sur mesure.

Il se gara devant le bâtiment moderne de trois étages. La façade blanche aux larges baies vitrées était entourée d'un petit jardin d'inspiration japonaise. Ayant reconnu la Mercedes-Benz de Gina sur le parking, il monta directement à son bureau. Au passage, il salua les réceptionnistes d'un clin d'œil. Quelques mois plus tôt, après l'inauguration du nouveau bloc opératoire, il avait flirté avec l'une d'elles, mais il ne se rappelait plus laquelle. Un détail sans importance à ses yeux, même s'il n'ignorait pas que certaines de ses employées soupiraient sur son passage.

– Bonjour mère, dit-il en passant la porte.

Grande, maigre, l'allure hiératique, sa mère leva à peine les yeux sur lui. Avec son rang de perles, ses cheveux blancs toujours impeccables maintenus par un serre-tête et son sacro-saint tailleur Chanel, elle était la caricature d'elle-même.

– Bonjour Orlando chéri, répondit-elle, lui frôlant la joue d'un baiser mimé. Le comptable vient de m'apporter les derniers chiffres des travaux. Je crains que tu n'aies les yeux plus gros que le ventre.

– Nous en avons déjà parlé, mère. La Clinique du Lac est dédiée à une clientèle fortunée et nous devons leur offrir le meilleur. Ce qui sous-entend un équipement de pointe, un personnel parfaitement formé ainsi qu'un cadre digne d'un hôtel de luxe.

Elle fronça le nez.

– La clinique est quasiment terminée, reprit-il. Il ne reste que l'agencement des suites.

– Est-ce vraiment nécessaire d'engager autant de frais ?

– Ces chambres seront notre vitrine ! Nous deviendrons incontournables. Les clients les plus riches afflueront, avides de toutes les améliorations physiques que nous proposons ici.

Sa mère parut temporairement rassurée.

– Et à ce sujet, j'ai prévu de rencontrer une galeriste, afin d'acquérir quelques tableaux ou sculptures à exposer dans nos suites, ajouta-t-il d'un ton qu'il espérait détaché. Ce sera une plus-value incontestable.

Elle balaya cet argument d'un geste de la main. Il nota au passage qu'elle portait toujours son alliance. Il songea que, peut-être, sous ses allures sévères, elle était encore marquée par le deuil qui l'avait touchée. Comment en être sûr ? Elle savait si parfaitement masquer ses émotions et les relations humaines n'avaient jamais été son fort. S'il l'avait vue sourire en de rares occasions, il ne se souvenait

d'aucun geste tendre ou maternel à son égard. Parfois, il se demandait même si, sous la veste de son éternel tailleur, elle possédait un cœur.

– Sais-tu que la comédienne Linda Turner a rendez-vous pour une mammoplastie ? demanda-t-elle. Pourquoi ne l'opérerais-tu pas ?

– Nous verrons, mère.

– Ça nous fera une excellente publicité. Je vais joindre notre responsable en communication et lui demander de faire le nécessaire. Il saura se mettre en rapport avec ce paparazzi spécialisé dans les opérations esthétiques des stars.

– Crois-tu qu'elle voudra se retrouver dans ces feuilles de chou ?

– Mlle Turner n'est pas le genre de personne à refuser une publicité gratuite. Tu pourras toujours lui en toucher un mot durant l'examen préopératoire, mais je parie qu'elle y a déjà pensé.

– Bien. Comme tu voudras.

Il savait qu'il était parfois inutile de s'opposer à sa mère. Comme elle le lui avait demandé, il s'occuperait du cas de cette Linda Turner. Après tout, cela pourrait se révéler amusant. Il n'était jamais sorti avec une actrice de cinéma. Néanmoins, l'éphémère célébrité de cette dernière ne réussit pas à lui faire oublier l'insaisissable Pandora Fuentecén. Son image restait figée dans son esprit.

Subitement, il ressentit l'envie de passer le week-end à Paris, afin de découvrir la galerie Da Vinci. Cette pensée déclencha en lui un frisson bien plus intense que celui qu'il avait éprouvé plus tôt, au volant de son bolide.

Orlando posa son sac de voyage sur le couvre-lit épais. Il fronça les sourcils devant la tête de lit encadrée de bois doré, la cheminée de marbre et les lourds rideaux. Il serait bien descendu dans un palace au décor moins rococo, mais il tenait à rester dans le quartier. Il ouvrit la haute porte-fenêtre, et la vue de la colonne sur la place Vendôme l'apaisa. Il aimait ce que représentait l'énorme sculpture de bronze érigée en l'honneur de la victoire de Napoléon I^{er} à la bataille d'Austerlitz.

Il était parti moins de trois heures plus tôt de Lausanne. Le vol avait été calme et le taxi qu'il avait réservé l'attendait à la sortie de l'aéroport. Il avait réglé quelques affaires courantes par téléphone pendant que la voiture se frayait un chemin parmi les embouteillages.

Avant d'arriver à l'hôtel, il avait demandé au chauffeur d'effectuer un petit détour par la rue Saint-Honoré afin de passer devant la vitrine de Da Vinci Paris. Qui sait, Pandora Fuentecén s'y trouverait peut-être ? Hélas, le rideau était baissé, la boutique fermée. Mais si ses espoirs furent déçus, il ne s'avoua pas vaincu pour autant. La conciergerie de l'hôtel lui apprit que la galerie se préparait pour un vernissage en soirée et qu'elle ouvrirait quelques heures plus tard. Naturellement, on aurait à cœur de lui obtenir une invitation, lui dit-on avec affabilité.

En attendant, Orlando poussa la porte d'un célèbre horloger suisse donnant sur la prestigieuse place pavée. La montre qu'il portait au poignet, cadeau d'une amie, lui plaisait bien ; il était cependant friand de nouveautés. Son choix se porta sur un modèle en or et céramique artistiquement exposé dans son écrin.

Manifestement impressionnée par sa prestance et ses vêtements de marque, la vendeuse lui offrit un sourire rayonnant. Le rose aux joues, elle répondit au moindre de ses caprices, dévoilant toute la collection. Son manège amusa un temps Orlando, puis voyant qu'il était l'heure de dîner, il lui demanda conseil.

– Vous qui connaissez le quartier, où puis-je manger rapidement ?

Elle lui indiqua l'adresse d'un restaurant italien à quelques ruelles de là.

– Pourquoi ne pas y aller ensemble ? proposa-t-elle, rougissant de plus belle. Je pourrais vous parler de notre série limitée qui vient de...

– Parce que vous croyez que ça m'intéresse ?

Sans laisser le temps à la pauvre fille de se remettre de son refus cinglant, il sortit sans se retourner. Le vent glacial de l'hiver s'engouffra sous les pans de son manteau. Il enfila des gants de cuir fin, resserra son col, puis traversa la rue.

Le conseil de la vendeuse se révéla judicieux. Le restaurant était excellent et le service rapide. Il se régala de *linguini* fraîches aux coquillages arrosés d'un vin blanc, avant d'entamer son tiramisù.

Son repas terminé, il jeta sa serviette dans son assiette et se leva. Il était temps de se rendre au vernissage. N'était-il pas à Paris pour cela ? Enfin, plus précisément pour *elle*.

Comme il s’y attendait, la vitrine de la galerie était brillamment éclairée. Des tables hautes de bistrot étaient disposées sur le trottoir, et les invités venaient y picorer quelques amuse-bouches en buvant du vin rouge. Le plus gros de la foule s’était massé à l’intérieur, fuyant la bise parisienne et Orlando dut jouer des coudes pour entrer.

Un premier regard circulaire lui apprit que l’exposition avait pour objet de grandes toiles barbouillées de gris aux nuances plus ou moins sombres. Distraitement, il se demanda où était l’art dans ces épaisses couches de peinture. Sa mère avait-elle raison ? Investir une partie de leurs bénéfices dans ces croûtes n’était pas aussi judicieux qu’il l’avait initialement pensé.

Dans l’affluence, il repéra un homme d’une soixantaine d’années, objet de toutes les attentions. Il se tenait droit comme un I. Son costume de tweed et sa lavallière lui donnaient l’apparence d’un lord anglais. Sous ses cheveux blancs, son visage avenant exprimait une certaine sérénité. Orlando pensa qu’il devait être le propriétaire des lieux. Il discutait au milieu d’un petit groupe de personnes. L’un de ses interlocuteurs s’éloigna et il *la* vit enfin, aussi belle et mystérieuse que dans son souvenir. *Pandora Fuentecén*.

Ce soir, elle était vêtue d’une chemise noire serrée et d’une jupe crayon dont l’ourlet tombait juste au-dessous des genoux, soulignant le galbe de ses jambes fines. Des escarpins de cuir brillant terminaient sa tenue. Elle ne portait aucun bijou, à l’exception d’une chaîne discrète à laquelle était attaché un minuscule pendentif en corail rouge. Le même qu’elle avait lors de leur première rencontre. C’était un bijou simple, auquel elle était manifestement attachée, qui ne reflétait pas la classe et la distinction qu’elle dégageait naturellement.

Ses cheveux bruns étaient attachés sur sa nuque en un chignon strict, et son maquillage avait été particulièrement travaillé. Ses yeux auréolés de fards sombres semblaient encore plus hypnotiques. Son front lisse, ses pommettes hautes et ses lèvres pulpeuses auraient été des modèles parfaits pour le chirurgien qu’il était.

Plissant les yeux, il considéra la jeune femme avec une curiosité, voire une avidité de prédateur. Il n’était pas uniquement attiré par sa beauté racée et son attitude gracieuse. Même si ce paradoxe émoustillait ses sens, il était surtout intrigué par la personnalité complexe qu’il devinait chez elle. Il était certain que derrière son expression neutre, voire hautaine, se cachait un jardin secret qu’il désirait percer à jour.

Un beau challenge en perspective !

– Mademoiselle Fuentecén, l’aborda-t-il, alors que d’autres personnes réclamaient son attention.

– *Madame* Fuentecén, je vous prie.

Sa voix basse trouvait déjà un écho familier à son oreille et il s’efforça de ne pas tenir compte de son ton brusque.

– Je suis Orlando Ongarelli. Nous avons eu l’occasion de discuter au téléphone récemment.

Elle fronça les sourcils, cherchant dans sa mémoire, puis parut se souvenir.

– Vous possédez une clinique que vous souhaitez décorer, n’est-ce pas ?

Si le sourire qu’il lui offrit était radieux, il n’en était pas moins parfaitement calculé.

– Il me semble vous avoir dit que je vous contacterai à mon retour à Lausanne, reprit-elle. Comprenez bien que je suis occupée, ce soir.

Il ne s’était pas attendu à ce genre de réaction.

– Pandora chérie ! Viens donc que je te présente mes nouveaux amis.

Le pseudo-lord anglais s’était approché et, prenant délicatement le poignet de Pandora, l’entraîna avec lui. Elle le suivit sans un regard en arrière, plantant là Orlando comme un vulgaire quidam. Une bouffée de colère lui crispa les mâchoires. Qui était ce type ? Se souvenant qu’elle voulait qu’on lui donne du *Madame* et que le grand rosbif l’avait appelée *chérie*, il supposa qu’ils étaient très proches et pas uniquement dans la sphère professionnelle.

Vexé, il ordonna à l'un des serveurs qui eut le malheur de passer à sa portée de lui apporter un whisky sans glace. Il l'avalait d'un trait et en demanda un autre. Se plantant ostensiblement devant la plus grande toile de l'exposition, il détailla le couple improbable. Ni l'un ni l'autre ne portait d'alliance, mais de nos jours, cela ne voulait plus rien dire. Si l'homme aux cheveux blancs devait avoir dépassé la soixantaine, Pandora paraissait n'être âgée que de trente-cinq ans au plus. Se pouvait-il qu'il soit en réalité son père ?

Perdu dans ses considérations, il avalait d'un trait l'alcool qu'on venait de lui servir. Il passa de tableau en tableau sans vraiment les voir. L'exposition n'avait aucun intérêt à ses yeux, il était venu pour Pandora et non pour ces obscurs barbouillages. Il allait et venait comme un lion en cage, sans pouvoir se résigner à partir. Parfois, un invité sollicitait son avis ; il lui répondait par quelques phrases vagues. À dire vrai, même si l'art était une notion trop cérébrale à son goût, il était dans son monde. Le brouhaha des conversations, les verres qui s'entrechoquent, les bises qu'on mime du bout des lèvres, les numéros de téléphone qu'on s'échange... Les mêmes rituels que dans les soirées qu'il fréquentait à Lausanne.

– Cette œuvre représente l'apogée de la marine à voile.

Il sursauta en entendant la voix feutrée de Pandora dans son dos. Elle s'était approchée sans qu'il l'entende et lui désignait le cadre gigantesque recouvert d'une épaisse couche noirâtre devant lequel il s'était arrêté.

– Vous vous fichez de moi ! s'exclama-t-il sans réfléchir.

Elle eut l'ombre d'un sourire et ses longs cils s'abaissèrent une fraction de seconde.

– Vous n'êtes guère un familier de la peinture moderne, n'est-ce pas ? L'art abstrait est un langage visuel qui tente de donner un condensé du réel, voire d'en souligner un aspect.

Il fit la moue. Ses paroles étaient pour lui un véritable charabia, dont il peinait à saisir le sens.

– La matière que vous voyez étalée sur cette toile est du goudron, reprit-elle. Il servait, à l'époque, à préserver les bois et à assurer l'étanchéité des coques. L'artiste l'a travaillé pour faire ressortir tous les aspects de son utilisation avant l'avènement des navires en acier.

– Vous arrivez à distinguer tout ça, là ?

Il montra l'œuvre qu'il jugeait bonne pour la poubelle avec un vague rictus de doute et de répugnance.

– L'art se libère des contraintes de la réalité. Seules les formes et les couleurs ont un sens.

Il ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle racontait, mais qu'est-ce qu'elle était belle ! Fasciné par le dessin de ses lèvres ourlées, il aurait pu l'écouter toute la soirée évoquer la peinture depuis les empreintes de mains sur les murs des cavernes de la préhistoire jusqu'à aujourd'hui. Voyant que ses yeux scintillant comme l'onyx le fixaient avec perplexité, il réalisa que son attitude béate devait le trahir.

– Néanmoins, je ne suis pas certain que mes patients apprécient ce genre d'œuvre, dit-il rapidement pour masquer son trouble.

À nouveau, le visage impassible de Pandora afficha l'illusion d'un sourire.

– Je serai en Suisse dans quelques jours. Nous pourrions en discuter à ce moment-là, suggéra-t-elle.

Encore une fois, elle repoussait son offre implicite. Personne ne résistait d'ordinaire à son charisme. Et surtout pas les femmes ! Il en serait presque arrivé à la détester, si son aura énigmatique ne l'avait pas tenu si captif.

– Afin de mieux cerner vos attentes, j'aimerais visiter votre établissement, continua-t-elle. Croyez-vous que ce soit possible ?

Et comment ! Voilà maintenant qu'elle lui proposait un rendez-vous ! Décidément, cette fille était pleine de surprises.

– C'est une excellente idée et je regrette de ne pas l'avoir eue moi-même, répondit-il d'un air faussement modeste. Connaissez-vous la Clinique du Lac, au bord du Léman ?

Il pouvait enfin mettre en œuvre toute sa science de séduction. Hélas, ses beaux projets allaient être contrariés. Du coin de l'œil, il aperçut l'homme aux allures d'aristocrate jeter à la ronde des coups d'œil désespérés, visiblement à la recherche de la jeune femme.

– L'établissement m'appartient, je suis chirurgien esthétique, ajouta-t-il.

D'expérience, il savait que cette phrase le plaçait dans les hauteurs de la hiérarchie sociale et avait toujours beaucoup d'effet sur la gent féminine. Il voulut ajouter que sa clinique était mondialement connue et que parmi ses clients, il comptait des personnalités importantes.

– Votre temps est précieux, j'imagine, dit-elle alors. Loin de moi l'idée de vous importuner.

Déjà elle se détournait. Et l'autre qui n'allait pas tarder à lui mettre le grappin dessus ! C'était diabolique : elle soufflait alternativement le chaud et le froid, lui mettant les nerfs à rude épreuve.

– Notre approche est globale et je souhaite que mes patients puissent bénéficier de prestations exemplaires. Une personne comme vous serait déterminante dans l'amélioration de nos services.

La phrase était sortie toute seule, dictée par l'urgence de la situation. Après l'avoir prononcé, il se sentit au comble du ridicule. Que lui était-il passé par la tête ? Il racontait n'importe quoi pour se rendre intéressant !

– J'en serais ravie, affirma-t-elle, sans qu'il puisse deviner si elle était sincère ou non.

Sa voix grave n'était plus qu'un murmure et elle s'était imperceptiblement penchée vers lui. Son parfum poudré l'enveloppa, brouillant encore un peu plus ses sens déjà perturbés. Aussitôt, son esprit s'enflamma et il dut faire appel à tout son sang-froid afin de rester de marbre.

– Veuillez m'excuser, monsieur Ongarelli, ajouta-t-elle. D'autres invités réclament mon attention.

D'une démarche pleine de majesté, elle fendit la foule pour rejoindre l'homme au costume de tweed qui l'accueillit avec chaleur. Une pointe de jalousie vrilla le cœur d'Orlando. Personne, depuis longtemps, n'avait pu susciter une telle émotion en lui. À n'en pas douter : Pandora Fuentecén était la réincarnation de la magicienne Circée, dont seul le grand Ulysse avait su triompher.

– *Cariña* ! Enfin ! s'exclama James. J'ai bien cru t'avoir perdue dans cette affluence.

– Toi et ton sens de l'exagération ! Je discutais simplement.

– C'est ce que j'ai vu. Ce monsieur semblait tout ouïe. De quoi parliez-vous ?

– D'art, naturellement.

– « Naturellement »...

Il laissa sa phrase en suspens, montrant qu'il ne la croyait qu'à moitié.

– À part s'intéresser à l'art, que fait ce gentleman dans la vie ? demanda-t-il.

– Il est médecin et possède sa propre clinique.

– Voilà qui est fort intéressant.

Il grignota un petit-four, avant de reprendre d'un air détaché :

– Je suis content de constater que notre soirée ait rassemblé autant de monde.

– Ce n'est guère surprenant : nous avons contacté l'intégralité de notre carnet d'adresses. Et le traiteur nous coûte une petite fortune à lui seul.

– Judicieux investissement... Ces amuse-bouches sont délicieux.

– J'espère que le jeu en vaut la chandelle.

– Crois-moi, *Cariña*, c'est un risque calculé. Rappelle-moi comment se nomme ce médecin dont tu me parlais à l'instant ?

– Je ne t'ai pas donné son nom.

Alors qu'il allait la questionner à nouveau, un invité l'interrompit afin de lui demander des renseignements sur l'une des toiles exposées. Pandora en profita pour s'écarter et fit mine de s'approcher

du buffet. Elle n'était pas d'humeur à subir un interrogatoire serré.

Du regard, elle balaya la foule à la recherche d'Orlando Ongarelli. Malheureusement, elle ne trouva aucune trace de sa haute silhouette. Il semblait s'être volatilisé après leur conversation. Avait-il été à ce point effrayé par ces tableaux qu'il trouvait si laids ?

Son attitude était ambiguë. Il lui avait clairement fait comprendre qu'il avait besoin de ses services. Pourtant, il ne s'était pas privé de critiquer les œuvres. Que cherchait-il ? Plusieurs fois, elle avait tenté de lui arracher un rendez-vous afin de lui vendre des tableaux, et il lui avait paru plutôt réceptif. Mais bizarrement, il avait plus à cœur de lui vanter les mérites de son entreprise que d'acheter des peintures. Elle était incapable de savoir s'il était un client sérieux ou un simple curieux. À en juger par son costume parfaitement coupé, c'était un homme qui bénéficiait de gros moyens. Il n'avait donc pas fait le déplacement jusqu'à Paris, alors qu'elle lui avait proposé de le voir à Lausanne, juste pour le plaisir.

L'idée qu'il puisse l'espionner lui traversa l'esprit. Cherchait-il à se faire une idée de ses aptitudes avant de s'engager plus en avant ? Elle se sentit alors vaguement mal à l'aise. Manifestement, ce qui était exposé ce soir ne satisfaisait pas ses attentes. Les toiles recouvertes de goudron ne correspondaient pas à l'idée qu'il se faisait de l'art. Seulement, à aucun moment, elle n'avait senti d'animosité à son égard. Juste de la curiosité.

Elle le revit évoluer dans la galerie, affichant un air à la fois nonchalant et plein d'assurance. Cet homme-là ne devait pas connaître l'échec et son charisme y avait certainement contribué. Son sourire était chaleureux, pourtant, durant leur conversation, il s'était appliqué à garder une attitude distante. Ce contraste la désarçonnait.

Elle poussa un long soupir résigné avant d'avaler une gorgée de champagne. Mieux valait laisser le souvenir d'Orlando Ongarelli de côté, la soirée était loin d'être terminée et elle avait encore fort à faire.

4

– Que penses-tu de cette fille ? demanda Orlando.

Nils le regarda par-dessus son verre de vin rouge. Ils étaient confortablement installés dans un bar inauguré le mois précédent. Il s’agissait d’un de ces établissements à la mode, dont la décoration avait été conçue par un grand designer d’intérieur, où le bordeaux était hors de prix et la nourriture servie en portions congrues. L’endroit était bondé et les convives prenaient leur repas les uns serrés contre les autres sur des grandes banquettes de moleskine, le long d’un mur recouvert de béton ciré. Le brouhaha des conversations était couvert par une musique d’ambiance d’inspiration zen que personne n’écoutait.

– C’est pour cette raison que tu m’as invité à déjeuner ? Pour parler d’une gonzesse ?

– Comme si ça ne nous arrivait jamais !

– Habituellement, tu ne me demandes pas mon opinion.

Orlando balaya son argument de la main. Puis, d’un geste nerveux, il réajusta les manches de sa veste et ses boutons de manchettes de métal doré.

– Ne me dis pas qu’il s’agit de la brune de la galerie ? reprit Nils. Elle t’obsède, ma parole !

– Qui est le type avec qui elle bosse ? Une espèce d’Anglais toujours collé à ses basques...

– Tu dois parler de son associé, Phillips. Je crois que la boutique est à lui. Mon père a rencontré la belle de tes pensées à plusieurs reprises, mais c’est avec lui qu’il a traité pour finaliser l’affaire.

Orlando se rembrunit.

– Ce type est une pointure en matière d’art, poursuivit Nils. Sais-tu qu’il a été anobli par la reine d’Angleterre ?

– Comment le sais-tu ? Il a accroché son CV à la facture des tableaux que ton père lui a achetés ? ironisa Orlando.

Nils éclata d’un rire franc et la jeune fille à sa gauche lui jeta un regard réprobateur. Sûrement parce qu’elle avait été interrompue dans la conversation téléphonique qu’elle entretenait depuis le début du repas à grand renfort de gloussements.

– Pas la peine. Il ne loupe pas une occasion pour s’en vanter.

– Ce Phillips est donc un grand modeste.

– Un peu comme toi quand tu balances à une poupée bien carrossée que tu es chirurgien et que tu possèdes ta propre clinique.

– Très drôle !

– Et souvent très efficace ! Pour en revenir à Phillips, mon père l’a adoré. Il n’avait que des compliments à son sujet. D’après lui, c’était un homme charmant et cultivé.

– Et *elle* ?

– Elle lui fichait la chair de poule.

– Pour quelle raison ?

Nils venait d’aiguillonner sa curiosité.

– C’est une belle femme, avec beaucoup d’allure. Personne ne te contredira sur ce point. Seulement, il semblerait qu’elle soit aussi froide qu’un glaçon.

Il s’adossa à la banquette et goûta une nouvelle gorgée de bordeaux rouge, dont il parut apprécier le goût âpre et puissant.

– Mon père disait qu’elle était aussi froide qu’un robot.

Cette fois ce fut Orlando qui partit à rire. La jeune femme au téléphone, assise à côté d’eux, lui adressa un sourire engageant. Apparemment, elle préférait les bruns aux blonds. Pas de chance pour Nils !

– Pour ma part, je la trouve tout ce qu’il y a de plus humaine, dit-il. Mais pour en être tout à fait certain, je me pencherais volontiers sur la question avec beaucoup d’attention.

– Je ne doute pas une seule seconde de ton zèle !

– J’ai du mal à comprendre ton père. Pourquoi qualifier une telle beauté latine de glaçon ?

– Je crois me souvenir qu’elle est espagnole.

– Ne fatigue pas ta mémoire inutilement, son nom de famille est suffisamment éloquent pour situer ses origines.

– Arrête de me charrier !

– Dis-moi plutôt ce que lui reprochait ton père.

– Elle était très pro, trop peut-être. Pédagogue, aussi. Elle se mettait au niveau de mon paternel, que je situerais au ras des pâquerettes en matière d’art. Et pourtant, d’après lui, elle maintenait tout le monde à distance. Jamais elle n’a parlé de sa vie privée. Jamais elle ne plaisantait, comme si elle refusait de baisser sa garde.

– Il a su pourquoi ?

– À mon avis, il s’en fichait royalement. Il m’a raconté une anecdote assez significative : après la signature du contrat, il a ouvert une bouteille de champagne pour fêter l’événement. Phillips lui a donné l’accolade pour sceller leur accord. Il me racontait qu’il avait l’air d’un gosse le matin de Noël. Elle, elle s’est contentée de lui serrer la main. Je ne sais même pas si elle lui a décoché un sourire.

– Effectivement. Elle a l’air plutôt coincée.

– En même temps, on lui demande de vendre des œuvres d’art. Pas d’être danseuse de revue !

– À moins que ton père l’ait draguée et qu’il se soit ramassé un méchant râteau, plaisanta Orlando.

Nils leva des yeux exaspérés.

– Il faudrait qu’elle soit riche à millions. C’est tout ce qui intéresse mon paternel.

– Il n’y a pas que l’argent dans la vie.

Nils faillit en avaler de travers. Il reposa son verre sur la table et déglutit bruyamment.

– C’est *toi* qui dis ça ? Mon vieux, sans mauvais jeu de mots, c’est l’hôpital qui se fout de la charité !

– Je t’en prie, fais-toi plaisir et paie-toi ma tête. Je voulais simplement suggérer qu’elle est plutôt bien gaulée et que ton père aurait pu craquer, laissant de côté ses beaux principes.

– Ne renverse pas la situation, Orlando. C’est toi qui en pincas pour elle.

Orlando se laissa le temps de grignoter un morceau de fromage censé s’accorder avec leur vin millésimé avant de répondre :

– Disons qu’elle m’intrigue.

– Ben voyons !

– Comme ton père, j’ai remarqué qu’elle ne se laissait pas facilement approcher.

– Tu as essayé de la choper ?

Il haussa les épaules avec dédain.

- Sache que ce sont les femmes qui viennent à moi et non l'inverse.
- Avec un nom de famille comme le tien et les clés de ta bagnole laissées bien en évidence, ça aide...
- Je me suis demandé si elle n'était pas en couple avec ce Phillips.
- Il pourrait être son père !
- Justement, il aurait été pour elle une sorte de mentor et, par conséquent, elle ne voit que pour et par lui.

Nils se frotta le menton avec une expression de scepticisme. Le volume de la musique d'ambiance monta d'un cran et suivre une discussion devint ardu. Néanmoins, il poursuivit :

- Un peu tiré par les cheveux. Peut-être est-elle lesbienne ?
- Aucune chance, je sens ces choses-là à des kilomètres.
- Bisexuelle, alors ? suggéra Nils.

Orlando secoua la tête en signe de dénégation. Il lissa sa serviette, prenant son temps avant de parler :

- Je suis allé la voir.
- Son ami le dévisagea comme s'il lui avait avoué qu'il venait de braquer la Banque de France.
- Il fallait que je la voie et depuis je ne sais pas quoi penser...
- Nils restait la bouche ouverte, muet comme une carpe.
- Arrête de me fixer comme ça et dis quelque chose !
 - Tu es cuit, mon pauvre vieux. Complètement cuit...

– Mon trésor ! Que dirais-tu de passer nos vacances aux Maldives, cet hiver ?

La voix provenait de la salle de bains. Le jet d'eau s'était tu et une silhouette élancée apparut, enroulée dans une épaisse serviette. Allongé sur le lit, Orlando leva les yeux de l'écran de sa tablette tactile. Son regard s'attarda un instant sur le corps sans défaut de Camilla et sa longue chevelure blonde encore humide.

– Nous en avons déjà parlé, *darling*, répliqua-t-il avec mollesse.

Elle eut une moue boudeuse et s'approcha, la démarche provocante. D'un geste délibéré, elle laissa tomber le drap de bain sur le plancher en chêne, dévoilant son anatomie sans pudeur.

– Trésor..., minauda-t-elle. Tu sais bien que je déteste le froid.

– Et toi, tu sais que j'aime l'ambiance de Saint-Moritz.

– Nous y sommes déjà allés l'an dernier, argumenta-t-elle, en s'asseyant au bord du lit.

– Justement : je crois me rappeler que le spa et la discothèque étaient tout à fait à ton goût.

Elle leva les yeux au ciel et entreprit de s'enduire les jambes de crème avec de grands gestes langoureux.

– J'ai repéré un hôtel absolument sublime, reprit-elle au bout de quelques minutes. Les bungalows sur pilotis donnent directement sur le lagon. L'eau y est d'une beauté...

Elle ne termina pas sa phrase, le regard perdu dans le vague, s'imaginant sans doute déjà étendue sur le sable immaculé. Orlando soupira bruyamment. Il savait d'expérience que lorsque Camilla avait une idée en tête, rien ne pouvait l'en faire dévier.

Cela faisait déjà deux ans qu'il la fréquentait. Il avait rencontré Camilla Ornet-Naujac, fille d'un industriel français, grâce à une connaissance commune. À l'époque, elle était mannequin ; elle était devenue par la suite chroniqueuse dans une émission télévisée. Elle tirait une certaine fierté de sa position, bien que sa rubrique ne soit diffusée qu'une fois par semaine et ne porte sur des sujets aussi futiles que le maquillage *smoky* ou le dernier régime des stars.

C'est lui qui l'avait remarquée en premier. Son œil d'expert avait repéré son nez et sa poitrine refaite par un confrère plutôt habile, tout comme le soin qu'elle apportait à sa chevelure blonde, cascasant en longues ondulations jusqu'à la taille. Mais il avait surtout craqué pour ses yeux d'un bleu aussi limpide que l'eau des mers du Sud qu'elle évoquait à l'instant. Camilla symbolisait la beauté parfaite.

Il avait discuté avec elle, le jour de leur rencontre, sans être dupe de l'intérêt qu'elle lui portait. Surtout après qu'il eut révélé sa profession et qu'il eut remarqué ses yeux écarquillés devant les lignes sportives de sa Jaguar, quand il la ramena chez elle après la soirée. Ils n'en passèrent pas moins la nuit ensemble, et il se surprit à la rappeler quelques jours plus tard. Contre toute attente, ils se fréquentaient

toujours. Sauf quand l'un ou l'autre décidait de rompre pour quelque prétexte futile, avant qu'ils se remettent ensemble.

La dernière fois, Camilla avait jugé son attitude trop distante et elle l'avait envoyé sur les roses. Elle ne lui avait plus donné signe de vie durant deux mois, avant de lui demander de l'accompagner à une soirée et de succomber à nouveau. La fois d'avant, c'est lui qui avait mis fin à leur histoire, lassé de ses éternels caprices. Il ne supportait plus son attitude puérile. Pourtant lorsqu'elle était revenue avec une bouteille de champagne et deux flûtes, il ne s'était pas posé de question et avait accepté de la revoir. C'était une relation en pointillé, sans véritable engagement, où chacun semblait y trouver son intérêt.

– Ils disent que là-bas, on peut nager avec les requins-baleines, reprit-elle. Tu imagines ?

Toujours le nez sur sa tablette, Orlando s'abstint de répondre. Elle commençait à l'agacer avec son idée fixe.

– Aux Maldives, je pourrais me balader avec ce minuscule bikini Eres que j'ai repéré en boutique. Alors qu'à Saint-Moritz, je devrais porter une énorme combinaison avec d'affreuses chaussures de ski.

Elle tentait de l'amadouer en jouant de ses charmes. Délaissant sa crème, elle s'allongea contre lui. Ses doigts fins frôlèrent son ventre nu avant de remonter et s'entortiller dans la toison de son torse. Il daigna enfin lever les yeux vers elle. Elle profita de cet instant pour lui prendre la tablette des mains et s'agenouiller sur les draps.

– Regarde, Orlando, dit-elle, pianotant sur l'écran tactile. L'endroit est magique. Je suis certaine que tu n'as jamais rien vu d'aussi paradisiaque.

– Rends-moi ça immédiatement ! tonna-t-il. J'envoyais un mail à un confrère.

Elle éclata de rire et jeta la tablette sous le lit.

– Tu sais quoi ? Nous avons probablement mieux à faire, toi et moi, que de rester le nez collé à un écran.

Sa voix s'était faite mielleuse et elle passa les doigts derrière ses larges épaules pour l'attirer contre elle. Il poussa un grognement de réprobation pour la forme et roula contre les oreillers avant de l'enlacer.

Le jour était à peine levé quand Orlando partit pour la clinique. Camilla parvint au lit jusqu'en milieu de matinée, avant de prendre un petit déjeuner diététique. Elle avait rendez-vous à midi avec Gina Ongarelli dans l'un des restaurants les plus chics du bord du Léman. Elles se voyaient régulièrement, parlant de leurs intérêts communs : l'entretien de leur beauté et Orlando.

Sachant que Gina était d'une ponctualité sans faille, Camilla arriva en avance au rendez-vous. Elle laissa sa veste de fourrure au vestiaire et s'installa devant la baie vitrée. Le ciel se couvrait de nuages et les conifères agrémentant la pelouse en pente douce se courbaient sous les bourrasques. Elle accepta le verre de vin pétillant et les amuse-bouches qu'un serveur zélé lui apporta.

Gina arriva à l'heure convenue. Ses cheveux permanents ne semblaient pas avoir souffert du vent. Toujours impeccable dans son tailleur pied-de-poule, elle offrit un sourire sincère à Camilla, que cette dernière s'empressa de lui rendre.

– Comment allez-vous, ma chère ?

Elles échangèrent les politesses habituelles, s'enquérant de la santé de l'autre.

Au début de leur relation, et pendant longtemps, Gina n'avait pas eu d'avis sur Camilla. Elle avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'une nouvelle petite amie dont son fils se laisserait rapidement. Seulement, les mois étaient passés et Camilla était toujours là. Elle avait mené sa petite enquête qui n'avait rien révélé de trouble sur le passé de la demoiselle et tenté même d'aborder le sujet avec Orlando. Comme elle s'y attendait, il ne lui avait rien divulgué de ses sentiments, se bornant à lui dire que ce n'était pas ses affaires. Ce en quoi il n'avait pas tort.

Souhaitant se forger sa propre opinion, elle avait alors pris l'initiative de ces déjeuners *entre filles*. Rapidement, elle s'était rendu compte que Camilla était la meilleure candidate au mariage que son fils puisse espérer. Cette fille-là avait les mêmes valeurs que lui : ambitieuse, bien née et soucieuse de son apparence. Avec elle, son enfant unique serait entre de bonnes mains.

La seule ombre au tableau était que ces deux-là avaient la fâcheuse tendance à se séparer à la moindre contrariété. À chaque fois, elle apprenait la nouvelle de la bouche d'une Camilla éplorée ou remontée, selon qui était à l'origine de la rupture. Bien sûr, elle refusait de s'immiscer dans leur relation, se contentant de lui raconter des banalités, et d'attendre patiemment qu'ils recollent les morceaux. Elle faisait de son mieux pour cacher son agacement devant l'inconstance du couple et songeait qu'il était temps de stabiliser leur relation, une bonne fois pour toutes.

– On nous promet un beau mois de juin, commença-t-elle, après avoir avalé une bouchée de lieu jaune à la cuisson parfaite.

Camilla hocha poliment la tête.

– Ce serait la période idéale pour un mariage, reprit-elle.

Camilla releva vivement le nez. Avait-elle bien entendu ? En croisant le regard entendu de Gina, elle comprit que tous les espoirs étaient permis.

– Orlando ne m'a pas encore fait sa demande, avoua-t-elle.

– Je lui ferai comprendre qu'il est temps que les choses s'accélèrent.

Camilla rayonnait. Elle ne pouvait imaginer meilleure alliée.

– Avez-vous déjà songé à votre robe ? Elie Saab crée des modèles somptueux.

– Je ne sais pas encore si...

– Lors de son dernier défilé à Paris, j'ai repéré une robe en organza et rebrodée de cristaux. Une merveille !

Camilla se voyait plutôt dans une création d'Alexander McQuenn en soie et dentelle. Mais elle était prête à ce petit sacrifice pour plaire à sa future belle-mère.

– Madame Ongarelli, je serais ravie de voir cette robe, lui assura-t-elle avec un grand sourire.

– Appelez-moi Gina, voyons ! Bientôt vous ferez partie de la famille.

Camilla buvait du petit-lait. Cet été, elle deviendrait *Mme Camilla Ongarelli*. Si, à vingt-quatre ans, au moment de sa rencontre avec Orlando, elle ne s'était pas sentie prête pour le mariage, elle songeait à présent que c'était une véritable opportunité pour elle. Il avait tout ce qu'elle cherchait chez un homme : fortune, position sociale, prestance et, ce qui ne gâchait rien, il était des plus imaginatifs au lit. Elle n'aurait pu espérer meilleur parti. Et son rêve allait devenir réalité !

– Vous pourriez annoncer vos fiançailles au printemps, suggéra Gina. Ce serait *follement* romantique.

Camilla se voyait déjà confortablement assise sur une gondole descendant le Grand Canal à Venise, acceptant la bague surmontée d'un beau diamant qu'Orlando lui offrirait. Il fallait absolument qu'elle fasse un tour à la boutique Cartier afin de découvrir leurs dernières créations. À cette pensée les battements de son cœur s'accéléraient.

– J’aimerais tellement ! dit-elle, les yeux brillants. Mais je ne veux pas lui forcer la main. C’est une décision qui engage pour toute une vie.

Son visage avait pris une expression raisonnable. Comme si elle se souciait réellement de l’avis d’Orlando ou qu’elle mesurait l’impact de ce serment échangé devant Dieu et les hommes. Seul comptait le résultat, et elle était à deux doigts d’y parvenir. Leurrée, sa future belle-mère la rassura :

– Mon fils vous adore, voyons. C’est une évidence. Seulement, comme parfois avec les hommes, il faut prendre les choses en mains à leur place et les aider à faire le bon choix. Et de préférence de mon vivant !

Gina eut un petit rire et ajouta, pleine d’emphase :

– J’ai tellement hâte de connaître mes petits-enfants !

Des enfants ! Camilla s’efforça de ne pas paraître dégoûtée et avala rapidement une gorgée de vin pétillant pour se donner une contenance. Jamais il n’avait été question d’enfant ! D’abord, elle était bien trop jeune et puis, elle refusait de voir son corps parfait se déformer le temps d’une grossesse. Qui avait bien pu lui mettre une telle idée en tête ?

– Un garçon tout d’abord, qui prendrait la suite de la société, naturellement, poursuivait Gina avec entrain. Puis une fille aussi belle que sa mère.

Camilla eut un sourire figé. La vieille Ongarelli la prenait pour une poule pondeuse ou quoi ?

– Oui, ce serait merveilleux, dit-elle, sans en penser un traître mot.

Elle laissait les nuits blanches, les varicelles et les couches sales aux autres. La pilule, ce n’était pas fait pour les chiens !

– Pensez-vous qu’Orlando pourrait se déclarer prochainement ? demanda-t-elle, coupant court aux fantasmes de Gina. Avec les travaux à la clinique, il est si occupé...

Elle laissa sa phrase en suspens, prenant l’air affecté.

– Il est normal qu’il s’investisse beaucoup dans l’entreprise, répondit Gina. Mais rassurez-vous, je lui ferai comprendre qu’il ne doit pas pour autant négliger sa vie personnelle.

Elle lui tapota la main avec bienveillance. Camilla sirotait son café à petites gorgées, réprimant le sourire rayonnant qui lui montait aux lèvres. Elle n’avait à l’esprit que les bons moments partagés avec Orlando, balayant leurs disputes récurrentes. Elle imaginait déjà sa vie à ses côtés, aux promenades dans sa Jaguar, aux soirées mondaines, aux voyages à l’autre bout de la terre.

Mis à part sa lubie concernant les enfants, elle appréciait Gina Ongarelli. Cette femme incarnait ce genre de personne qu’elle désirait être plus tard, gérant ses affaires avec brio, tout comme l’existence de leurs proches. Elle avait hâte que les événements prennent une tournure plus concrète et, afin de ne pas être prise de court, elle prendrait rendez-vous au plus tôt avec sa couturière et son bijoutier. *Mme Camilla Ongarelli...* Cela avait de la gueule quand même !

6

Orlando s'était attardé à la clinique ce soir-là. La paperasse engendrée par les investissements de restructuration allait le rendre dingue. Une montagne de documents s'amoncelait sur la grande table de son bureau.

Dans ce fatras, son téléphone vibra, annonçant qu'il venait de recevoir un SMS :

Je suis à Lausanne. Disponible pour un rdv à votre convenance. Mme Fuentecén.

Revenu de sa surprise, Orlando s'appuya contre le dossier de son fauteuil en cuir, puis consulta sa montre : 22 h 15. Elle devait avoir pris le dernier avion depuis Paris et venait d'atterrir. Il nota qu'elle n'avait pas perdu de temps pour le contacter et cette pensée lui plut.

Il répondit :

Suis dispo ce soir.

Voyons si elle est prête à tout, songea-t-il, curieux de sa réponse.

Pas moi.

De contrariété, il jeta son portable au milieu des feuilles. Manifestement, elle n'était pas si pressée de s'occuper de la décoration de la clinique. Mais lorsqu'un autre SMS s'afficha, il ne put s'empêcher de le lire.

Viens d'arriver. Pas encore mangé.

Je vous invite à dîner.

Pourquoi lui avoir fait cette proposition ? Elle allait penser qu'il était capable de tout pour la voir.

Il est tard.

Une nouvelle fois, elle repoussait son offre. Quelle entêtée ! Pourtant, il ne s'avouait pas vaincu.

Je suis au bureau. Beaucoup de boulot.

Dur d'être un chirurgien ET un homme d'affaires !

Il crut percevoir de l'humour derrière son texto.

Le téléphone vibra encore :

L'invitation tient toujours ?

Il en déduit, avec amusement, que le point faible de Pandora était son estomac.

Oui. J'irais même jusqu'à vous chercher sur le tarmac.

Ne poussait-il pas le bouchon un peu loin ?



Manifestement, l'énigmatique Pandora Fuentecén connaissait le langage des smileys. Quand cesserait-elle donc de le surprendre ?

Nouveau texto, dans lequel elle ajoutait :

Difficile de refuser.

Il crut un instant qu'elle allait changer d'avis au dernier moment, aussi retint-il son souffle lorsqu'un nouveau message s'afficha sur son écran.

Je vous attends. Quelle voiture avez-vous ? Je ne voudrais pas monter avec le premier venu 😊

Déjà, il éteignait son ordinateur portable et ramassait ses clés. En moins d'un quart d'heure, il serait à l'aéroport.

Une Jaguar. Pour vous servir.

Il avait pianoté la réponse en sortant avec fébrilité.

Frimeur !

La prochaine fois, je demanderai les clés de la Clio du jardinier.

Vous avez un jardinier ?

Il éclata de rire.

Pas vous ?

Je l'ignore, il faudrait demander à la secrétaire de mon assistante personnelle.

Qui aurait pu croire que derrière cette façade élégante et professionnelle, Pandora possédait un tel sens de l'humour ?

Il demanda, tout en conduisant :

Bon vol ?

Quelques turbulences à cause du mauvais temps.

Rien qui ne vous ait coupé l'appétit, j'espère.

Il m'en faudrait plus.

Il ignorait pourquoi, mais sa réponse le charma. Probablement parce qu'elle avait du répondant et qu'elle ne se soumettait pas au diktat des régimes comme quasiment toutes les femmes qu'il avait rencontrées jusqu'à présent.

Bientôt les feux de sa voiture éclairèrent le hall de l'aérogare. Il pianota rapidement sur son écran tactile :

J'arrive.

Je vois vos phares.

Presque immédiatement, une silhouette féminine protégée par une cape sombre passa les portes vitrées de l'aérogare. Son visage était dans l'ombre de sa capuche rabattue. Elle avança aussi vite que ses talons aiguilles le lui permettaient, tirant une valise à roulettes, siglée d'un grand maroquinier probablement. Orlando rangea sa Jaguar le long du trottoir et Pandora s'engouffra aussitôt à l'intérieur.

– Quel temps ! s'exclama-t-elle, en se frictionnant les bras.

Il reconnut sa voix basse teintée d'un subtil accent, tout comme son parfum poudré qui embauma subitement l'habitable, avant même de distinguer les traits de son visage.

– Bonsoir, dit-il, maîtrisant son émotion.

Avec grâce, sa main gantée de daim noir repoussa la capuche, et l'éclairage diffus du plafonnier révéla son profil. Le cœur d'Orlando s'emballa devant l'éclat de ses yeux noirs et le rouge carmin qui lui teintait les lèvres et rehaussait la blancheur de ses dents.

– Bonsoir. Merci d'être venu me chercher.

– J'avais besoin d'un prétexte pour frimer.

Les commissures de sa bouche maquillée s'étirèrent sur un léger sourire. Immédiatement, la respiration d'Orlando s'accéléra comme s'il avait couru un marathon. Il se ressaisit et enclencha la première, prenant soin d'adopter une conduite plus souple.

Pendant quelques minutes, il laissa le silence s'installer dans la voiture, savourant ce moment de complicité qu'il semblait déceler entre eux.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle.

– Aimez-vous la cuisine asiatique ?

– Laquelle ?

– Pardon ?

– Chinoise ? Thaïlandaise ? Vietnamiennne ?

Que disait-elle ? Bon sang, ses idées s'embrouillaient et il ne contrôlait rien !

– J'avais pensé manger dans un restaurant japonais, précisa-t-il. Le meilleur que je connaisse à Lausanne. C'est un confrère spécialisé en liposuccion qui me l'a recommandé récemment. Le poisson est d'une fraîcheur incomparable.

Voilà maintenant qu'il s'embarquait dans un monologue assommant ! À croire que son cerveau s'était liquéfié sous le feu des prunelles d'onyx. Il risqua un coup d'œil rapide dans sa direction. Silencieuse, Pandora fixait la route devant elle au travers des gouttes zébrant le pare-brise. Son port était altier et il en fut presque impressionné. L'avait-elle seulement écouté ?

Il se gara devant la devanture du restaurant, brillamment éclairé. Une haie de bambou encadrait un tapis rouge qui, ce soir, était gorgé d'eau malgré l'accalmie. En raison de l'heure tardive, la salle lambrissée de bois laqué noir était quasiment vide. Une serveuse empressée les mena au comptoir derrière lequel œuvraient des cuistots au tablier immaculé.

Par galanterie, Orlando laissa Pandora le devancer. Il put ainsi admirer les courbes de ses hanches, mises en valeur par une robe à basques gris anthracite. Ses chevilles fines étaient prises dans des bottines à talons. Elle s'assit sur un des hauts tabourets et parut quelques instants fascinée par la chorégraphie des

couteaux éminçant les sushis dans les mains des cuisiniers. Il prit place à ses côtés, captivé quant à lui par son profil et sa peau mate, malgré les rigueurs de ce mois de novembre.

- Je vais prendre une soupe, dit-elle enfin.
- Goûtez au moins aux sashimis ou aux makis.
- Je suis frigorifiée et guère tentée par du poisson cru.

Orlando passa leur commande et demanda une bière.

- J’en prendrai une également.

Il tenta de dissimuler sa surprise, mais ne fut manifestement pas assez rapide.

- On dirait que vous ne vous attendiez pas à ça, remarqua-t-elle.

– Effectivement, je suis démasqué. Je vous imaginais demandant une bouteille de San Pellegrino, un verre de vin rouge ou bien une coupe de champagne.

- Me jugez-vous si snob ?

- J’ignorais surtout que vous étiez amatrice de bière.

- Il y a encore beaucoup de choses que vous ignorez de moi.

Était-ce un défi ? Il sonda ses yeux, espérant y lire ses véritables intentions, mais il eut l’impression de s’aventurer dans un trou noir et de s’y perdre.

Quand la serveuse leur apporta leurs boissons, il dédaigna son verre et but directement au goulot. Il avait soif et besoin d’un dérivatif à ses pensées galopantes. Contre toute attente, elle l’imita : posant ses doigts délicats sur la bouteille et la portant à ses lèvres rouges. Il en eut le souffle coupé, incapable de savoir si c’était dû à la désinvolture de son geste ou à la sensualité qu’elle dégageait en toute occasion. À cet instant précis, il se serait damné pour elle, prêt à brûler en enfer pour l’éternité.

Leurs plats furent enfin servis, lui offrant une diversion opportune. Il devait absolument reprendre ses esprits !

Il dégusta ses sushis en silence.

- Pourquoi avoir choisi la chirurgie ? demanda-t-elle au bout d’un moment.

Il prit le temps de poser ses baguettes et de boire une nouvelle gorgée de bière avant de répondre. C’était maintenant qu’il devait briller par sa sagacité et sa répartie. Mais elle n’attendit pas sa réponse et poursuivit :

- Il y a tellement de spécialités en médecine. Pourquoi ne pas être devenu neurologue ou vétérinaire ?

- Parce que la chirurgie esthétique paie bien et que je voulais m’offrir une Jaguar.

- Naturellement, affirma-t-elle, les yeux brillants. Vous aimez les belles choses...

Encore une phrase à double sens. À moins que son cerveau survolté ne lui joue des tours ? Cette femme avait le don redoutable de lui faire perdre ses moyens.

- Rien de plus normal pour un chirurgien esthétique, répliqua-t-il avec un clin d’œil.

C’est à ce moment précis que le miracle se produisit : la belle et secrète Pandora eut un petit rire cristallin. Quelques décibels trouvant le chemin de son âme et qui résonnèrent encore à son oreille longtemps après l’avoir raccompagnée à la galerie. C’était comme s’il avait entendu le chant d’une sirène. Nils avait raison : il était irrémédiablement perdu !

Une tasse de Russian Earl Grey à la main, Gina regardait distraitement les papiers étalés devant elle. Plus tôt dans la journée, elle avait rencontré le comptable de la société. Elle lui avait expliqué qu’elle voulait avoir un point exhaustif sur l’avancement des travaux. L’homme avait paru embêté et dut lui promettre de lui faxer les documents dans la soirée, sans en parler à Orlando.

Il tint parole et à présent qu'elle les avait en main, elle ne savait que penser. Ce n'était qu'une succession de chiffres bien rangés dans des colonnes et des tableaux. Ils s'alignaient les uns à la suite des autres, sans aucune logique pour elle. C'était un charabia de nombres agrémenté de quelques diagrammes colorés. Après une gorgée de thé, elle reprit sa lecture depuis le début. Une somme, en particulier, attira son attention, celui inscrit en face de la mention « Montant prévisionnel des travaux ». C'était un nombre à six chiffres.

Comme elle le craignait, Orlando prévoyait de dépenser tellement d'argent qu'il remettait en cause la pérennité de la clinique. Pourquoi le comptable ne l'avait-il pas avertie de la gravité de la situation ? Était-elle la seule à garder la tête sur les épaules ? Il fallait absolument qu'elle prenne les choses en main et qu'elle rectifie le tir ! Elle ne pouvait pas rester les bras croisés en regardant sa fortune partir en fumée. Elle avait investi toute sa vie dans la société et elle ne laisserait personne anéantir ses efforts. Pas même son fils !

À cette pensée, elle exhala un soupir contrarié. Elle l'avait élevé dans le but qu'il succède à son père et reprenne la clinique. Jusqu'à présent, il avait exaucé ses vœux en devenant chirurgien esthétique à son tour. Elle devait reconnaître qu'il était plutôt doué et que ses patients ne tarissaient pas d'éloges sur le résultat de ses opérations. Un beau mariage avec la jeune Camilla Ornet-Naujac l'aurait totalement comblée, car il signifierait la venue de petits-enfants qui, à leur tour, poursuivraient la tradition familiale.

Seulement, Orlando ne l'entendait pas de cette oreille et n'en faisait qu'à sa tête. Au départ, elle avait donné son accord sur un rafraîchissement de la décoration, quand son fils lui en avait soumis l'idée. Elle avait pensé qu'il comptait repeindre les couloirs et changer la literie. Au lieu de ces travaux sommaires, il s'était lancé dans un projet pharaonique, repensant tous les étages de l'établissement. Le pire c'est qu'il s'y accrochait bec et ongles, alors qu'elle lui avait clairement signifié depuis sa désapprobation.

Il était urgent d'agir. Avec fatalisme, elle se résigna à tenter une nouvelle fois d'aborder le sujet avec lui. Mais, connaissant le caractère entêté de son fils, elle était quasiment certaine d'essuyer un nouveau refus. Le temps où le jeune Orlando obéissait aveuglément à sa maman était révolu. Elle n'était plus de taille à s'opposer à lui. Il lui fallait de l'aide.

Un sourire mauvais étira ses lèvres pincées. Elle savait à qui elle allait faire appel et qui se réjouirait de l'épauler. Son cher fils n'allait y voir que du feu !

Orlando insista pour régler l'addition et Pandora l'en remercia. Ensemble, ils regagnèrent la Jaguar en silence. L'averse avait redoublé d'intensité, et la nuit semblait avoir tout englouti. On ne distinguait rien au-delà du capot de la voiture. Orlando se gara devant la vitrine de Da Vinci Lausanne. Pandora le remercia à nouveau et rabattit sa capuche avant de sortir. Il aurait voulu trouver un prétexte pour la retenir, mais son esprit était vide. Impuissant, il la regarda s'éloigner derrière le rideau de pluie puis démarra, à regret.

Il rentra seul dans son grand appartement. Il erra d'une pièce à l'autre sans véritable but. Il se résigna à s'asseoir devant la télévision et zappa de chaîne en chaîne sans y prêter attention. Le sommeil l'avait déserté, il était incapable de fixer son attention sur quoi que ce soit d'autre que le souvenir de l'ensorcelante Pandora. Il eut la tentation de lui téléphoner, juste pour entendre sa voix. Mais il se ravisa. L'idée était idiote, le meilleur moyen de se griller auprès d'elle ! Après tout, ils avaient simplement dîné ensemble. Ce n'était qu'un premier contact ; il espérait que d'autres suivraient, plus prometteurs. Il fallait absolument qu'il parle à quelqu'un... Nils !

– Allô ? fit ce dernier, d'une voix ensommeillée.

– Ne me dis pas que tu dors ?

– Si ! À minuit passé c'est une chose qui m'arrive parfois.

– Maintenant que tu es réveillé, tu peux m'écouter.

– Ça ne peut pas attendre demain ?

– On est *déjà* demain !

Nils maugréa quelques mots bien sentis dans sa langue natale.

– J'espère que ce que tu as à me dire est important parce que crois-moi, si je n'ai pas mes huit heures de repos, je suis d'une humeur de chien !

– J'ai invité Pandora Fuentecén au restaurant, ce soir.

– Qui ? De quoi parles-tu ?

– La nana de la galerie. Elle rentrait de Paris, alors j'en ai profité pour la ramener de l'aéroport.

Un long silence stupéfait lui répondit, puis Nils demanda, le plus sérieusement du monde :

– Qu'est-ce que tu as bu ce soir ? Et surtout combien de bouteilles as-tu descendues ?

– Arrête de me charrier ! Je n'ai bu qu'une bière.

– Alors reprends depuis le début, parce que ton histoire est fumeuse.

Orlando lui parla du message de Pandora l'informant qu'elle rentrait à Lausanne et du fait qu'ils avaient profité de l'occasion pour manger ensemble.

– Et ? demanda Nils.

– Et quoi ?

– Tu te l’as faite ?

– Espèce d’obsédé ! Tu es vraiment un grand malade !

À nouveau Nils garda le silence quelques instants avant de remarquer d’un ton perfide :

– Non seulement tu ne l’as pas sautée, mais en prime tu le prends sur ce ton... On peut dire que celle-là, elle te fait bien courir.

– Tu divagues !

– Je comprends surtout que tu es prêt à n’importe quoi pour une fille que tu ne connais pas. Écoute, vieux frère, tu fais ce que tu veux de ta vie, tu sais parfaitement que je ne te jugerai pas. Mais fais-moi plaisir, renseigne-toi un minimum sur elle avant de la revoir. On ne sait jamais.

– Qu’est-ce que tu sous-entends ?

– Je ne l’ai croisée qu’une ou deux fois et mon père a traité essentiellement avec son associé. On ne sait rien d’elle, ni de ses intentions.

– J’espère qu’elles convergent avec les miennes ! plaisanta Orlando.

Nils éclata de rire, puis reprit avec gravité :

– Pas besoin de me faire un dessin ! Seulement, tu es un beau parti, le *Rital*, alors reste sur tes gardes.

– À t’écouter, on dirait que tu as peur qu’elle me kidnappe et qu’elle réclame une rançon à ma mère en échange de ma liberté. Tu crois vraiment que cette fille est une psychopathe ? Pourquoi pas une tueuse en série, tant que tu y es !

– Tu ne peux pas être sérieux cinq minutes ? Tu es désespérant !

– Que veux-tu qu’il m’arrive ? Qu’elle me tabasse à coups de talon aiguille ?

– Non, mais il serait facile pour elle de t’attirer dans son lit et...

– Figure-toi que j’y compte bien !

– ... et qu’elle te fasse un enfant dans le dos, termina froidement Nils.

– Comment est-ce que tu peux imaginer une telle chose ? Mon vieux, je ne te savais pas aussi cynique.

– Je te préviens car ça peut arriver à tout le monde. *A fortiori* à des hommes comme toi et moi. Notre fortune attise les convoitises et nous sommes des pigeons rêvés pour n’importe quelle allumeuse souhaitant se faire entretenir à grands frais.

– À coup de pension alimentaire ?

– Enfin tu te décides à ouvrir les yeux !

Orlando resta un instant silencieux. D’un mouvement rageur, il se leva et fit les cent pas dans son salon.

– Pandora serait ce genre de femme ? demanda-t-il, contrarié.

– Je n’ai aucun élément pour te répondre. Mais quand je te vois lui courir après avec autant d’ardeur, je me dis qu’elle t’a bien ferré et je m’interroge sur ses intentions réelles.

Orlando reprit sa marche d’un bout à l’autre de la pièce. Même si son hypothèse était complètement saugrenue, Nils soulevait un véritable problème. Il n’était pas à l’abri d’une opportuniste cherchant à lui soutirer un maximum d’argent. Il réfléchit un instant avant de reprendre :

– Ta théorie est intéressante, toutefois cette fille n’a rien d’une poule de luxe. Je l’ai observée sous toutes les coutures et je n’ai rien décelé de suspect en elle. Elle est habillée avec goût, elle s’exprime parfaitement et ses manières sont irréprochables.

– J’espère sincèrement que je me trompe, mon vieux. Je voulais juste te dire de rester sur tes gardes, tant que tu ne sais pas où tu mets les pieds.

– Ta sollicitude me touche, répondit Orlando mi-sincère, mi-ironique.

– Et puis, je voulais aussi insinuer le doute dans ton esprit et pourrir ta nuit comme tu as pourri la mienne !

– Ordure ! s'exclama Orlando, avant d'éclater de rire.

Toujours sur le ton de la plaisanterie, Nils le menaça des pires représailles si l'envie le prenait à nouveau de le réveiller à pas d'heure. Puis il raccrocha, le laissant en proie aux questions.

Pandora s'était fait raccompagner à la galerie parce qu'elle ne souhaitait pas rentrer chez elle. Trop de d'interrogations tourbillonnaient dans son cerveau. Elle voulait être seule afin d'y voir plus clair. Son rendez-vous avec Orlando Ongarelli l'avait troublée bien plus qu'elle ne voulait l'admettre.

Elle se glissa dans le bâtiment comme une voleuse et s'assura que la porte était bien fermée derrière elle, puis se dirigea vers la pièce du fond, passant devant les sinistres toiles couvertes de bitume. La plus grande partie de la collection était exposée à Paris, néanmoins l'artiste ayant été très prolifique, il y avait assez de tableaux pour orner également les murs de la galerie suisse. Elle n'alluma que la petite lampe posée sur le bureau et se laissa tomber dans l'un des fauteuils. Il était tard et pourtant elle n'avait pas sommeil. Elle chercha dans les souvenirs de la soirée si elle pouvait la qualifier d'échec ou de succès.

Orlando Ongarelli lui avait proposé de venir la chercher à l'aéroport, puis ils avaient dîné ensemble. Mais à aucun moment, ils n'avaient parlé d'une future collaboration. Pas plus qu'il n'avait cherché à la séduire. Tout au long du repas, ils avaient échangé des banalités en s'observant du coin de l'œil. Elle était certaine qu'il la jugeait sans pour autant savoir ce qu'il avait en tête. Habituellement, les hommes qu'elle rencontrait se faisaient un devoir de la charmer. C'était une sorte de réaction primaire, comme s'ils étaient incapables de résister à l'envie de l'éblouir et qu'ils recherchaient absolument son approbation. Pas lui.

S'il avait vanté la renommée de sa clinique, elle percevait davantage dans son attitude l'approche d'un commercial cherchant à négocier avec un éventuel client. La situation était d'autant plus paradoxale car *c'était elle qui avait quelque chose à vendre* ! Ce nouveau rendez-vous ne lui avait pas permis de le cerner et elle se posait toujours autant de questions.

Qui était cet homme et que voulait-il ? C'était lui qui l'avait abordée la première fois, et qui plus est, de façon très cavalière. Puis elle l'avait à nouveau croisé à Paris. À chaque fois, il semblait résolu sans qu'elle arrive pourtant à comprendre l'objet de sa détermination. Cette incertitude la laissait perplexe. À moins qu'elle ne soit impressionnée malgré elle par sa prestance et l'assurance naturelle qu'il dégageait ? N'était-il pas l'archétype de l'homme à qui tout réussissait ? Beau gosse, plein aux as et exerçant un métier prestigieux. Carton plein ! Aucune fille ne devait lui résister.

Elle devait reconnaître avec franchise qu'elle-même n'était pas insensible à son charisme. Il n'était pas à proprement parler son genre d'homme ; elle les préférait plus mûrs, moins insoucians. En son for intérieur, elle savait ce qui l'empêcherait de tomber dans les bras d'Orlando Ongarelli, ou de n'importe qui d'autre. Sa vie amoureuse n'était pas simple, elle avait dû affronter de pénibles épreuves par le passé et elle n'avait aucune envie de retraverser les mêmes tourments.

Elle secoua la tête, cherchant à chasser ses douloureux souvenirs. Elle avait d'autres soucis à régler et devait se consacrer au présent. Le vernissage avait réuni une foule considérable et il fallait maintenant concrétiser les contacts noués lors de la soirée. Grâce au savoir-faire de Phillips, ils avaient signé un contrat d'exclusivité avec le créateur des fameuses allégories de la marine à vapeur. Si son associé était persuadé que ces œuvres allaient conquérir d'éventuels acheteurs, elle ne partageait pas son enthousiasme.

Elle était objective : le marché parisien était moribond depuis ces dernières années. Après la crise financière de 2008, les États-Unis et la Chine se partageaient plus de la moitié des ventes d'art contemporain. Au sein de la vieille Europe, seul Londres parvenait à tirer son épingle du jeu. Mais le tableau n'était pas si sombre : leur galerie de Lausanne avait encore une chance de sortir la tête de l'eau.

Depuis plus de trente ans, l'art moderne était une valeur refuge, même si les investisseurs avaient dû composer avec la crise. Heureusement, la Suisse jouissait d'une législation et d'une fiscalité attractive. Outre ses aspects financiers et sa légendaire discrétion en matière de transactions, le pays était particulièrement actif concernant l'art et les galeries comme Da Vinci en récoltaient les retombées.

Elle avait donc des arguments solides à présenter à Orlando Ongarelli. À condition qu'il accepte de la revoir.

8

Le lendemain matin, en arrivant devant son bureau, Orlando soupira devant la montagne de papiers qu'il avait abandonnés la veille. Malheureusement, ce jour-là, il n'y échapperait pas. Il tira le fauteuil et, comme il s'apprêtait à s'y asseoir, son téléphone s'alluma, l'avertissant de l'arrivée d'un texto et interrompant son geste.

Merci pour le dîner.

Il n'eut pas besoin de lire le nom de l'expéditeur : il savait que c'était *elle*. Son doigt hésita un instant au-dessus de l'écran. Finalement, il reposa le téléphone sans répondre. Il devait se concentrer sur son travail et remettre la bagatelle à plus tard. Pandora Fuentecén attendrait.

Pendant près d'une heure, il vérifia les factures, appelant son comptable pour vérifier un point de détail. Il détestait l'aspect administratif de son travail, mais il était bien trop consciencieux pour déléguer cette tâche. Même s'il avait réussi à négocier des dates d'échéances pour un règlement l'année suivante, cette séance de travail lui fit prendre conscience que son plan d'investissement avait été calculé au plus juste.

Délaissant un moment ces chiffres, il reprit son portable. Aucun autre message de Pandora annoncé à l'écran... Il en conçut une certaine déception. Il se tourna vers la fenêtre et laissa son regard dériver sur la surface ridée du lac, à l'horizon. La pluie avait cessé, remplacée par un vent persistant.

Ses pensées s'évadèrent à nouveau vers la soirée de la veille. Aucun d'eux n'avait abordé le sujet de la décoration. Il tenait donc là un excellent prétexte pour la relancer. Fort de cette excuse, il répondit enfin à son message :

Quand pouvez-vous venir à la clinique afin que nous discussions sérieusement ?

Il comptait donner une inflexion professionnelle à son texto mais en le relisant, il trouva son ton des plus péremptaires. Hélas, le message était envoyé, sans aucun moyen de faire machine arrière.

Je consulte mon agenda et je reviens vers vous.

Zut ! Il la devinait vexée. Il s'empressa de lui envoyer un nouveau message, espérant qu'elle rebondirait et suggérerait un autre dîner :

En général, je suis plutôt disponible en fin de journée.

Noté.

Puis plus rien. Il eut beau scruter son appareil plusieurs fois dans la matinée, Pandora restait muette. Il pesta intérieurement contre elle, mais aussi contre lui-même. Cette fille-là le faisait tourner en bourrique !

Heureusement, l'arrivée de la célèbre Linda Turner monopolisa son attention. Elle venait pour une visite préopératoire. Jeune, belle et souriante, l'actrice avait tout pour plaire. En plus, elle semblait le trouver très à son goût.

– Avec vous, je sais que mes seins sont en de très bonnes mains, roucoula-t-elle, à la fin de l'entretien.

Après avoir battu des cils à son attention, elle déplia ses longues jambes et se leva.

– J'ai tellement hâte de voir la nouvelle poitrine que vous allez me façonner !

Il lui prodigua quelques conseils et l'escorta jusqu'à la porte. Habituellement, il n'aurait pas hésité à saisir la perche qu'elle lui tendait et aurait flirté avec elle sans vergogne. Seulement, son esprit était préoccupé. Il avait sous-estimé les frais de rénovation de la clinique, tout en sachant ces investissements indispensables, afin de lui maintenir son standing. D'autres établissements suisses s'étaient engouffrés dans la chirurgie de luxe et la concurrence était rude. Sans parler de cette nouvelle vague de tourisme médical que proposaient certains pays d'Afrique du Nord, alliant séjour balnéaire et chirurgie plastique.

Sa mère l'avait élevé dans l'excellence. Son père était un médecin reconnu. Il ne pouvait s'abaisser à faire de l'à-peu-près et il était condamné à réussir tout ce qu'il entreprenait. Et jusqu'à présent, la chance avait été de son côté.

Sauf avec Pandora Fuentesén, songea-t-il amèrement.

Cette femme était maîtresse dans l'art de l'appâter puis de s'esquiver. Était-ce parce qu'elle lui échappait continuellement, qu'elle l'intriguait autant ?

– Bonjour, mon chéri.

La voix de sa mère, à la porte de son bureau, l'arracha de ses pensées.

– Encore plongé dans tes papiers ! constata-t-elle, désignant la pagaille sur sa table de travail.

– Bonjour mère. En effet, je m'efforce de résorber le retard que j'ai pris hier.

– N'avons-nous pas un cabinet comptable censé s'occuper de ces choses-là ? Nous ne payons pas ces gens-là pour qu'ils bayent aux corneilles.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec répugnance. Elle comprenait mal qu'il s'obstine à vouloir gérer la paperasse, il le savait. Dans son esprit, sa place était dans l'un des blocs opératoires de la clinique, à magnifier le corps de leurs patients.

– Nous sommes dans une période cruciale pour l'expansion de l'entreprise et je préfère tout superviser moi-même.

– Es-tu libre pour déjeuner ?

– Je ne...

– J'ai réservé une table chez Mark pour 13 heures. Un moment de détente te fera le plus grand bien.

Il réprima un soupir d'agacement.

– Bien. Je viendrai.

Encore une fois, elle ne lui laissait pas le choix. Seulement, comme il n'était pas dans ses habitudes de l'inviter à déjeuner, il supposa qu'elle voulait lui parler en privé. Certainement au sujet des finances de la clinique. Depuis le début, elle s'était opposée à ces gros travaux. Il lui avait pourtant patiemment expliqué que si l'argent rentrant dans les caisses lui permettait de se verser de confortables salaires, il n'en serait pas éternellement ainsi. Il avait insisté sur sa vision à long terme, un simple coup de peinture sur les murs ne suffisait pas. La Clinique du Lac jouissait d'une très bonne réputation et il ne fallait pas s'endormir sur ses lauriers.

Supposant qu'il allait devoir une nouvelle fois se justifier, il s'appliqua à vérifier une fois de plus le bilan prévisionnel que lui avait remis le comptable. Il ne quitta son bureau qu'au dernier moment.

Sa mère affectionnait ce restaurant mêlant cuisine gastronomique et ambiance bistrot, près du parc. Les dernières feuilles des platanes jonchaient la chaussée rendue humide par une ondée passagère. Sans état d'âme, il parqua sa voiture sur un emplacement réservé aux livraisons et suivit le serveur qui le reconnut immédiatement.

– Je vous conduis à votre table habituelle, monsieur Ongarelli.

Gonflé à bloc par les chiffres rassurants qu'il avait assimilés et préparant mentalement son laïus, il fut surpris de trouver Camilla qui l'attendait patiemment. Il en fut un instant déstabilisé, puis il se ressaisit et demanda, fronçant les sourcils :

– Mère nous rejoint ?

– Elle ne viendra pas, répondit Camilla en portant un verre de vin à ses lèvres.

Devant son regard courroucé, elle s'empessa de s'expliquer :

– Gina a dû annuler votre déjeuner au dernier moment. La table étant déjà retenue, elle m'a appelée et m'a demandé de venir à sa place.

Il aurait été plus simple de le prévenir directement. Sa mère n'avait aucun scrupule à décommander une réservation au restaurant, d'habitude. Manifestement, les deux femmes s'étaient arrangées entre elles, sans même le consulter.

– Pourquoi ? demanda-t-il d'un ton cassant.

Camilla reposa son verre calmement avant de répondre :

– Ta mère se fait du souci à ton sujet et pense que tu travailles trop. Et je dois avouer que je partage ses inquiétudes.

– D'où cette ruse pour me faire sortir de la clinique ?

– Nous voici démasquées ! avoua-t-elle avec un petit rire. Tu nous en veux, mon trésor ?

À dire vrai, il ne savait que penser. Si sa mère et Camilla s'alliaient dans son dos, dans l'unique but de régenter son emploi du temps, sa vie n'allait pas tarder à se compliquer copieusement !

– Laissez-moi agir à ma guise et tout se passera bien, répliqua-t-il sèchement.

– Bien sûr, mon trésor. Le velouté de potiron a l'air succulent.

Elle avait plongé le nez dans la carte, et il n'était pas certain qu'elle ait écouté sa réponse. Parfois, il se demandait si elle s'intéressait réellement à lui, à ce qu'il aimait, à ses aspirations. Renonçant à poursuivre sur ce terrain qu'il savait mouvant, il consulta également le menu.

Après qu'ils eurent passé commande, elle exhiba son plus beau sourire et annonça avec solennité :

– J'ai trouvé !

– De quoi parles-tu ?

Il espérait qu'elle n'avait pas inventé une énième excuse pour l'obliger à s'installer ensemble. Même s'il aimait passer du temps avec elle, il n'était pas décidé à emménager avec elle. C'était d'ailleurs un perpétuel sujet de conflit entre eux.

– Regarde, j'ai tout organisé.

Elle lui tendit une brochure de papier glacé dont la couverture affichait une plage de sable blanc surmontée d'un cocotier. Il ne prit pas la peine de l'ouvrir, sachant déjà de quoi il retournait. Sans tenir compte de ses objections, elle avait réservé ce séjour aux Maldives auquel elle tenait tant !

– N'es-tu pas fier de moi ? Je me suis occupée de tout : le vol, l'hôtel, les excursions...

Il hocha la tête sans rien dire, se laissant le temps de la réflexion. Il n'était pas particulièrement opposé à passer des vacances dans l'océan Indien. À la base, l'idée le séduisait même assez. Seulement, Camilla essayait de lui *imposer* ce voyage. Avec la complicité de sa mère, de surcroît. Et cela, il ne le supportait pas.

– Ce serait un peu comme si nous étions en voyage de noces, murmura-t-elle, lui lançant une œillade caressante.

Ainsi, c'était ce qu'elle avait en tête depuis le début... Cette fois, elle avait dépassé les limites.

– Je dois retourner à la clinique, déclara-t-il brusquement.

– Déjà ? Nous n'avons pas terminé de...

– Cesse immédiatement ce petit jeu avec moi, Camilla !

Elle le fixa avec perplexité. Dans ses yeux, il put lire de la surprise mais également une pointe de crainte.

– Je crois qu'il vaut mieux en rester là, poursuivit-il avec gravité.

– Que veux-tu dire ?

– Toi et moi, c'est fini.

– Mon trésor, voyons, tu ne penses pas ce que tu dis !

– Ne m'appelle plus ainsi, c'est ridicule.

Elle se figea, comprenant qu'il était sérieux. Il vit passer en un instant bien des émotions dans son regard, qu'il eut du mal à identifier clairement : déception ? regret sincère ?

Après avoir avalé une gorgée d'eau et pris une bonne inspiration, elle reprit, d'une voix apparemment dénuée de colère :

– Je crois que nous devrions reprendre cette conversation à tête reposée et dans un lieu qui s'y prêterait mieux.

D'un geste, elle désigna la salle comble du restaurant.

– Pour moi le sujet est clos, persista Orlando. Il est temps que l'un de nous deux ouvre les yeux et ait le courage de prendre la décision qui s'impose.

– Comment peux-tu faire une croix sur toutes les merveilleuses années que nous avons passées ensemble ?

Il ne répondit pas, conscient que discuter plus longuement avec elle lui donnait l'occasion de se justifier et de présenter leur relation sous son meilleur jour. Pour lui c'en était fini le temps des compromis et des polémiques. Avait-elle la mémoire si courte ou se voilait-elle la face ? Pourquoi n'admettait-elle pas qu'ils passaient leur temps à se séparer et à se réconcilier. Il était fatigué de cette relation en dents de scie et avait son quota de soucis sans devoir se préoccuper des états d'âme de Camilla.

Il se leva et, sans prendre la peine de régler l'addition, sortit du restaurant.

Camilla se retrouva seule, rouge de confusion et d'humiliation. Pourquoi avoir écouté Gina ? Ce rendez-vous arrangé était son idée. Elle l'avait assurée qu'un moment en tête à tête serait propice à l'avancement de leurs projets. Apparemment, Gina ne connaissait pas aussi bien son fils qu'elle le présumait. Elle-même venait de l'apprendre à ses dépens en recevant une gifre magistrale !

– Désirez-vous un café, mademoiselle ? demanda le serveur.

Elle ne l'avait pas entendu arriver. Depuis combien de temps était-il là ? Avait-il surpris leur conversation ? Sa gorge se serra en pensant qu'il avait probablement été témoin de la scène. D'une voix neutre, elle demanda qu'on lui appelle un taxi.

En attendant la voiture, elle se jura qu'Orlando lui payerait cet affront. Comment pouvait-il avoir l'audace de la plaquer en public ? Non seulement elle aurait son voyage aux Maldives, mais elle deviendrait Mme Ongarelli l'été prochain. Elle s'en faisait la promesse !

9

Pandora tendit les mains à Stella, sa manucure attitrée, assise en face d'elle. Cette dernière commença par lui passer un coton imbibé de dissolvant sur les ongles, avant d'entreprendre d'en limer les extrémités avec soin.

– Tu es difficile à joindre, ces derniers temps.

– Stella, tu exagères !

– Je sais que la galerie te prend tout ton temps. Mais ce n'est pas une raison pour snober les copines.

Elles étaient amies depuis des années. Elles étaient arrivées à la même période à Lausanne, et leur origine espagnole les avait rapprochées. Au fil du temps, elles étaient devenues de véritables amies. Filiforme et coiffée à la garçonne, Stella était dynamique, presque hyperactive. Grâce à son diplôme d'esthéticienne, elle avait ouvert son salon. Moderne, accueillant, et coloré, son commerce était à son image. Sa conscience professionnelle lui avait permis de fidéliser une clientèle toujours plus nombreuse.

Chaque mois, Pandora lui laissait prendre soin de ses mains. C'était l'occasion de bavarder pendant une heure, un moment passé en tête à tête et propice aux confidences.

– Tu vas dire que je me fais des idées, mais je te trouve différente.

Pandora releva la tête et croisa le regard scrutateur de son amie. Stella la toisa de ses yeux noirs, comme pour chercher à déchiffrer ses pensées.

– Je te connais assez pour savoir que tu ne me diras rien. Mais je ne suis pas dupe. Je parierais même qu'il y a un homme là-dessous.

– Stella ! Tu racontes n'importe quoi.

– J'en étais sûre ! Ton air offusqué en est la preuve éclatante. De qui s'agit-il ? Je le connais ?

Pandora resta muette, son attention entièrement focalisée sur ses ongles, que Stella limait avec dextérité.

– Je vois, reprit cette dernière en reculant pour observer le résultat. Ton silence me laisse à penser que c'est du sérieux.

Pandora garda la bouche close. Docilement, elle plaça chacune de ses mains dans un petit bol de liquide tiède.

Stella afficha une mimique faussement courroucée.

– Ce que tu peux être têtue quand tu t'y mets ! Laisse-moi te dire que ton silence ne fait que conforter mon opinion. Tu ferais mieux de cracher le morceau sur lui.

– Qui « lui » ?

– Ce type que tu as rencontré, qui te met la tête à l'envers et que tu me caches soigneusement.

Stella lui essuya les mains avec application à l'aide d'une serviette-éponge sans la quitter du regard, guettant sa réponse.

– Il n'y a rien à cacher, assura Pandora.

– À d'autres !

– Non, je t'assure.

Stella l'accompagna jusqu'au confortable fauteuil de massage, dans le fond du salon. Elle actionna la commande et le moteur vibra dans le dos de Pandora.

– Arrête ça, s'il te plaît. Ce genre de machine m'agace.

– Tu es bien la seule cliente à ne pas apprécier ce siège et à refuser un massage !

– Ce n'est pas le massage que je refuse mais ton fauteuil.

– Certes, ça ne vaut pas des grandes mains viriles. À ce sujet, comment s'appelle ton bel inconnu ?

Pandora soupira sans pouvoir réprimer un sourire. Et c'était elle qu'on qualifiait de têtue !

– Sincèrement, je suis surprise de tout ce mystère dont tu entoures ce type.

– C'est toi qui te fais des films à son sujet !

– Ah ! s'exclama Stella, pointant vers elle un doigt accusateur. Tu ne nies pas son existence. Donc, tu as bien rencontré un mec !

Pandora leva les yeux au ciel. Jamais Stella ne renoncerait. C'était peine perdue de vouloir lui faire changer d'avis.

– Si tu le caches, c'est qu'il y a un os, reprit-elle. Il est laid à faire peur ? À moins qu'il ne soit fuché comme les blés ? Non, je sais : il est marié et il a une demi-douzaine de gosses, c'est ça ?

– Tu es impossible !

– Je sais. Mais on ne parle pas de moi, là. Recentrons la conversation sur cet énigmatique inconnu.

Pandora se rembrunit légèrement.

– Il y a ce futur client..., commença-t-elle doucement.

– Je le savais ! J'en étais certaine ! Personne ne peut tromper l'instinct infailible de *Miss Stella Marple*.

– Et modeste en plus...

– Qu'est-ce qu'il a de plus, celui-là ? Parce que depuis que tu travailles avec Phillips, tu en as croisé du beau monde. Avec ton corps de déesse et ton joli minois, combien de têtes as-tu fait tourner ? Tu n'as que l'embarras du choix.

– À t'écouter, je me demande pourquoi je suis toujours célibataire.

– Figure-toi que je m'interroge également. Gaulée comme tu l'es, c'est du gâchis. D'où ma curiosité. Qu'est-ce qu'il a de si spécial, ce fameux client ?

Pandora détourna le regard, confuse. La question méritait, en effet, d'être posée.

– Je l'ai croisé lors d'une soirée et il m'a abordée.

– Alors ? demanda Stella les yeux brillants. Comment est-il ?

– Imbu de lui-même. Je n'ai pas souvenir qu'il m'ait saluée ou qu'il se soit présenté. Il s'est pointé au beau milieu d'une conversation et nous a interrompus pour me remettre sa carte professionnelle.

– Plutôt culotté comme garçon ! Pas le genre à s'encombrer avec les formules de politesse.

– D'accord avec toi. Mais son attitude décidée, à la limite de l'insolence, m'a plu.

– Tu es devenue maso, toi ?

– Il faut croire..., admit Pandora avec un sourire en coin. Car je l'ai rappelé afin que nous convenions d'un rendez-vous.

– Et... ?

– Il m'a paru distant.

– Pourquoi ?

– Je n'en ai aucune idée. J'ai beaucoup de mal à le cerner.

Stella plissa les yeux, la considérant d'un air perplexe. Il y avait de quoi, songea Pandora, car Stella la connaissait bien et n'ignorait pas que d'ordinaire, elle se posait moins de questions. Quand un homme lui plaisait et correspondait à ses aspirations du moment, elle s'autorisait à faire un petit bout de chemin avec lui. Jusqu'à ce qu'elle se lasse ou que ses priorités aient changé. Et même si elles se comptaient en réalité sur les doigts d'une main, ses relations comportaient un point commun : elles étaient sans engagement. Elle préservait son indépendance, coûte que coûte.

– Aussi, je n'ai pas compris lorsqu'il a débarqué au vernissage de notre galerie à Paris.

– Il est venu ? Tu l'avais invité ?

– Pas du tout ! D'où ma surprise en le voyant parmi les invités.

– Qu'est-ce qu'il voulait ? Jouer au pique-assiette ?

– Plutôt voir notre travail, j'imagine.

– Où te voir, *toi* !

Pandora réfléchit un moment avant de répondre.

– Nous n'avons échangé que quelques phrases. Phillips est resté accroché à mes basques la plupart du temps. Tu sais comme il aime me mettre en avant face à d'éventuels clients.

– Il faut dire que tu es une belle vitrine !

Elles éclatèrent de rire. Puis Stella examina ses mains soignées, et se félicita de son travail avant d'ouvrir sa mallette à vernis.

– Aujourd'hui, je te propose cette couleur...

Elle lui tendit un flacon d'un gris au reflet mat, et le secoua avant d'en dévisser le pinceau.

– C'est très tendance et ça collera parfaitement avec ton look. Avez-vous discuté ? poursuivit-elle en étalant une couche de vernis sur chaque ongle.

– Très peu. J'ai à peine eu le temps de lui exposer la démarche de l'artiste.

Stella se redressa et la jaugea sévèrement.

– Un mâle se pointe uniquement pour tes beaux yeux et toi, tu lui rebats les oreilles avec tes explications artistiques ! Je t'ai connue plus efficace en matière de drague.

– Peut-être parce qu'il s'agissait d'une discussion strictement professionnelle...

– Donc, c'est mort. Ne te bile pas pour ce type, tu en trouveras d'autres.

Comprenant qu'elle ne la contredisait pas, Stella demanda, arquant ses sourcils parfaitement épilés :

– Ne me dis pas que tu as déjà trouvé une nouvelle proie ?

Comme elle s'enfermait dans un silence obstiné, Stella poursuivit, écarquillant de grands yeux :

– À moins que... Dois-je comprendre que tu es toujours sur le même dossier ?

– Toi et ton langage imagé ! Si tu veux dire par là que je suis encore en contact avec lui, la réponse est oui. Quand je suis rentrée de Paris, il est venu me chercher à l'aéroport.

– Sans blague ? Sacrement mordu, le lascar !

– Puis nous avons dîné ensemble.

– Comme c'est romantique ! s'exclama Stella, battant les mains de contentement.

– Nous avons surtout parlé boulot, enfin le peu que nous avons parlé. Il était tard, je rentrais de Paris et j'étais fatiguée.

Stella revissa le flacon de vernis d'un geste sec avant de le laisser tomber sans ménagement dans sa mallette.

– Ma pauvre fille, tu n'es pas près de conclure à ce rythme-là !

Ce disant, elle lui adressa un sourire plein de compassion.

– Probablement parce que c'est une relation uniquement basée sur le travail, argua Pandora.

– Je ne suis pas dupe. Et toi non plus d'ailleurs !

Pandora se leva et ramassa son sac à main en cuir d'autruche. La séance de mise en beauté était terminée. Mais Stella insista :

– D’après ce que tu m’as raconté, tu lui plais et ça m’a bien l’air d’être réciproque. Vous êtes attirés l’un par l’autre, c’est indéniable.

Pandora baissa les yeux une seconde comme un signe de fatalité ou d’aveu embarrassé.

– C’est juste un acheteur, Stella. Même s’il est vrai que je ne sais pas quoi penser de lui.

Dans un élan affectueux, Stella l’enlaça.

– Cet homme te fait de l’effet car tu sembles vraiment perdue. N’oublie pas : le secret, c’est de ne pas tomber amoureuse.

– Je sais. Et ça ne m’arrivera plus jamais. Compte sur moi !

– Le responsable de la galerie Da Vinci est ici et souhaiterait vous voir, docteur Ongarelli, annonça l’une des standardistes sur sa ligne directe.

À cette annonce, Orlando se sentit traversé par un courant électrique. Pandora était venue ! En une seconde, il oublia sa colère et réajusta rapidement le col de sa chemise. Son rythme cardiaque et sa respiration s’accéléchèrent. Elle était là et il allait la revoir. C’était inespéré !

– Très bien, répondit-il. Je l’attends.

Il rassembla les feuilles éparpillées devant lui en un tas impeccable et prit l’air concentré. La nuit était tombée sur Lausanne et les décorations pour les fêtes de fin d’année donnaient un air plein de gaieté aux rues de la ville malgré le froid piquant.

– Monsieur Ongarelli ! s’exclama une voix masculine. C’est un réel plaisir de faire *enfin* votre connaissance !

Un homme âgé, vêtu à la mode britannique, se tenait dans l’embrasure de la porte. Son visage souriant et ses yeux pétillants le rendaient affable. Il paraissait être sincèrement heureux de se trouver là. Orlando reconnut l’ami de Pandora, présent au vernissage. La déception lui tordit l’estomac. Pourquoi cet homme était là ? Que venait-il faire dans son bureau ? Personne ne l’avait invité.

– Je me présente : James Phillips, propriétaire de la galerie Da Vinci. Je suis positivement enchanté de vous rencontrer.

Sans plus attendre, le galeriste s’avança et lui tendit la main. Orlando n’eut d’autre choix que de la serrer en balbutiant une vague formule de politesse. Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule espérant apercevoir Pandora, restée en arrière. Hélas, il dut se rendre à l’évidence : Phillips était venu seul. Ce n’était pas ce à quoi il s’attendait. Elle l’avait berné en insinuant qu’elle viendrait en personne. Il n’avait jamais été question qu’elle envoie son associé à sa place.

– Votre établissement est somptueux ! Je suis très impressionné... Et, croyez-moi, à mon âge vénérable, il en faut pour m’épater ! Cet endroit sera l’écrin parfait de quelques toiles exceptionnelles que nous ne réservons qu’aux initiés.

Ne comprenant pas ce que lui valait ce traitement de faveur, Orlando regretta de l’avoir laissé entrer. Phillips était bavard comme une pie et d’une obséquiosité dégoulinante. Il se sentait pris au dépourvu et cette sensation l’incommodait au moins autant que la déception d’être privé de la présence de Pandora. Il n’était pas près de lui pardonner ce qu’il considérait comme un traquenard.

– Si vous le souhaitez, nous pourrions commencer par un simple prêt d’œuvres. C’est la solution que choisissent la plupart de nos clients. Vous aurez ainsi une idée plus précise du rendu. Qu’en pensez-vous ?

Comme il ne disait rien, Phillips enchaîna sans se démonter :

– Pour votre bureau, par exemple, je peux vous proposer de magnifiques sculptures contemporaines qui s'accorderont à merveille avec votre mobilier. À moins que vous ne préféreriez un tableau de style moderne ? Il pourrait occuper l'espace sur ce mur nu.

Phillips s'avança vers le fond de la pièce comme s'il était chez lui. Orlando ravala sa colère. Pour qui se prenait ce marchand de tapis ? Ce n'étaient pas ses horribles barbouillages qui l'intéressaient, mais Pandora. Seulement, elle s'était royalement moquée de lui. Sinon, pourquoi lui avoir envoyé son associé à cette heure tardive, sachant qu'il le trouverait à la clinique ? Il s'était fait piéger comme un débutant.

Il était néanmoins décidé à montrer qu'il ne se laisserait pas manipuler aussi facilement que cet aristocrate anglais semblait le penser.

– Monsieur Phillips, il se trouve qu'on m'attend pour un dîner d'affaires. Un rendez-vous que je ne peux, hélas, reporter. Cependant, je ne manquerai pas de passer à votre galerie dès que j'aurai un moment.

Ce disant, il le poussa fermement vers la porte. Pour lui, l'entretien était terminé. Le visage du galeriste affichait toujours une mine affable ; s'il était déçu, il le masquait parfaitement.

– Bien entendu. Je serai ravi de vous y accueillir personnellement. Je me permettrai cependant de revenir dans votre admirable établissement afin de vous déposer un catalogue. En le feuilletant, vous pourrez avoir une idée un peu plus précise des œuvres que nous proposons.

– Voilà, faites donc ça.

À peine Phillips eut-il franchi le seuil de la pièce qu'Orlando en claqua la porte avec emportement. Il composa avec rage le numéro de Pandora sur son smartphone. Il bouillait de colère et se maîtrisait avec peine.

Après deux sonneries, elle décrocha.

– Êtes-vous satisfaite ? hurla-t-il.

– De quoi parlez-vous ?

– Vous le savez pertinemment *madame* Fuentecén.

– Votre rendez-vous avec James s'est mal passé ? demanda-t-elle, une pointe d'inquiétude perçant dans sa voix basse.

– *Je n'avais pas rendez-vous avec lui !*

– Pourtant j'avais cru comprendre que vous cherchiez...

– Pourquoi m'avoir envoyé ce type ?

Il sentit de l'hésitation à l'autre bout de la ligne.

– En tant que mon associé, James Phillips est tout aussi compétent que moi. C'est lui le fondateur de la galerie Da Vinci Lausanne et, plus récemment, de celle de Paris. Grand collectionneur d'art, il a d'ailleurs été anobli par la reine d'Angleterre.

Orlando resta un instant silencieux, assimilant ce qu'elle venait de lui débiter d'un ton monocorde, comme une récitation apprise par cœur. Il s'étonna que le Britannique n'ait pas étendu son influence jusqu'à Londres, dans son pays natal, mais se réjouit que ses liens avec Pandora se limitent au plan professionnel. Aux dires de cette dernière...

– James est le pilier de notre société, poursuivit-elle. Il rencontre chaque nouveau client avant la moindre commande. Il était naturel que je lui parle de votre clinique ainsi que de vos projets.

Chaque mot prononcé de sa voix profonde l'apaisait. bercé par cette douce mélodie, il en oublia presque ses griefs. Seulement, sa fierté avait été sérieusement froissée et dans un sursaut d'exaspération, il s'écria :

– Il ne vous est jamais venu à l'esprit que vous auriez pu m'en parler *avant* ? Que nous aurions pu convenir ensemble d'un entretien en bonne et due forme ? Je trouve votre attitude bien légère et je ne suis pas certain de vouloir travailler avec des gens aussi désinvoltes.

– Je vous interdis de me parler sur ce ton, articula-t-elle d’une voix blanche, manifestement piquée au vif.

– Vous n’êtes pas en position de m’interdire quoi que ce soit. Vous n’avez même pas daigné me passer un coup de fil pour me prévenir de la venue de votre associé. Quant à venir en personne...

Il laissa sa phrase en suspens, sous-entendant qu’elle s’était conduite avec lâcheté.

– C’est ainsi que vous voyez les choses, monsieur Ongarelli ?

– Dites-moi comment je devrais les voir, madame Fuentecén ?

Il n’obtint aucune réponse car elle venait de couper la communication. À la seconde où il réalisa l’affront, un voile rouge lui passa devant les yeux, à l’instar de la muleta d’un toréador. Fureur et vexation se déversèrent à flots dans ses veines comme un poison amer. Comment avait-elle osé lui raccrocher au nez ?

Se maîtrisant avec peine, il inspira profondément et posa sur la table le téléphone qu’il songea d’abord à fracasser contre le mur. Fermant les yeux, il se massa les paupières en attendant que la tension redescende. Les deux associés n’oseraient certainement plus le relancer après cette dispute. Ils pourraient faire des confettis de leur fichu catalogue !

Il ne voulait plus jamais entendre parler d’eux. Un marchand de tapis se croyant tout permis et une menteuse... Quelle équipe ! Dire qu’il avait failli s’associer avec eux ! Heureusement qu’il avait ouvert les yeux à temps.

C’en était fini de la galerie Da Vinci et de l’attirante Pandora. Ce constat aurait dû le satisfaire. Mais au lieu du soulagement attendu, une vague d’abattement lui enserra le cœur. Il ne s’expliquait pourquoi il avait réagi de façon presque épidermique à la venue de Phillips. Pas plus qu’il ne comprenait cette terrible sensation de vide qu’il sentait au creux de son ventre et qui semblait vouloir l’aspirer de l’intérieur.

Stop !

Il était inutile de se torturer l’esprit. Il ne pouvait pas revenir en arrière et, quand bien même ça lui aurait été possible, il n’était pas certain de le vouloir. C’était certainement mieux ainsi ; il avait déjà assez d’impondérables à gérer. Inutile de multiplier les sujets de contrariété. Il attrapa les clés de sa voiture et, toujours aussi irrité, quitta la clinique d’un pas vif.

Aucune autre lumière ne brillait dans la partie administrative de l’établissement, il était le dernier à partir. Dehors, le froid était glacial. La veste de son costume et son manteau en alpaga ne suffisaient pas à le protéger des bourrasques. La semelle en cuir de ses chaussures italiennes faisait crisser le gravier de l’allée à chaque pas.

Il accéléra l’allure, pressé de se mettre à l’abri. Il marqua un temps d’arrêt lorsqu’il aperçut une silhouette debout près de sa Jaguar. Pensant immédiatement à un voleur, il se saisit de son téléphone, prêt à appeler la police. Les doigts au-dessus du cadran, il fronça les sourcils, remarquant que l’ombre restait parfaitement immobile. Adossée à la portière, elle semblait attendre patiemment malgré le vent froid. Sentant sa présence, la silhouette releva la tête. Sous la capuche de la longue cape, il reconnut ces pommettes hautes, ce teint mat...

Pandora !

Il jura tout bas en la découvrant ici. D’abord choqué qu’elle soit venue se confronter à lui, il n’en était pas moins admiratif qu’elle ait eu le cran de venir en personne. Cette fille était bien plus coriace et imprévisible qu’il ne l’avait envisagé. Un frisson d’appréhension mais également d’excitation courut le long de son dos. Elle n’avait pas froid aux yeux et ne craignait pas de se jeter dans la gueule du loup. Et ce soir, le loup, c’était lui.

Les talons de ses escarpins claquèrent sur le bitume du parking alors qu’elle se dirigeait vers lui. Sa jupe crayon de laine grise, descendant jusqu’aux genoux, entravait à peine sa démarche résolue. Ses

poings fermés étaient gantés de daim fin. L'expression farouche peinte sur son visage montrait la force de sa détermination. Elle paraissait n'avoir peur de rien, ni personne. Et certainement pas de lui.

– Vous n'êtes qu'un sale type ! lui cracha-t-elle au visage. Je veux que vous me présentiez vos excuses.

Elle prit une grande inspiration et ajouta, détachant chaque syllabe :

– *Immé-dia-te-ment !*

La colère sublimait sa beauté. Elle se tenait droite, les bras croisés sur sa poitrine qu'il devinait ferme. Plus petite que lui, elle devait lever la tête pour croiser son regard, sans pour autant paraître impressionnée par sa carrure. Le menton relevé et le dos légèrement cambré, elle le fusillait de ses yeux noirs. Elle n'en était que plus séduisante encore.

– Des excuses ! se récria-t-il. Vous plaisantez, j'espère ? Jamais je ne...

La gifle partit sans qu'il s'y soit attendu. Il porta la main à la joue. L'affront était plus cuisant que la douleur. Jamais personne n'avait levé la main sur lui. Pas plus qu'on avait osé se mesurer à lui. Il allait étripier cette fille, il s'en faisait la promesse !

– De quel droit..., s'exclamèrent-ils de concert.

Il y eut un moment de flottement durant lequel ils s'observèrent comme deux fauves prêts à bondir. Leurs mâchoires crispées et leur respiration courte trahissaient l'intensité de leur affrontement. L'air autour d'eux était chargé d'électricité. Combien de temps restèrent-ils ainsi, immobiles l'un face à l'autre sur ce parking désert et balayé par le vent, se dévisageant avec fièvre ?

Orlando aurait été incapable de répondre. Pas plus qu'il n'aurait pu expliquer ce qui les jeta l'un dans les bras de l'autre la seconde d'après.

Orlando enserra la taille fine de Pandora avec autorité et l'attira à lui. Elle paraissait encore plus frêle entre ses bras. Il devinait plus qu'il ne sentait ses courbes à travers ses vêtements, ce qui le frustrait. Il désirait ce corps souple et racé avec une force dévastatrice. C'était un mélange d'attirance purement physique et de besoin de domination. Cette femme lui tenait tête depuis le début et aiguillonnait son désir. Il ignorait si elle en était consciente, mais ce cocktail d'indifférence et de provocation qu'il lisait dans ses yeux noirs le rendait fou.

Plaquée contre son torse, elle le toisait sans dévier son regard. Toujours aussi droite, ses bras raidis le long du corps et les poings serrés, elle ne semblait pas redouter l'affrontement. Elle le défiait même ouvertement. Comment pouvait-elle imaginer contrôler la situation, alors que, même si elle était juchée sur ses escarpins à talons hauts, il la dépassait d'une bonne tête ? Pandora Fuentecén restait pour lui une véritable énigme.

Leurs souffles haletants se mêlaient. Le froid et la nuit qui les enveloppaient n'avaient aucune emprise sur eux. Ils s'observaient, face à face, comme deux adversaires prêts à en découdre. La tension sexuelle régnant entre eux était palpable.

De sa taille, Orlando laissa descendre ses mains jusqu'au bas de son dos, appréciant au passage le galbe de ses hanches. Il la sentit frémir sous ses doigts, sans pouvoir déterminer si c'était d'indignation ou de désir. Le regard toujours rivé au sien, il lui caressa les fesses, appréciant leur rondeur et leur fermeté. Il tenta d'imaginer la texture de sa peau nue et une vague d'insatisfaction le tarauda à nouveau.

Comme elle n'esquissait pas un geste, il poursuivit son exploration tactile, en sens inverse cette fois, et remonta jusqu'à sa poitrine. Elle se soulevait au rythme de sa respiration saccadée. Ses pouces se dirigèrent vers ses mamelons, qu'il percevait sous le tissu. Ils étaient tendus et ce contact l'électrisa. Avec lenteur, il en dessina le contour. Une fois encore, il regretta la barrière de leurs vêtements.

Ses caresses plus osées déclenchèrent enfin la réaction qu'il attendait. La tête roulant doucement sur le côté, Pandora plissa les paupières et entrouvrit les lèvres. Un faible gémissement monta de sa gorge. Son émotion fut pour lui le signe qu'elle rendait enfin les armes et s'abandonnait à lui.

– Tu me rends dingue ! murmura-t-il contre sa bouche.

Ces quelques mots déclenchèrent en elle un long frisson. Elle se hissa sur la pointe des pieds et frôla de ses lèvres rouges le contour de sa bouche. Avec une langueur qui lui aiguillonna les sens, elle l'effleura avec une agilité redoutable. Puis elle promena le bout de sa langue chaude sans se presser. Une torture délicieuse... Orlando sentit son ventre se contracter. Depuis combien de temps n'avait-il pas ressenti un tel désir physique ? Une émotion assez puissante pour balayer ses certitudes et la simple réalité qui l'entourait. Il n'y avait plus qu'elle et ses lèvres qui le tourmentaient avec délectation.

À la légère tension de son corps, il comprit qu'elle allait l'embrasser. Tournant imperceptiblement la tête, il accueillit son baiser avec un grognement satisfait. Il resserra son étreinte, comme s'il craignait de la voir s'échapper. Elle glissa la langue entre ses lèvres pour chercher la sienne. Commença alors un ballet d'une rare sensualité. Se pressant l'une contre l'autre, se liant et se déliant, elles esquisaient une chorégraphie parfaite.

Il sentit ses doigts gantés se glisser dans l'ouverture de son col, jusqu'à sa nuque. Ses mains remontèrent dans ses cheveux pour les empoigner d'un geste conquérant. Elle appuya son baiser, déclenchant en lui un déluge de sensations vertigineuses. S'il n'y prenait pas garde, il risquait de tomber dans l'abîme de sensualité vers lequel elle l'entraînait irrésistiblement.

Une voiture traversa soudain le parking et les saisit dans le faisceau de ses phares. Orlando s'écarta précipitamment, comme pris la main dans le sac. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre en si charmante compagnie, à cette heure tardive. Regardant le véhicule s'éloigner, il hésita. Ses sens en ébullition réclamaient ce corps féminin dont il n'avait qu'effleuré les contours. Chaque courbe était une promesse voluptueuse et une invitation à l'amour. Néanmoins, quelques vestiges de sa raison que l'ivresse du moment n'avait pas encore effacés lui criaient de se tenir à l'écart de Pandora.

Une bourrasque s'engouffra dans sa cape et le lourd tissu ondula autour de sa silhouette. Sous la seule lumière de la lune, elle paraissait irréelle. Il crut un instant que leur étreinte n'avait été qu'un fantasme né de son imagination enflammée. À moins que cette femme ne l'ait ensorcelé au point de hanter ses rêves ? Comprenant que son esprit surchauffé s'égarait, il inspira profondément. Il devait reprendre le contrôle de lui-même et de ses émotions. Ce n'était pas le moment de s'embarquer dans une liaison qui ne mènerait nulle part.

Ce conflit intérieur dut se traduire sur son visage, car elle réajusta sa cape et fit volte-face, non sans l'avoir gratifié d'un regard assassin qui aurait glacé le plus aguerri des hommes. Elle s'éloignait déjà et la pensée de la perdre lui fut insupportable.

– Non, attends ! dit-il en la rattrapant, posant la main sur son épaule et l'obligeant à lui faire face.

Hors de question de la laisser partir ! Pas maintenant, pas comme cela. À nouveau, il s'exposa à ses yeux sombres plein d'éclairs. S'il avait été superstitieux, il aurait craint qu'elle ne le pétrifie sur place.

– Que veux-tu ? lui demanda-t-elle avec animosité.

Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais aucun son n'en sortit. Sa question était pertinente : savait-il ce qu'il souhaitait réellement ? À cet instant précis, il était incapable de répondre. Sa conscience était prise en tenaille entre le brasier qu'elle avait allumé en lui et un reste de bon sens lui intimant de prendre ses jambes à son cou. Il oscillait entre la tentation et la sagesse.

– Quand tu te seras décidé, ne te donne pas la peine de m'appeler, lui lança-t-elle au visage.

Quelle insolence ! Et quelle morgue ! Il en fut piqué à vif.

– Ça ne risque pas ! s'emporta-t-il. D'ailleurs, je vais immédiatement effacer ton numéro de mon portable.

Pour illustrer ses dires, il se saisit de son téléphone dans la poche intérieure de son manteau. Elle le fixa d'un air de défi. Ses lèvres ourlées s'étaient pincées et ses narines frémissaient. Quand cesserait-elle de le provoquer ? Avec ostentation, il déverrouilla l'écran de son pouce avant de pianoter fébrilement.

– Laisse, je vais le faire moi-même, le défia-t-elle, lui prenant le smartphone des mains.

Cette nana avait tous les culots ! Puis il réalisa brusquement qu'il l'avait blessée. Tout à l'heure, quand la voiture les avait surpris enlacés sur le parking, il s'était écarté d'elle comme si elle était une pestiférée. Elle s'était sentie rejetée et, à présent, elle lui faisait payer son attitude. Et plutôt chèrement !

– OK, on arrête de jouer, proposa-t-il, levant les mains en signe d'apaisement.

Elle avait raison : il devait prendre une décision. Tergiverser plus longtemps était inutile et rendait la situation encore plus inextricable entre eux.

– Viens chez moi, continua-t-il, la voix enrouée par l'émotion. J'habite à côté.

En lui faisant une proposition aussi directe, il s'exposait à sa fureur, mais il était prêt à en prendre le risque. Sans attendre sa réponse, il s'empara à nouveau de sa bouche avec fièvre. Son parfum poudré l'enveloppa et s'immisça jusqu'à son cerveau, affaiblissant irrémédiablement sa raison. D'une main, il l'enlaça étroitement, tandis que l'autre se glissait sous sa cape. Il chercha avidement le contact de la peau, déjà dépendant de sa chaleur et sa douceur.

Comme un apnéiste remontant à la surface, il s'écarta d'elle et reprit sa respiration. Puis il ouvrit la portière de sa voiture. Elle battit des cils et, l'espace d'un instant, il crut que, recouvrant ses esprits, elle allait refuser de le suivre. Puis, sans la moindre hésitation, elle s'engouffra dans la Jaguar. Un sourire victorieux étira les lèvres fines d'Orlando et il démarra en trombe.

Les mains serrées sur le volant, il conduisit à toute allure. La lumière des lampadaires se reflétait à un rythme effarant sur le capot rutilant de sa voiture. Il risqua un coup d'œil dans la direction de Pandora. Elle se tenait immobile, fixant la route, droit devant elle. Seul le mouvement saccadé de sa respiration montrait sa nervosité.

Arrivé chez lui, il la précéda dans l'ascenseur et cette proximité alluma à nouveau un feu intense au creux de ses reins. Cette fois, ce fut elle qui s'approcha et l'attira à elle en tirant sur le col de son manteau. Quoi qu'elle fasse, elle le rendait dingue ! Quelques-uns de ses neurones tentaient encore de résister, de se révolter contre cette attirance implacable, mais cette résistance fut balayée comme un vulgaire fêtu de paille. Il se pencha vers elle pour l'embrasser langoureusement. Il l'étreignait encore lorsqu'ils franchirent le seuil de son appartement.

La lampe posée sur la console du vestibule offrait un éclairage tamisé. Orlando ne prit pas la peine d'allumer la suspension en verre de Murano décorant son salon. Il balança les clés de sa voiture au hasard, espérant atteindre le meuble. D'un mouvement d'épaule, Pandora fit glisser sa cape au sol. Elle portait un chemisier de soie noire dont l'échancrure laissait entrevoir sa peau hâlée. Il l'effleura d'abord du bout des doigts avec une sorte d'appréhension respectueuse, avant d'y poser hardiment les lèvres. Le sillon de ses baisers incandescents remonta jusqu'à sa nuque. Elle frissonna sous ses caresses.

Il déboutonna son chemisier avec des gestes d'une lenteur délibérée, le regard plongé dans ses prunelles aussi noires que l'ébène. Il y lisait un désir aussi fébrile que le sien, mais également un encouragement plein de sensualité. Il répondit en ôtant le dernier bouton d'un mouvement conquérant. Le tissu tomba sur le parquet en un froissement délicat.

Comme un enfant découvrant son cadeau de Noël, il écarquilla les yeux devant sa lingerie de résille noire. La matière, d'une finesse, éthérée mettait en valeur sa poitrine au galbe parfait. Figé par tant de beauté, il fut incapable d'esquisser un geste. Alors ce fut elle qui prit l'initiative de la suite et fit glisser la fermeture Éclair de sa jupe.

Le spectacle de ses longues jambes agit comme un déclic sur lui. Il s'agenouilla devant elle et promena la main sur le voile de ses bas partant de ses chevilles déliées et remontant jusqu'à mi-cuisses. Sortant de sa transe, il se releva brusquement et se jeta quasiment sur elle pour dévorer ses lèvres. Toujours enlacés, ils basculèrent sur le canapé en nubuck gris.

– Comme tu es belle..., murmura-t-il à son oreille.

Ses larges mains étaient partout sur son corps souple. Sa bouche goûtait avec passion chaque parcelle de sa peau parfumée, comme s'il craignait de ne jamais être rassasié d'elle. Il était pleinement conscient de perdre la tête et l'intensité de cette sensation lui donna le vertige.

– J'ai envie de toi, dit-elle de sa voix basse.

Elle s'allongea et son corps masculin pesa sur elle. La veste de son costume, son pantalon, ainsi qu'une petite culotte en dentelle atterrirent sur le parquet. Il avait un besoin urgent de se sentir en elle, à tel point que lorsqu'il la pénétra, il crut qu'il allait jouir. Les mains accrochées à sa taille, il la contempla

un instant, le temps de reprendre sa respiration. Mais le désir était trop violent, il était incapable d'y résister.

Dans une chorégraphie qu'ils semblaient avoir apprise ensemble, il bougea avec rythme et elle accompagna chacun de ses mouvements avec ferveur. L'extase était là, toute proche. Il aurait voulu faire durer le plaisir et profiter de la chaleur de cette peau satinée contre la sienne, mais l'orgasme l'emporta dans un cri sauvage. Elle s'arqua sous lui et exhala un gémissement pareil à un feulement.

Il fallut quelques minutes à Orlando pour retrouver toute sa lucidité. Il se dégagea pour s'asseoir à ses côtés, ses doigts suivant distraitemment la courbe de ses hanches.

Pandora resta silencieuse, paraissant attendre qu'il donne le signal de quelque chose. Seulement il ignorait de quoi. Il scruta son visage à la recherche d'une réponse, ne vit que ses lèvres légèrement entrouvertes encore gonflées de leurs baisers enflammés et ses cils baissés masquant l'éclat de ses prunelles sombres. Il crut la chose impossible et pourtant, l'éclat de sa beauté était encore plus intense après l'amour.

D'un geste souple, il attrapa le large plaid replié au bout du canapé pour les en couvrir. Il en profita pour ôter sa chemise, l'unique vêtement qui lui restait encore et qui représentait la dernière barrière entre leurs deux corps nus. Ils restèrent ainsi allongés, blottis l'un contre l'autre, leurs regards s'évadant par la fenêtre d'où ils apercevaient le lac scintillant sous la lune. Seul le bruit de leur respiration devenue apaisée s'élevait dans la pièce. Le calme de la nuit les avait enveloppés d'une parenthèse effaçant le temps et le monde extérieur.

– Je vais rentrer, dit Pandora, brisant soudain le silence.

Elle fit mine de retirer la couverture.

– Non, reste, demanda-t-il, resserrant ses bras autour de sa taille.

L'inflexion de sa propre voix, à la fois tendre et autoritaire, l'étonna. Elle le dévisagea, arquant les sourcils de perplexité. Il ne sut quoi répondre à sa question muette, car lui-même ignorait pourquoi il voulait la garder auprès de lui. Habituellement, il s'empressait de se débarrasser de ses conquêtes après leurs ébats. Camilla, malgré son statut de petite amie officielle, n'avait pas échappé à la règle.

– Il est tard, se justifia-t-il. Demain, je te raccompagnerai à la galerie. Promis.

Elle acquiesça et se rallongea docilement sur le large canapé. Sa nudité ne semblait pas la gêner. Ses yeux d'expert notèrent quelques imperfections, comme ses seins lourds, ses hanches larges et ses pommettes trop marquées. Seulement ce qu'un autre aurait pris pour des défauts était à ses yeux l'expression même de la sensualité. Ses courbes l'envoûtaient et il lui semblait qu'il ne pourrait jamais se lasser d'un tel spectacle.

Il remarqua un petit médaillon de corail en forme de cœur pendant au bout d'une chaîne en argent. Sa mémoire lui rappela qu'elle portait déjà ce bijou lors de leur première rencontre. Sans savoir pourquoi, il était certain qu'elle attachait beaucoup d'importance à ce collier. Il nicha son nez au creux de sa nuque et ferma les paupières. Son parfum et la douceur de sa peau le plongèrent bientôt dans une douce léthargie. Une sensation agréable qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. Il était bien, détendu, comblé... Il s'endormit la serrant toujours contre lui, la gardant comme un trésor précieux.

Les rayons du soleil réveillèrent Orlando au petit matin. Il se redressa sur un coude, s'étonnant de se trouver allongé sur le canapé de son salon. Puis ses yeux se posèrent sur la silhouette féminine qu'il enlaçait toujours.

Pandora.

Ils avaient passé la nuit ensemble !

Cette révélation lui fit l'effet d'une gifle. Qu'est-ce qui lui avait pris, la veille au soir ? Pourquoi avait-il cédé à ses pulsions ? Était-il devenu fou ?

Comme si elle avait deviné le chaos de ses pensées, Pandora ouvrit les yeux.

– Bonjour, dit-elle, la voix teintée de ce léger accent qu’il ne pouvait s’empêcher de trouver émouvant.

– Bonjour.

Son cœur s’emballa soudain, et il pria pour qu’une subite érection ne trahisse pas le fond de ses pensées. Il hésita à la faire basculer sur le côté et lui faire à nouveau l’amour. Quelle agréable perspective et quelle merveilleuse façon de se réveiller !

– Peux-tu m’appeler un taxi pendant que je m’habille ? demanda-t-elle sur le ton de la conversation.

Ses mots eurent sur lui l’effet d’une douche froide. Bien sûr, c’était ce qu’il y avait de mieux à faire. Et ils en étaient tous les deux parfaitement conscients. Alors comment expliquer que son cerveau échafaude déjà mille scénarios pour la retenir ?

En quelques minutes, elle avait enfilé sa chemise de soie et sa jupe. D’un geste rapide, elle se passa du rouge sur les lèvres et une touche de blush sur les joues. Elle était déjà prête à partir et à sortir de sa vie.

Dehors, le gravier de l’allée crissa : le taxi venait d’arriver. Elle réajusta ses escarpins à talons et s’avança vers la porte de l’appartement. Vêtu de son seul caleçon, il la raccompagna, ne sachant quelle attitude adopter. Le temps était venu de se quitter. Elle se haussa sur la pointe des pieds et posa un baiser léger à la commissure de ses lèvres.

– Au revoir, Orlando.

Puis, sans hésitation, elle franchit la porte et s’engouffra dans l’ascenseur. Pas une seule fois, elle n’avait jeté un regard en arrière.

Il resta sur le palier, sonné. Sous son crâne, c’était la pagaille la plus totale. Il était tiraillé par des sentiments contradictoires. Tant de questions restaient sans réponses, tant de désir et tant de frustration le mettaient au supplice !

Il devait se ressaisir et laisser cette nuit derrière lui, ainsi que chaque souvenir qui s’y rattachait. Ce n’était qu’un aparté, un moment d’égarement. Il avait tant d’autres choses à gérer, bien plus importantes. Il devait reprendre sa vie et le contrôle de ses émotions. Le charme magnétique de Pandora ne devait pas le détourner de son but.

D’un pas décidé, il entra dans la salle de bains et passa sous la douche.

Tandis que la voiture l’emmenait à travers la ville, Pandora réfléchissait, incertaine quant à l’attitude à adopter. Elle se sentait si lasse ! Pourtant, elle s’était assoupie dans les bras d’Orlando dès qu’elle avait fermé les yeux, et avait dormi d’un sommeil profond. À ses côtés, elle s’était sentie protégée et apaisée. Une sensation bienfaisante, qu’elle n’avait plus éprouvée depuis très longtemps.

Mais ce matin, une confusion terrible lui brouillait l’esprit. Pourquoi lui avait-il demandé de rester avec lui, la veille ? Et pour quelle raison avait-elle accepté ? Ils avaient fait l’amour avec une fièvre qu’elle n’avait jamais connue auparavant et, à ce souvenir, elle frissonna. Seulement, après, ils auraient dû se quitter et retrouver chacun sa vie. Au lieu de cela, ils s’étaient endormis peau contre peau. Comme un couple. Alors qu’ils n’étaient que des amants d’un soir.

Le taxi la déposa devant l’enseigne de Da Vinci. Le chauffeur refusa qu’elle le paie, expliquant que la course avait été réglée d’avance. Pandora arqua les sourcils de surprise. Orlando s’en était donc chargé ? Elle ne le connaissait pas si galant. À dire vrai, elle ne le connaissait *pas du tout*.

Elle allait pousser la porte de la galerie quand cette dernière s’ouvrit brusquement devant elle. La main sur la poignée, James la considéra d’un air avenant. Mais elle savait pertinemment que ce n’était qu’un sourire de façade.

– On dirait que la serrure de ton dressing t’a résisté ce matin, remarqua-t-il d’un ton lourd de sous-entendus. Tu portes les mêmes vêtements qu’hier.

– Garde tes sarcasmes, James. Je ne suis pas d’humeur, le prévint Pandora.

– *Cariña*, loin de moi l’idée de te vexer, mais il faudra tout de même que tu me dises où tu as passé la nuit. Manifestement, tu n’es pas rentrée chez toi.

Elle ne se laissa pas duper par son intonation mielleuse et le surnom qu’il avait si souvent utilisé dans sa jeunesse.

– Soit... Je constate que tu as ta tête des mauvais jours et que tu refuseras de me dire un mot. Parlons donc affaires. Peut-être le sujet te rendra-t-il plus loquace.

D’un geste, il l’invita à le suivre dans le bureau. Pendant qu’il ouvrait un secrétaire ancien renfermant un bar, elle prit place dans l’un des larges fauteuils recouverts de velours sombre. James la rejoignit avec deux verres de whisky.

Elle laissa l’alcool sur la table.

– C’est un peu trop tôt pour un apéritif...

– Tu as tort. Ce malt est excellent !

Il en but deux gorgées, appréciant l’arôme d’un air entendu.

– D’autant que nous ne pourrons bientôt plus nous permettre ce genre de *fantaisie*, reprit-il, la voix pleine de gravité.

D’un geste large, il désigna la galerie.

– Tu connais notre situation financière, *Cariña*. Nous espérions beaucoup du dernier vernissage : le Tout-Paris était là. Tous ces rentiers oisifs se sont extasiés devant les œuvres exposées. Mais quand il a fallu sortir le portefeuille, il n’y avait plus personne.

Pandora conserva le silence. Ils avaient déjà eu cette conversation.

– Hier soir, j’ai rencontré le client dont tu m’as parlé, reprit-il. Le médecin. Un homme grossier, certainement aussi radin que les autres. S’occuper de la décoration de sa clinique nous aurait fait une formidable publicité. Formidable et bienvenue. Pour ne pas dire inespérée.

– Je n’y peux rien, s’il n’a pas donné suite.

La nervosité avec laquelle elle avait répondu n’avait de toute évidence pas échappé à James.

– Peut-être que je m’y suis mal pris avec lui...

Il termina son premier whisky et attrapa le second verre.

– Tu connais mes talents, n’est-ce pas ? Cependant, je crains qu’avec l’âge je ne sois plus aussi persuasif. Il faudra commencer par réduire notre train de vie, puis déménager dans un quartier plus populaire, proposer un catalogue moins élitiste... Sauras-tu t’y adapter ?

Non, il savait bien que non. Tant de sacrifices, tant de mensonges pour en arriver là où elle était aujourd’hui. Jamais elle ne consentirait à y renoncer !

– Je me demande même si nous ne devrions pas retourner en Espagne...

Elle savait pertinemment qu'il risquait gros, s'il remettait les pieds dans la péninsule Ibérique, et qu'il était prêt à tout pour rester en Suisse. Pourtant, elle prit sa déclaration au sérieux. Elle s'imaginait déjà laissant derrière elle sa nouvelle identité et reprenant son ancienne vie. Impossible ! Elle ne le supporterait pas.

Il savoura une nouvelle gorgée d'alcool avant d'ajouter d'un ton pensif :

– Demain, j'essaierai de joindre mes anciens amis. Ils pourront probablement nous aider.

À ces mots, Pandora sentit une vague de nausée lui soulever l'estomac. Il était hors de question pour elle d'être redevable à ce genre *d'amis* ! Elle connaissait son histoire ; il la lui avait révélée par bribes au fil des années. Même les épisodes les plus sombres ne lui avaient pas été épargnés.

James, alors jeune officier anglais, arriva en Espagne après la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre d'accords militaires entre les deux pays. Le Royaume-Uni soutenait indirectement le régime franquiste car, en ces temps de guerre froide, le *Caudillo* constituait un solide rempart contre le communisme.

Flairant de belles opportunités d'enrichissement, Phillips James quitta dès que possible l'uniforme afin d'endosser un costume d'homme d'affaires. Habile, il noua des amitiés dans le monde de la finance et parmi la haute bourgeoisie. Sa position était devenue si confortable que la mort du général Francisco Franco n'eut aucun impact sur ses investissements. Grâce à de judicieuses alliances, il bénéficiait alors du soutien aveugle des banques espagnoles. Soutien qui lui apportait financements et moyens de pression.

Seulement l'Histoire était en marche et le nouveau roi, Juan Carlos, insufflait au pays un nouvel élan. Toujours avisé, James renonça à ses obscures activités financières pour s'orienter vers l'art. L'argent qu'il avait amassé jusque-là lui permit de s'acheter une respectabilité. Grâce à ses attaches avec l'élite de l'Ancien Régime, sa réputation ne tarda pas à faire de lui l'homme incontournable du milieu des galeries artistiques. En bon caméléon qu'il était, il s'adapta parfaitement à ce nouveau destin.

Son passé militaire durant la guerre froide et sa philanthropie de façade, celle qui lui permettait de déduire les dons largement médiatisés de ses impôts, ainsi que son ambition démesurée, le poussèrent à vouloir devenir chevalier de la reine. Un titre qui ajouterait un vernis aristocratique à son CV. Il déposa sa candidature auprès du Bureau des honneurs du Royaume-Uni. Après l'étude d'une commission qui devait manifestement manquer d'impartialité, il fléchit le genou sur un coussin de velours rouge, lors d'une cérémonie pompeuse, tandis que la reine l'adoubait du plat de l'épée. Devenu *Sir Phillips*, il commit sa première erreur : se croire invincible.

Il spécula sur certaines œuvres, mit en avant des artistes dépourvus de talent. Au début, il fut suivi, puis ses compétences commencèrent à être mises en doute par ses propres confrères. La combine s'essouffait. Ne s'improvise pas marchand d'art qui veut. Sa prestance aristocratique et son titre de *Sir* ne suffisaient plus à amadouer les gogos. Il devait trouver autre chose.

Ce fut alors qu'elle entra en scène. Elle n'avait que quinze ans, à l'époque, mais elle était déjà d'une beauté renversante. Elle accompagnait souvent sa mère, chargée du ménage, à la galerie. Comme elle s'intéressait à la peinture, engager la conversation avec elle fut aisé. De même que la persuader que sa mère allait perdre son travail si la boutique fermait fut un jeu d'enfant pour ce vieux renard de Phillips. En effet, la belle croissance de la fin des années 1980 était terminée. L'Espagne entrait dans une phase de récession et le chômage touchait presque un quart de la population active.

James lui apprit comment s'habiller et se maquiller afin de se vieillir de quelques années. Il lui enseigna également les us et coutumes de la bonne société. Bientôt, elle ressembla à la fille d'un grand d'Espagne. James l'avait façonnée selon ses désirs et ses besoins. Son charme inné fit le reste.

Persuadée que l'avenir de sa mère dépendait de sa docilité, elle lui obéit en tout, au début ; puis ses motivations évoluèrent. L'argent facilement gagné et le train de vie fastueux que James lui offrait eurent raison de ses remords. Elle n'était pas simplement belle. Elle était aussi vive d'esprit et ambitieuse.

Leur collaboration s'apparentait presque à une association de malfaiteurs. Leur combine était bien rodée. Elle utilisait ses charmes pour appâter les futurs clients. James entraînait ensuite en scène, les éblouissant par son titre aristocratique et sa culture. Ils réussissaient ainsi à vendre une ou plusieurs œuvres. Un jour, cependant, ils tombèrent sur un os. Ou plus exactement sur un fonctionnaire espagnol particulièrement coriace. Si leur méthode avait fait ses preuves, leur comptabilité, en revanche, laissait franchement à désirer.

Chacun avec leurs arguments, ils tentèrent d'amadouer l'homme, mais celui-ci était aussi entêté qu'incorruptible. Ils risquaient une lourde amende ainsi qu'une peine de prison ferme. Sentant le vent tourner, ils firent preuve de leur bonne volonté en commençant par assainir leur trésorerie. Ils s'assurèrent de la qualité des pièces qu'ils destinaient à la revente. Hélas, ce ne fut guère suffisant. Le passé franquiste de James remonta à la surface et une rumeur enfla, insinuant qu'elle-même n'était qu'une vulgaire escort-girl.

Le bagou et l'argent devinrent bientôt sans effet pour les sortir de ce guêpier. Ils se résignèrent alors à fuir en Suisse, où ils étaient maintenant installés depuis plus de quinze ans. Là, ils reprirent leur combine et ouvrirent une nouvelle galerie, utilisant leur talent respectif. Sans oublier d'embaucher un comptable aussi roublard qu'eux !

– Tu ne contacteras personne ! s'exclama Pandora, chassant de son esprit les brumes du passé. Nous trouverons de l'argent.

– Nous n'en serions pas là si j'étais parvenu à embobiner le type de la clinique. Comment as-tu fait pour décrocher un entretien avec lui ? Moi, il m'a littéralement mis à la porte.

C'était donc là où il voulait en venir...

– James, n'insiste pas.

– *Cariña*, tu sais parfaitement que personne ne peut te résister.

– Oublie Orlando Ongarelli.

Sa voix claqua comme un coup de fouet.

– Pourrais-je savoir pourquoi ?

Parce que j'ai couché avec lui, que c'était une erreur et qu'il est hors de question que je le revoie.

– Nous devrions plutôt appeler d'anciens acheteurs, biaisa-t-elle. Peut-être voudront-ils à nouveau investir dans l'art, ou peut-être auront-ils des amis qui le souhaitent également.

– Je te rappelle que nous avons déjà relancé tous les contacts de notre carnet d'adresses pour le vernissage et que ça ne nous a rien rapporté. Pas un seul achat ! *Nada*.

Elle ne pouvait le nier. La soirée, organisée pour relancer leur activité, s'était révélée infructueuse. Ils n'avaient pas même décroché un seul rendez-vous en vue d'une éventuelle discussion.

Un simple coup d'épée dans l'eau.

– Les articles couvrant l'événement n'ont paru que cette semaine dans la presse. Nous allons sûrement être contactés, maintenant. La patience n'a jamais été ton fort, *Sir Phillips*.

– Cesse de te voiler la face, *Cariña*. Il n'est plus question de patience mais de survie. Notre comptabilité est dans le rouge et je suis trop vieux pour recommencer notre petit jeu ailleurs.

Il se dirigea vers le bar pour se servir un troisième verre, laissant à ses paroles le temps d'imprégner le cerveau de Pandora. Elle lissa sa jupe d'un air volontairement absent, attentive à ne rien laisser paraître de ce qu'elle ressentait. Puis avec lenteur, elle se leva du fauteuil et traversa la pièce, passant devant lui sans lui accorder un regard, d'une démarche altière. Elle posa la main sur la poignée de la porte et avant de sortir, jeta par-dessus son épaule :

– Tu as gagné, James. Je téléphonerai à Ongarelli.

S'il fut soulagé de cette annonce, il se garda bien d'afficher sa joie. Il savait combien elle pouvait se montrer susceptible.

— Mais ne t’attends pas à un miracle, l’avertit-elle. S’il ne veut rien acheter, je ne jouerai pas de mes atouts pour lui forcer la main.

Elle sortit, passablement abattue. Impossible de faire machine arrière ou de trouver une échappatoire : elle était contrainte à rappeler son amant d’une nuit. Un scénario qu’elle n’avait pas envisagé.

Pandora pénétra dans le salon de beauté d'un pas résolu et se dirigea droit vers le bureau de Stella. Cette dernière classait des factures et fronça les sourcils en la voyant entrer.

– Aurais-je oublié notre rendez-vous ? demanda Stella, le visage marqué par l'étonnement.

– Non, mais il fallait absolument que je te parle.

– À voir ta tête, c'est du sérieux. Tu as l'air bouleversée... Donne-moi deux secondes, le temps que je confie la boutique à ma vendeuse, puis on ira discuter dehors.

D'un pas décidé, Stella rejoignit la jeune femme et lui expliqua qu'elle devait s'absenter une heure. Puis elle attrapa sa veste, ouvrit la porte de son salon, et invita Pandora à sortir.

– Allons au parc, nous y serons plus tranquilles, reprit-elle, nouant son écharpe colorée autour de son cou.

Un pâle soleil d'hiver brillait dans un ciel sans nuage. Les deux femmes marchaient à vive allure et ne sentaient pas la morsure du froid. Elles traversèrent la rue et passèrent les grilles du jardin. Lorsque les talons de leurs bottes foulèrent le gravier de l'allée, elles ralentirent inconsciemment l'allure.

Les mains enfoncées dans son manteau de laine grise, fermé par une large ceinture de cuir, Pandora, soucieuse, retardait le moment de prendre la parole. Respectant son silence, Stella attendit patiemment qu'elle se décide à parler. Elle la connaissait bien et savait que la brusquer n'aurait servi qu'à la braquer.

Une brise fraîche et légère agitait les branches au-dessus de leurs têtes. Les arbres étaient nus, leurs feuilles balayées par les bourrasques hivernales. Les allées traversaient des pelouses tirées au cordeau. Un paysage serein qui n'apaisa pourtant pas l'âme tourmentée de Pandora.

– Je suis coincée, avoua-t-elle enfin d'une voix si basse que son amie dut tendre l'oreille pour saisir le sens de ses paroles.

Pendant quelques minutes, elle poursuivit sa marche sans ajouter un mot. Stella se garda de la questionner. Elle percevait sa tension, devinait son conflit interne, mais en amie discrète et patiente, elle respectait son silence.

– Il fallait que je te parle, reprit-elle. Je suis dans une situation inextricable. Un véritable cas de conscience.

– Tu sais que tu peux tout me raconter. Nous sommes amies depuis si longtemps. Je ferais n'importe quoi pour te venir en aide.

Pandora, habituellement si maîtresse d'elle-même, était nerveuse.

– Phillips me demande de forcer la main à un client.

– Pourquoi ?

– Pour l'argent.

– Il n'en a jamais assez, ma parole !

– C’est surtout qu’il le dépense plus vite qu’il ne le gagne.

Elle continua d’arpenter le chemin, rassemblant ses pensées. Elle hésitait à poursuivre, seulement, elle en avait déjà trop dit.

– Cette fois, il va trop loin, poursuivit-elle d’une voix altérée par l’agacement.

– Envoie-le balader !

– Tu sais que je ne peux pas. Je lui dois tout.

– Cesse de mettre cet homme sur un piédestal !

– S’il ne m’avait pas remarquée et sortie de ma condition, j’aurais terminé femme de ménage comme ma mère.

– Et alors ? s’écria Stella, que sa remarque avait visiblement indignée. À ton intonation, on dirait que c’est un métier honteux.

Les muscles du visage de Pandora se crispèrent : son front se plissa et ses lèvres se resserrèrent. Toutes les vérités n’étaient pas bonnes à dire. Encore moins à entendre.

– Pour une raison que j’ignore, tu encenses James Phillips, reprit Stella. Le fait qu’il soit un pair du royaume n’effacera pas le fait que sa vie entière est basée sur un tissu de mensonges. Ce type est un escroc de la pire espèce. Et tu le sais aussi bien que moi !

– Même si je reconnais qu’il n’est pas blanc comme neige, c’est lui qui a façonné la femme que je suis devenue.

– Quand ouvriras-tu les yeux ? Il a surtout fait de toi la complice de ses sales combines.

Stella n’avait jamais masqué son aversion pour James, mais elle se mordit soudain la lèvre, l’air ennuyé, comme si elle avait réalisé que, cette fois, elle était allée trop loin. Seulement, elle n’énonçait que la vérité, Pandora devait bien en convenir, même si elle s’obstinait à défendre James bec et ongles.

– Je ne veux pas me disputer avec toi. Revenons à ce qui te contrarie. Pourquoi truander ce client te perturbe tant ? Depuis le temps que tu vides les poches de ces richards, tu dois être blindée.

Il n’y avait aucune trace d’ironie dans sa voix et Pandora interpréta sa phrase, à juste titre, comme un trait d’humour.

– Mais cette fois c’est différent, n’est-ce pas ? continua Stella suivant le fil de ses pensées. Qu’est-ce qui te gêne ? L’arnaque est trop grosse à avaler ou bien c’est le gogo à plumer qui...

Stella s’arrêta brusquement de marcher.

– Le gogo en question ne serait pas, par hasard, le type dont tu m’as parlé à l’institut ?

– Si. Il s’appelle Orlando Ongarelli.

– Le proprio de la clinique de bourges ? Tu fricotes avec du beau monde, ma belle ! Je comprends mieux pourquoi Phillips veut que tu le harponnes. Il doit y avoir un paquet de blé à la clé.

– C’est exactement ce qu’il pense. D’autant qu’Orlando rénove son établissement et que ce serait l’occasion de s’engouffrer dans la brèche en vendant plusieurs œuvres. Un bon moyen de renflouer les caisses.

– « Caisses » que Phillips s’empressera de vider ! railla Stella.

Un groupe de pigeons picorant non loin prit son envol à tire-d’aile à leur approche. Puis, après leur passage, ils revinrent à leur place afin de terminer leur repas interrompu.

– Bon, OK, j’arrête de m’en prendre à lui. Explique-moi, plutôt, pourquoi tu es si embêtée de lui piquer son fric, à cet Ongarelli.

– J’ai couché avec lui.

Stella se pétrifia sur place, puis se tourna d’un bloc vers elle. Son chapeau enfoncé sur les yeux, Pandora regardait droit devant elle, indifférente à la portée de ses paroles.

– Effectivement, ça complique les choses, concéda-t-elle, sonnée par le choc de cette révélation.

– À qui le dis-tu !

– Phillips est au courant ?

– Certainement pas et tu te doutes bien que je ne m'en suis pas vantée sur tous les toits. La discrétion est de mise et, d'ailleurs, tu es la seule à être au courant.

– Ne t'inquiète pas, avec moi, ton secret est bien gardé. Je suis une tombe !

– Merci ma Stella.

Pandora se tourna vers elle et lui décocha un sourire sincère qui monta jusqu'à ses yeux noirs.

– Que dois-je faire, à ton avis ? demanda-t-elle après un long soupir. James insiste pour que je le contacte et que je décroche un contrat. Seulement, c'est impossible. Après la nuit que nous avons passée ensemble, je n'avais pas prévu de le rappeler.

– Aïe ! Voilà qui aggrave considérablement le problème. Comment envisages-tu les choses ?

– J'aurais aimé ne plus le revoir.

– Pourquoi ? C'est un mauvais coup ?

– Stella ! Je t'en prie.

– Ne me hurle pas dessus. Je me renseigne, c'est tout...

– Là n'est pas la question. Je dois le persuader d'acheter nos tableaux si je veux sauver la galerie.

– Justement, le fait d'avoir couché avec lui devrait amplement plaider en ta faveur.

Pandora lui décocha un regard assassin.

– À t'entendre, on pourrait penser qu'il me suffit de lever la jupe pour appâter les gogos. Si j'ai souvent joué de mes charmes pour, comment dire... améliorer mon quotidien, je ne suis pas ce genre de fille.

– Pour ma part, ce qui me gêne c'est que Phillips utilise *tes* appâts pour se faire du fric ! souligna Stella d'un ton amer. Quand vas-tu cesser de lui obéir aveuglément ? Tu es une grande fille et ça fait bien longtemps que tu ne lui es plus redevable, contrairement à ce que tu t'es ancré dans ta petite tête de lard !

Stella pointait son front de l'index.

– Le souci, ce n'est pas James, riposta Pandora. Il s'agit cette fois de la pérennité de la galerie. Malgré nos prospections et nos efforts de communication, Orlando Ongarelli est le seul acheteur sérieux que nous ayons actuellement sous la main. À croire que les autres ont subitement disparu de la surface de la terre. Quelle ironie !

– N'y a-t-il pas d'autres moyens ?

– La galerie est au bord de la faillite. Si nous réduisons notre train de vie, notre clientèle habituelle nous snobera et nous perdrons irrémédiablement des opportunités de ventes. Tu sais combien ces gens-là sont sensibles au standing, même si ce n'est qu'un vernis de surface. Aussi faut-il conserver notre image. À tout prix.

– C'est le serpent qui se mord la queue !

– Je n'ai pas le choix : je dois rappeler Orlando et le convaincre de faire affaire avec nous.

– Et s'il ne veut plus entendre parler de toi ? Comment feras-tu ?

– Tu viens de décrire un véritable scénario catastrophe mais également l'issue la plus probable. Même si nous nous sommes quittés en bons termes, je doute qu'il accepte de me revoir. Ce qui s'est passé entre nous, c'était juste une aventure d'un soir. Il ne va pas comprendre que je le contacte à nouveau et il risque de mal l'interpréter.

– Tu as un plan de secours ?

– Aucun, je suis dans une impasse.

Stella poussa un soupir désespéré. Quelle situation inextricable ! Elle éprouvait de la peine pour son amie, mais surtout une froide colère contre Phillips. Depuis le début de leur association, Pandora prenait tous les risques en rabattant de potentiels acheteurs. Une fois qu'ils étaient amadoués et dociles,

l'aristocrate anglais n'avait plus qu'à finaliser la vente. Elle considérait ce dernier comme un boulet qui profitait sans vergogne du charme indéniable de sa collaboratrice mais aussi de l'adoration qu'elle lui vouait. Ce type évoquait un maquereau récoltant les fruits du travail de séduction de Pandora. Combien de fois avait-elle tenté de raisonner son amie, toujours en vain ? À présent, et à cause de Phillips, Pandora devait une nouvelle fois faire des miracles pour les sortir de la mouise. Ce cercle infernal ne se briserait donc jamais ?

En fin d'après-midi, Orlando se rendit dans un bar de la ville réputé pour ses alcools millésimés et ses cigares de marque. Un lieu conçu pour et par les hommes, en dehors du temps et s'affranchissant du politiquement correct.

Il y avait rendez-vous et, contrairement à son habitude, y arriva un peu en avance. Les lambris de bois aux couleurs chaudes, le plafond à caissons, les fauteuils en cuir brun rendaient l'endroit accueillant. Quelques hommes d'affaires parlaient à mi-voix, réunis autour d'une bouteille de bourbon hors d'âge. Il reconnut certains visages et quand on vint lui serrer la main, il expédia rapidement les formules de politesse. Le moment était mal choisi pour entamer la discussion, il n'avait guère la tête aux mondanités. Malgré l'air de jazz interprété par un pianiste talentueux et la lumière tamisée, il était nerveux, car il attendait beaucoup de l'entretien pour lequel il se trouvait là.

Il avait commandé un café et ne l'avait pas encore touché quand un homme de forte corpulence et au crâne chauve s'assit sans y être invité juste en face de lui.

– Monsieur Ongarelli, je suis Samir Belkacem de l'agence Secret Investigation, se présenta le nouveau venu.

– Comment m'avez-vous...

– ... reconnu ? compléta l'autre. C'est mon métier. Un simple coup d'œil sur le Net m'a suffi. Je vous rappelle que je suis détective privé.

Orlando fut impressionné, mais se garda bien de le montrer. Il n'était pas encore certain de vouloir confier une affaire d'une telle importance à ce parfait inconnu, malgré ses excellentes références. Le serveur s'approcha pour prendre la nouvelle commande, lui laissant le temps de réfléchir quelques minutes encore.

– À présent que nous avons fait connaissance, quelle mission désirez-vous me confier ? s'enquit Belkacem.

– Il est prématuré d'affirmer que nous avons fait connaissance : parlez-moi de votre entreprise et de votre expérience professionnelle.

Fine mouche, le détective dut pressentir qu'il cherchait à gagner du temps. Néanmoins, il s'exécuta :

– J'ai été videur dans une boîte de nuit puis chauffeur de maître. Ainsi, j'ai pu tisser un important réseau relationnel et je sais parfaitement ce qu'implique le secret professionnel. Un ami m'a parlé de Secret Investigation. J'ai postulé, ma candidature a été soigneusement épluchée et j'ai dû faire mes preuves lors d'un exercice de filature. Vous savez tout.

Orlando considéra son vis-à-vis sans rien trahir d'une quelconque émotion. L'autre se crut donc obligé de poursuivre.

– Notre bureau s’occupe tout aussi bien des particuliers que des entreprises. Nous nous permettrons d’évaluer les risques ou de mettre en place une veille concurrentielle. J’ai cru comprendre que vous étiez un chef d’entreprise en pleine phase d’investissement ?

Orlando avala une gorgée de son café quasiment froid. Lors de leur prise de rendez-vous au téléphone, il était resté vague sur l’objet de sa requête.

– Je constate que vous avez bien travaillé votre dossier, dit-il.

Samir Belkacem esquissa un sourire satisfait et Orlando vit clair dans ses pensées. La Clinique du Lac pouvait constituer pour lui un contrat juteux. Nul doute qu’il avait lu tout ce qu’il y avait à lire sur le sujet, fouillant Internet et les archives disponibles. Mais Orlando n’était pas décidé à lui en dire plus pour le moment.

– Monsieur Ongarelli, je devine votre hésitation, et je peux vous assurer de notre respect de la déontologie et de...

– Que savez-vous au sujet de mon père ?

Belkacem le dévisagea les yeux ronds. Il ne s’était manifestement pas attendu à cette question, qui le prit complètement au dépourvu. Il s’éclaircit la gorge avant de répondre :

– Il est décédé il y a dix ans, répondit-il avec prudence.

Le détective garda le silence. S’il avait effectivement lu les coupures de journaux se rapportant au suicide et les articles relayant les rumeurs qu’avait suscitées son geste, il devait se douter que le terrain était sensible.

Les tasses posées sur la table d’acajou étaient vides et tous deux se jaugeaient du regard. La tension était si palpable que le serveur, qui s’était approché afin de les servir à nouveau, fit demi-tour. Qui d’eux deux abattrait ses cartes en premier ?

– Je comprends que vous hésitez à en parler, dit enfin Belkacem.

– Effectivement, ce n’est pas un sujet facile à aborder.

L’inflexion d’Orlando était pleine de sarcasmes. Il enchaîna, avec plus de mesure :

– Après les constatations d’usage, la police a conclu à un suicide.

– Et la presse de l’époque a repris ces conclusions.

– Je les conteste.

– Que dites-vous ?

Belkacem semblait surpris, voire choqué par ce qu’il venait d’entendre.

– Pour moi, il est inconcevable que mon père se soit suicidé. Je pense qu’il a été assassiné.

Le détective plissa les yeux.

– Sur quoi fondez-vous une telle affirmation ? demanda-t-il en bon professionnel.

– J’ai parcouru le dossier dans son intégralité. Pourtant, il demeure des zones d’ombre. Je veux connaître la vérité.

– Bien. C’est un travail un peu particulier, mais il m’intéresse. Avez-vous conservé ces documents ?

– Naturellement.

– Si vous le souhaitez, je passerai en personne les récupérer et...

– Surtout pas ! le coupa Orlando.

– Il faut pourtant que...

– Personne ne doit être au courant de mes recherches. Tout à l’heure, vous insistiez sur la confidentialité... C’est le moment ou jamais de démontrer à quel point vous pouvez être discret. C’est moi qui vous contacterai.

– Comme vous voudrez.

Orlando se leva, montrant que l’entretien était terminé. L’autre l’imita.

– J’aimerais toutefois vous prévenir que les faits étant anciens, l’enquête pourra prendre du temps, monsieur Ongarelli.

– C’est-à-dire ?

Orlando s’attendait à ce que Belkacem lui demande une avance ou annonce une augmentation de ses tarifs. Au lieu de cela, l’autre répondit avec retenue :

– Vous devrez vous montrer patient.

Orlando se crispa. Qui était cet homme pour lui dicter sa conduite ?

– Je reste à votre disposition afin de vous tenir au courant des avancements de mes investigations, conclut rapidement le détective avant de s’éclipser.

Après son départ, Orlando appela le serveur qui n’avait pas osé s’approcher durant l’entretien et lui demanda un verre de rhum. Il avait besoin d’un remontant. Cette rencontre l’avait chamboulé, exhumant de vieux souvenirs qu’il aurait préféré ne pas remuer. La douleur était toujours aussi vive, irradiant tout son être et lui vrillant le cerveau.

Il avait compris longtemps auparavant qu’il ne pourrait jamais oublier. Il espérait simplement ne plus y penser, ne plus se réveiller la nuit par des rêves agités et remplis d’angoisse. Seulement, après avoir vécu toutes ces années dans le doute et l’incertitude, il avait fini par se forger une intime conviction. Son père aurait été incapable de se donner lui-même la mort. Soit on l’avait poussé à commettre l’irréparable, soit on l’avait tué avant de maquiller le crime. Mais qui ? Et pourquoi ?

La réponse à ces deux questions était la raison pour laquelle il s’était décidé à prendre contact avec une agence de détectives. Malgré son argent et ses relations, il était bien trop impliqué pour espérer découvrir seul la vérité. L’investigateur lui avait conseillé d’être patient. Si ce n’était assurément pas sa qualité première, il était décidé à attendre le temps nécessaire. Il avait déjà perdu dix années de sa vie en vaines spéculations et il devait bien cela à son père.

D’une main, il fit tourner son verre devant son nez et le liquide ambré exhala tous ses arômes. Des notes boisées et un soupçon de cannelle l’encouragèrent à avaler sa première gorgée. L’alcool répandit dans son corps une douce chaleur qui anesthésia brièvement sa peine et sa colère.

Avant de faire appel à un enquêteur privé, il avait songé à révéler ses soupçons à Gina. Il en avait aussitôt abandonné l’idée. Il valait mieux la laisser dans l’ignorance de ses agissements. Sa mère était obnubilée par la rentabilité de la clinique. Seul le maintien de sa position sociale comptait à ses yeux. Même si cela supposait pour elle de taire ce qu’elle considérait comme une histoire familiale honteuse.

Il était donc seul face à ses interrogations et ce constat amena un rictus cynique sur ses lèvres fines. Il ne pouvait pas se confier à sa mère, ni à Camilla avec laquelle il avait rompu. Pas besoin d’engager un détective pour deviner que Gina l’encouragerait à épouser Camilla. Une fille aussi ambitieuse qu’elle au même âge et qu’elle pensait pouvoir aisément façonner. Il soupçonnait que Camilla avait en tête d’autres projets que leur voyage aux Maldives, et la savoir acoquinée avec sa mère, afin de comploter à ses dépens, le rebutait. Leur séparation lui laissait un peu de répit avant que Camilla ne ravale cette offense et ne tente à nouveau une énième réconciliation. Il était donc condamné à rester sur le qui-vive et à garder le silence.

C’était sans compter Pandora. Son mystérieux Cygne Noir.

À bien y réfléchir, la comparaison lui allait à merveille : il l’avait toujours vu habillée de vêtements aussi noirs que le plumage de la fille de Rothbart. Mais la ressemblance ne s’arrêtait pas là : Pandora, à l’instar d’*Odile*, était une enchantresse séductrice et maléfique. Comble de l’ironie, lui-même n’avait rien à envier au prince *Siegfried*, personnage incontournable du ballet de Tchaïkovski, dont la mère désapprouve la vie légère qu’il mène et souhaite le marier. Arrive alors la rencontre avec deux femmes, l’une représentée par le cygne blanc, l’autre par le cygne noir.

Le parallèle avec Gina, Camilla et Pandora s’imposait.

Vaguement déstabilisé, Orlando reposa son verre avec brusquerie. Dans son souvenir, aucun des personnages du ballet ne survivait au dernier acte. Le prince trahit la femme qu’il aime avant qu’ils ne connaissent, ensemble, une fin tragique.

Laissant l’empreinte de son corps massif sur le cuir moelleux du dossier, il se leva d’un mouvement précipité, comme s’il cherchait à échapper à une malédiction. Il avait assez de soucis sans se préoccuper d’une coïncidence entre les péripéties de son existence et une vieille légende allemande.

Qu’importe les ambitions d’Odette, alias Camilla. Au diable, Odile incarnée par l’affolante Pandora ! Il avait deux objectifs et rien ne parviendrait à l’en faire dévier : terminer le relooking de la clinique et élucider la mort de son père.

15

Bonjour. Comment vas-tu ?

Orlando terminait sa visite des dernières patientes opérées lorsque ce texto apparut sur l'écran de son portable. Sans aucune hésitation, il reconnut le numéro de Pandora. Il n'avait pas eu de nouvelles depuis la nuit qu'ils avaient passée ensemble, la semaine précédente. Et il n'avait pas cherché à en avoir non plus.

Agacé, il répondit avec impatience :

Es-tu sûre de ne pas t'être trompée de 06 ?

Son message se voulait ironique. Seulement, il ne pouvait maîtriser les battements frénétiques de son cœur. Il devait se rendre à l'évidence : l'emprise de Pandora sur lui ne s'était pas estompée.

Pas d'erreur.

Il hâta le pas, piquant quasiment un sprint dans les couloirs. Les infirmières peinèrent à le suivre et s'interrogèrent du regard, ne comprenant pas sa soudaine précipitation.

– Que quelqu'un règle le thermostat de la climatisation. On crève de chaud ici ! s'exclama-t-il d'un ton hargneux.

Personne n'osa objecter qu'on était en hiver, que, dehors, la pluie cognait avec insistance contre les vitres, et qu'il faisait à peine vingt degrés à l'intérieur.

Il écrivit :

Que veux-tu ?

Arrivé dans la chambre de Linda Turner, il examina attentivement les cicatrices de la poitrine splendide que la jeune femme exhibait à présent, grâce à ses talents. Malgré les sourires qu'elle multipliait à son attention, il l'ignora royalement, se contentant de dicter une ordonnance à l'infirmière. À dire vrai, il était plus préoccupé par son smartphone, qu'il consultait toutes les minutes.

Pandora répondit enfin.

Un autre rendez-vous.

Il faillit s'étouffer en lisant son message. Cette fille avait décidément tous les culots ! Une fois l'effet de surprise passé, il s'interrogea : qu'attendait-elle de lui ?

Un nouveau texto lui apporta la réponse, précisant :

Professionnel.

Pourquoi avait-il cette folle envie de jeter son appareil contre le mur, alors que dans le même temps, il aurait voulu lui répondre de le rejoindre au plus tôt ? Le pouce au-dessus de son écran tactile, il hésita longuement, cherchant une critique bien sentie à taper. Devait-il effacer ses messages et la rayer de son répertoire ? Après tout, ils n'étaient que des amants d'une nuit, il ne lui avait rien promis, et l'hypothèse de se revoir n'avait jamais été envisagée. Chacun avait sa vie et les choses devaient continuer ainsi.

– Vous avez fait des merveilles, docteur ! s'exclama Linda Turner, allongée dans son lit.

– Comme d'habitude ! rétorqua-t-il du tac au tac.

Le sourire enjôleur de l'actrice s'effaça immédiatement.

Il pianota :

Tu veux te faire refaire le nez ?

Ce n'était qu'une pirouette, car il n'était toujours pas décidé quant à la conduite à tenir avec elle. Renvoyer Pandora Fuentecén dans ses cordes, ou poursuivre la conversation ?

Très drôle !

Oublie-la ! lui exhorta chacun de ses neurones. Sauf que ses doigts avaient leur vie propre et refusaient d'obéir à son cerveau. Malgré lui, il écrivit :

Merci.

Dois-je passer par ta secrétaire pour avoir un rendez-vous ?

Pas nécessaire. Je suis dispo pour déjeuner.

OK. Où ?

Le SMS suivant lui confirma une réservation dans le restaurant asiatique où ils avaient dîné lorsqu'il était venu la chercher à l'aéroport. Manifestement, elle jouait à fond la carte du souvenir. Il n'avait plus aucun doute à présent : elle cherchait à l'amadouer. Il aurait dû refuser ; rien de bon ne pouvait sortir de ce nouveau tête-à-tête.

Malgré cela, à l'heure convenue, il sortit en sifflotant de la clinique. Dehors, la pluie se déversait à torrents d'un ciel gris suspendu au-dessus de la ville, n'altérant nullement son sourire. Les infirmières, qui l'avaient croisé un peu plus tôt et s'étaient enfuies devant son humeur de dogue, en perdirent leur latin.

Subitement, l'écran, sous le numéro de Pandora, annonça :

On annule.

??

Il venait de sortir les clés de sa poche, tout en jonglant avec son parapluie et son téléphone. Les rafales de vent menaçaient son équilibre précaire et son bel optimisme en prit un coup.

Oublie ce déjeuner. C'était une mauvaise idée.

Pourquoi ?

Le téléphone resta de nouveau muet durant de longues minutes.

Mon associé a insisté pour que je te contacte.

Que voulait-elle dire ? Était-ce une manœuvre pour mieux l'attendrir, ou avait-elle décidé de jouer avec ses nerfs ?

Je ne comprends pas.

C'est sans importance.

Il attendit, mais il n'y eut pas de suite. La discussion semblait close. Sous le frêle abri de son parapluie malmené par les éléments, il scruta son téléphone. En vain. Plus de message. L'impatience et la frustration lui tordaient les boyaux. À quoi tout cela rimait-il ? Elle lui téléphonait pour le relancer, lui fixait un rendez-vous dans un des seuls endroits où ils avaient des souvenirs communs, puis, sous un prétexte bidon, elle annulait tout ! Pensait-elle qu'elle pouvait disposer de lui à sa guise ?

D'un geste vif, il ouvrit la portière de sa Jaguar et jeta son parapluie dégoulinant sur le cuir du siège passager. Qu'imaginait-elle ? Ils avaient été amants le temps d'une nuit : cela ne signifiait pas qu'elle avait tous les droits !

Il composa le numéro de Pandora, très agacé. Contre toute attente, elle décrocha à la première sonnerie.

– Pourquoi m'as-tu contacté ? aboya-t-il.

Comme elle hésitait à répondre, il insista :

– Crois-tu pouvoir me sonner comme ça te chante ? Me siffler comme un chien ?

– Non, je...

– Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix était chargée de colère. La clé était déjà sur le contact. Il lui suffisait de la tourner, de démarrer et de partir.

– James Phillips, mon associé, voulait que je te rappelle pour te présenter notre catalogue, expliqua-t-elle d'une voix neutre.

– Dans ce cas, pourquoi avoir annulé notre rendez-vous ?

Elle inspira profondément avant de reprendre la parole :

– Depuis... Après ce qui s'est passé entre nous l'autre soir, j'ai pensé que c'était déplacé.

– Quelle drôle de coïncidence ! railla-t-il. J'ai pensé la même chose.

Il était curieux d'entendre sa version, seulement, elle éluda le sujet.

– Phillips pense que ce serait une excellente opportunité que notre galerie associe son nom à celui de ta clinique. Tes patients seront sensibles à la présence d'œuvres d'art modernes. Surtout si tu vises une clientèle très haut de gamme.

Ses arguments se résumaient à des considérations commerciales, nota-t-il, amer. Pas un mot sur ce qu'ils avaient vécu, pas d'allusion à cette attirance qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Leur relation devait-elle à présent se résumer à un échange marchand ? Un sentiment désagréable lui enserra le torse comme un étau. Il expira difficilement et l'air lui écorcha les poumons.

– La réputation de Da Vinci est un atout non négligeable, reprit-elle d'un ton professionnel. Les Chinois et les gens du Moyen-Orient raffolent de la peinture contemporaine. Les Russes, eux, préfèrent les sculptures. Plus c'est imposant et cher, plus ils adorent.

Malgré l'étrangeté de la situation, il devait admettre que son raisonnement n'était pas dénué de bon sens. À sa connaissance, aucun établissement de chirurgie esthétique de la ville ne possédait de véritables œuvres d'art. Leurs murs se contentaient d'arborer de belles lithographies ou des reproductions de tableaux célèbres. Il savait aussi qu'il devait absolument se démarquer de la

concurrence. Un équipement flambant neuf et une équipe compétente ne suffisaient plus. La clientèle qu'il visait était exigeante et avertie.

- As-tu annulé la réservation au restaurant ? finit-il par demander.
- Non, je n'y ai pas pensé.
- On s'y retrouve dans dix minutes.

Pandora n'eut pas le temps d'objecter que, déjà, Orlando raccrochait. Elle n'eut alors d'autre choix que de se rendre au rendez-vous qu'elle avait initialement fixé.

Arrivée au restaurant, elle hésita. Si elle était là aujourd'hui, c'était par la faute de James, et elle lui en voulait terriblement de l'avoir contrainte de revoir son amant d'un soir. Elle était assez grande pour gérer seule sa vie privée, et n'avait nullement besoin qu'il interfère dans ses relations personnelles. Mais il n'y avait pas que de la colère au fond de son cœur. Il s'y nichait un autre sentiment qu'elle ne pouvait définir, un sentiment qui l'avait menée sans réfléchir devant la porte de cet établissement.

Orlando l'attendait assis à une table à l'écart. Son humeur semblait sombre, ce qui ne présageait rien de bon.

– Bonjour...

Il leva immédiatement la tête et son visage s'illumina. Son regard la parcourut ensuite de ses bottines en cuir, à ses jambes gainées d'un collant opaque et son bermuda de laine noir. Elle portait sa cape sur un pull à col roulé sombre. À son cou, il reconnut son petit pendentif en forme de cœur. Ses cheveux étaient retenus en une queue-de-cheval attachée haut sur la tête, dégageant son visage.

– Élégante et mystérieuse, comme à ton habitude, commenta-t-il.

Il réajusta nerveusement le nœud de sa cravate et referma le bouton de la veste de son costume, comme s'il se sentait soudain négligé.

Sans tenir compte de l'examen dont elle était l'objet, elle prit place sur une chaise face à lui. Son expression était impénétrable. Il aurait apprécié une esquisse de sourire passant sur ses lèvres ourlées ou bien un éclat illuminant ses prunelles d'onyx. À croire qu'elle était incapable d'éprouver la moindre émotion.

– Crois-tu vraiment qu'il est dans l'intérêt de la Clinique du Lac de s'associer à la galerie Da Vinci ? demanda-t-il sans ambages.

Elle ferma les paupières un bref instant et se remémora le discours pessimiste de James, les heures sombres vécues en Espagne et ce sentiment de peur qui, depuis, ne la quittait plus. En rouvrant les yeux, elle croisa les prunelles bleues d'Orlando braquées sur elle. Bon gré, mal gré, il avait accepté son rendez-vous. Il était là pour l'écouter, parce qu'il pensait que ce qu'elle avait à lui dire méritait d'être entendu. Aussi, après une grande inspiration, elle accepta de lui révéler la vérité :

– Si ton établissement a tout à gagner en travaillant avec nous, la réciproque est aussi vraie.

Il hocha la tête, apparemment convaincu. Elle lui présenta alors le catalogue qu'elle avait apporté avec elle.

– J'ai bien compris que tu n'as guère été conquis par les œuvres présentées à Paris, commença-t-elle pour le mettre à l'aise.

– Les emplâtres de goudron ? J'ai détesté ! Et je me demande bien qui voudrait acheter de telles horreurs.

– Sincèrement, je l'ignore. Nous n'avons rien vendu, suite au vernissage.

– Voilà qui n'est guère surprenant ! Quelle idée as-tu eue d'exposer ces croûtes ?

– Mon associé croit beaucoup en ce nouvel artiste avant-gardiste. Ce peintre est connu à New York et nous avons été les premiers à le présenter en Europe. Il a signé un contrat d'exclusivité avec notre

galerie.

– Soit ton James souffre de forte myopie, soit son artiste est trop en avance sur son temps. Il est clair que je ne veux pas ce genre de chose dans mon établissement !

Malgré sa diatribe, Pandora ne fut pas dupe. Orlando ne voulait pas la blesser, ses goûts ne correspondaient tout simplement pas à la mode du moment. Elle appréciait sa franchise et ses phrases sans détours, teintées d'une pointe d'humour. Il ne cherchait pas à arrondir les angles, l'important pour lui était d'avancer. Pas de snobisme, pas de manières ampoulées.

Ils discutaient toujours lorsque le serveur commença à ranger la salle devenue déserte. Orlando ne connaissait quasiment rien à l'art contemporain et Pandora souhaitait l'orienter vers des pièces susceptibles de s'harmoniser avec l'esprit de la clinique, des tableaux aux couleurs rayonnantes et claires par exemple. Elle essayait de cerner ses préférences et celles de la clientèle habituelle de son établissement. Leur conversation était naturelle. Personne n'aurait pu deviner qu'ils avaient été amants. Eux-mêmes l'oublièrent en partageant ce moment.

À présent que l'idée d'une collaboration semblait acquise, Orlando souhaitait porter la discussion sur un terrain plus personnel. Il était particulièrement curieux de la vie de Pandora. Que cachait-elle derrière cet air imperturbable lui donnant tant de mystère ? Après tout, ils seraient amenés à se revoir et il voulait mieux la cerner. Aussi se servit-il du premier prétexte qui lui traversa le crâne.

– C'est joli, dit-il, désignant le cœur en corail rouge qui l'intriguait depuis leur première rencontre. Est-ce un bijou de famille ?

– On peut dire ça.

Il l'interrogea du regard, l'invitant à poursuivre.

– C'est un cadeau d'Ulysse, mon fils.

Il sembla à Orlando que le monde s'écroulait autour de lui.

Camilla s'était présentée chez Orlando en fin d'après-midi, sans prévenir. Auparavant, elle était passée par ce traiteur spécialisé dans la nourriture bio pour y acheter ses plats préférés. D'expérience, elle savait qu'il pourrait difficilement y résister. Comme elle s'y attendait, il ne l'avait pas accueillie avec effusion quand il l'avait découverte sur le seuil de son appartement. Il avait cependant accepté de la laisser entrer. Elle s'était efforcée de garder son sourire le plus charmant et d'orienter la conversation sur des sujets anodins. Faisant montre de bonne volonté, elle mit la table et fit réchauffer les plats. Une vraie petite femme d'intérieur !

Orlando l'observait passivement, sans prononcer un mot. Il lui donnait l'impression d'être une étrangère ou, pire, une simple employée de maison. Après un bref coup d'œil à sa mâchoire crispée et ses bras croisés sur son torse large, elle comprit qu'elle n'était vraiment pas la bienvenue. Elle songea même qu'elle avait outrepassé ses droits en brisant leur accord tacite : un rapprochement, après une rupture, n'était possible qu'après un délai raisonnable. Or, elle avait brûlé les étapes et l'attitude glaciale d'Orlando la mettait au supplice.

– Tu me rends folle ! s'exclama-t-elle, n'y tenant plus, tout en arpentant le salon de long en large.

Quelle avait été son erreur ? Être venue à l'improviste sans le prévenir par téléphone, histoire de prendre la température ? D'avoir eu foi en sa bonne étoile ? De compter aveuglément sur leurs éternelles réconciliations sur l'oreiller ? L'incertitude la rongait, aussi inspira-t-elle un grand coup avant de lui demander :

– Qu'est-ce qui se passe, Orlando ?

Il n'avait pas bougé d'un pouce, se contentant de la regarder. Il ne semblait pas en colère contre elle, mais plutôt fatigué, un peu perdu même. La pensée qu'elle n'était pas forcément responsable de son humeur lui traversa l'esprit. Elle avait noté un imperceptible changement dans sa personnalité, ces derniers temps. Si elle savait qu'il n'était pas encore prêt à s'engager, elle voulait toutefois conserver l'espoir qu'elle pourrait le conquérir à nouveau. Qu'avait-elle à perdre ? Rien, à part un peu de sa fierté, déjà écornée.

– Tu as eu une rude journée ? reprit-elle d'un ton caressant. Heureusement, je t'ai apporté ton dessert préféré : du tiramisu.

Une rude journée, songea Orlando. C'est un euphémisme !

Il venait d'apprendre que Pandora était la mère d'un jeune garçon. Il n'aurait pu décrire la violence du choc qu'il avait ressenti à ce moment-là. Non seulement, il découvrait qu'elle avait une vie

personnelle en dehors de la galerie, mais en plus, il tombait des nues en réalisant que, même s'ils avaient couché ensemble, ils restaient de parfaits inconnus l'un pour l'autre. Depuis, il se repassait la scène en boucle.

Il se revoyait au restaurant japonais, assis face à elle qui lui racontait l'histoire de son collier : lors de vacances à Bonifacio, en Corse, son fils avait choisi ce pendentif de corail d'un rouge écarlate et le lui avait offert à l'occasion de la fête des Mères. Il aurait pu concevoir qu'elle soit en couple, mais jamais il n'aurait, ne serait-ce qu'un instant, imaginé qu'elle puisse être maman !

Assommé par cette révélation, il avait espéré qu'elle n'avait pas remarqué son trouble. Il s'était contenté de hocher la tête et d'afficher un sourire poli. Pourtant, un tourbillon de questions avait assailli son cerveau. Qui était le père de cet enfant ? Comment l'avait-elle rencontré ? Vivait-elle encore avec lui ? L'enfant lui ressemblait-il ? Hélas, il n'avait pu satisfaire sa curiosité, car le serveur montrait de véritables signes d'impatience et ils avaient dû quitter le restaurant.

Sur le trottoir, Pandora était montée dans le taxi qu'elle avait appelé, après lui avoir laissé le précieux catalogue de leur dernière collection. Il était resté de longues minutes, pareil à une statue, alors que l'orage redoublait d'intensité. L'eau gouttant le long de sa nuque et la morsure du vent l'avaient sorti de sa transe. Il s'était ébroué et avait décidé de rentrer chez lui. Après une telle déclaration, il avait besoin de calme afin de rassembler ses idées.

Si une douche brûlante et des vêtements secs l'avaient aidé à se sentir mieux physiquement, son esprit souffrait toujours. Trop de questions restaient en suspens. Il venait d'avalier un verre de whisky et s'apprêtait à s'en servir un autre, lorsque Camilla avait déboulé dans son appartement comme une tornade. Fine mouche, elle avait deviné sa confusion. Elle s'était faite enjôleuse puis menaçante pour lui tirer les vers du nez. À présent, elle jouait à fond la carte de la victime.

– Tu vas boudier encore longtemps ? Que me reproches-tu, au juste ? Je suis venue pour en terminer avec cette dispute idiote et ça ne semble même pas te faire plaisir.

Il ne répondit pas, car il ne trouva rien à dire.

– Gina a raison : c'est à cause d'elle ! reprit-elle avec une inflexion acide.

À ces mots, il se redressa de toute sa hauteur, prêt à en découdre. Se doutait-elle de l'existence de Pandora ? Comment avait-elle pu avoir la puce à l'oreille ? Il n'en avait parlé à personne, sauf à Nils.

– Tu passes tes journées à la clinique ! l'accusa-t-elle. Tu t'investis beaucoup trop dans son réaménagement. Ça te prend tout ton temps. Sans parler d'argent...

Ainsi, c'était ce qu'elle pensait : que toute son énergie était concentrée dans son travail. Il se garda bien de la détromper. Surtout qu'elle n'avait pas totalement tort.

– J'aimerais que tu comprennes que c'est important pour moi, argumenta-t-il d'un ton conciliant. Mon père est à l'origine de ce projet, je me dois de poursuivre son œuvre.

Puisqu'elle avait porté la discussion sur le registre de l'émotion, pourquoi ne la suivrait-il pas ?

– Je sais combien tu as à cœur d'honorer la mémoire de ton père, mon trésor. Mais je suis terriblement inquiète pour toi.

Elle s'était approchée avec une moue soucieuse, et lui passa la main dans le dos. Avec la même prévenance, elle le débarrassa de sa veste, puis défit le premier bouton de sa chemise. Il savait ce qu'elle avait derrière la tête et, un instant, il fut tenté de se laisser faire dans un souci d'apaisement. Elle avait les doigts si légers, si habiles...

– Écoute, je suis crevé ce soir, finit-il par dire, en la repoussant avec douceur. Merci pour le dîner. Sans toi, je serais allé me coucher le ventre vide.

Devinant sans doute qu'il était inutile d'insister, elle abonda dans son sens.

– Veux-tu que je te serve une part de tiramisu ? Je l'ai sorti du réfrigérateur. Je sais que tu n'aimes pas quand il est froid.

Il acquiesça avec un sourire las. Pendant qu'elle s'affairait dans la cuisine, il se posta devant la fenêtre. Les volets n'étaient pas fermés et la vue était dégagée jusqu'au lac. Ses yeux se perdirent dans la contemplation du paysage. Les bourrasques en hérissaient la surface de vaguelettes grises couvertes d'une pointe d'écume.

Camilla avait raison : il avait changé. Il avait accepté les charges de cette vie que ses parents, sa mère surtout, avaient façonnée pour lui. Mais aujourd'hui, il voulait imposer ses propres règles. Son activité de chef d'entreprise impliquait suffisamment de contraintes sans qu'il réponde en plus aux ambitions de Gina, qui se posait en reine mère, ni à celles de Camilla rêvant de se pavaner à son bras. Il devait reconnaître avec honnêteté que, jusqu'à présent, il s'en serait contenté, qu'il s'y complaisait même. Seulement, il ne voulait plus de cette vie-là.

Oui, il avait bien changé.

Souriante et charmante, Camilla apporta le tiramisu. Pendant qu'ils mangeaient, elle s'appliqua à lui faire la conversation, se contentant de lui parler du dernier cocktail auquel elle avait assisté et de ses derniers achats destinés à renouveler sa garde-robe. Elle avait parfaitement compris comment endormir son animosité. Il l'écouta d'une oreille distraite, soulagé de n'avoir aucun effort d'attention à fournir.

Elle le quitta après avoir débarrassé la table et déposé un long baiser léger sur sa joue.

– Repose-toi, mon trésor, dit-elle en fermant la porte derrière elle. On s'appelle, d'accord ?

Voyant son visage illuminé d'un sourire bienveillant, il eut quelques scrupules à ne pas lui demander de rester. Puis il se ravisa, se souvenant qu'au besoin elle savait lui jouer la comédie et le brosser dans le sens du poil pour obtenir ce qu'elle convoitait.

Après avoir éteint les lumières de son appartement, il enfila un bas de pyjama et s'apprêta à se coucher. Il était temps que cette longue journée se termine.

Posé sur le chevet, son téléphone sonna. Il fronça les sourcils en découvrant le nom de sa mère. Vaguement inquiet d'un coup de fil aussi tardif, il décrocha.

– Il faut que tu changes de comportement, Orlando, déclara-t-elle tout de go.

Elle avait son intonation des mauvais jours.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il patiemment.

– Camilla vient de m'appeler. Elle est effondrée et se tourmente pour toi.

Comment avait-il pu être aussi naïf ? Camilla ne s'était pas contentée de leur petit repas en tête à tête. N'ayant pu arriver à ses fins, elle s'était plainte auprès de Gina sans délais. Qui n'avait pas manqué de lui téléphoner.

– Est-ce qu'elle a également dit que j'étais fatigué et que ce soir, je n'avais pas envie de coucher avec elle ?

– Je te prierai de surveiller ton langage ! Je suis ta mère.

– Cesse de te préoccuper à mon sujet. Je suis bien assez grand pour savoir ce que je dois faire. Ou ne pas faire !

– Il semblerait que tu sois surmené et ton jugement en est affecté. Camilla et moi agissons dans ton intérêt.

Elle n'avait pas dit qu'elle l'aimait, ni qu'elle s'inquiétait pour lui, pas plus qu'elle ne le questionna sur sa santé. Les sentiments n'entraient pas en ligne de compte.

– Je constate qu'elle n'a pas jugé bon de t'informer de notre séparation, ironisa-t-il.

– Qu'est-ce que ça change ? Vous n'allez pas tarder à vous réconcilier, comme toujours.

– Et si justement, cette fois, je n'en avais pas envie ?

– Cesse donc ces caprices ! Tu n'es plus un enfant.

– À voir la façon dont tu me traites, je me le demande parfois.

– Orlando, n'emploie pas ce ton avec moi ! Va voir Camilla et présente-lui tes excuses.

– Jamais de la vie !

– Tu ne devrais pas la traiter avec légèreté, poursuivit Gina d’un ton patient qui ressemblait à un avertissement. Elle sera une excellente partenaire pour toi et saura te soutenir en toute occasion.

Était-ce là l’idée que sa mère avait du mariage ? Camilla partageait-elle son point de vue ?

– Mère, je n’ai pas envie de discuter. J’ai...

– Je me moque de ce que tu veux ou pas ! Ton rôle est de faire honneur à ton nom, de t’assurer que nous ne manquerons jamais de rien. Réfléchis également aux avantages qu’une union avec Camilla pourrait t’apporter : son carnet d’adresses est bourré de *starlettes* et *people*. Ses amies pourraient devenir de fidèles clientes. Le bouche à oreille n’est pas à négliger dans notre activité, tu le sais autant que moi !

– Je suis fatigué. Bonne nuit, mère.

Il était temps de couper court à cette discussion surréaliste, négative et épuisante.

– Si tu persistes dans ton idée, je rachèterai tes parts de la clinique.

Sans lui laisser le temps d’objecter, elle raccrocha. Il ne prit pas immédiatement la mesure de ses paroles. Puis une sourde colère courut sous son front, infectant son cerveau et s’infiltrant dans la moindre de ses cellules comme un virus ravageur. Cette dernière phrase était une menace claire. S’il n’obéissait à ses injonctions, elle l’écarterait de l’entreprise familiale. Comment pouvait-elle envisager une telle chose ? Il ignorait comment elle pourrait s’y prendre, mais il était certain qu’elle se donnerait les moyens d’obtenir ce qu’elle voulait. Quel qu’en soit le prix !

Il se mit à tourner en rond dans sa chambre comme un lion en cage, mesurant l’ironie de la situation : il avait quarante ans, il était riche, avec une position sociale des plus enviables, son physique et son aplomb lui ouvraient nombre de portes, mais malgré cela, aux yeux de Gina et Camilla, il n’était pour elles qu’un moyen de leur assurer un certain confort matériel.

Cette bouffée de lucidité lui laissa un arrière-goût plein d’amertume et une conclusion implacable s’imposa à son esprit : jamais il n’avait été maître de son destin. Il n’était qu’un pion, un jouet, un tremplin.

Le sommeil le fuyait et il s’assit sur son lit, cherchant à retrouver son calme. Sa réaction première fut de saisir son téléphone et de dire ses quatre vérités à sa mère ainsi qu’à Camilla. Et après ? Il était tard et il était énervé. Ce soir, la moindre étincelle menaçait de mettre le feu aux poudres. Connaissant son caractère impétueux, il craignait que ses paroles ne dépassent sa pensée et qu’il se brouille définitivement avec sa mère. Malgré ses défauts, elle l’avait élevé en voulant ce qu’il y avait de mieux pour lui.

Il espérait que, comme le disait le dicton, la nuit lui porterait conseil. Seulement, une heure plus tard, ses yeux refusaient encore de se fermer. Il attrapa sa tablette tactile et consulta ses mails. Il commença par supprimer les habituels *spams* lui promettant de l’argent facile, un voyage en Asie ou une seconde carte bancaire gratuite. Il allait tout effacer quand il se ravisa.

Il tenait peut-être une solution.

Nils attendait Orlando au comptoir d'un pub, à l'écart des quartiers qu'ils fréquentaient habituellement. Il patienta en observant les murs en lambris, les cuivres étincelants des machines à pression et le grand billard trônant au milieu de la salle. L'après-midi débutait à peine et quelques consommateurs étaient assis au comptoir, occupés à refaire le monde. Son costume en laine taillé sur mesure et ses chaussures italiennes détonnaient au milieu des jeans et des paires de baskets. Pourquoi Orlando lui avait-il donné rendez-vous dans un endroit pareil ? Il avait trouvé ce dernier bizarre, au téléphone ; il s'était exprimé avec une sorte d'urgence, sans ajouter plus d'explication.

Orlando arriva précisément au moment où le serveur posait devant lui un verre de bière surmontée de mousse.

– Enfin ! s'exclama-t-il.

– Désolé, vieux frère, j'ai eu du mal à me garer. Il semblerait que le service de voiturier de cet établissement laisse à désirer. J'en toucherai deux mots au directeur.

Orlando ne releva l'ironie de sa remarque et commanda un whisky.

– Je doute qu'ils servent du vingt-cinq ans d'âge, ici, poursuivit Nils.

Sans un mot, Orlando avala d'une traite le contenu de son verre avant de demander à être resservi.

– Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ?

– J'en ai marre, vraiment marre.

– On dirait que c'est sérieux.

– Ma mère me fait du chantage et menace de m'écarter de la clinique. Toutes ces années de médecine, tous ces fonds engagés dans la rénovation, tout ça pour me faire virer comme un malpropre !

– C'étaient certainement des paroles en l'air. Gina n'oserait jamais agir de la sorte. Et puis, c'est ta mère, quand même !

– Tu la sous-estimes. Même si elle a porté l'entreprise à bout de bras après le décès de mon père, elle considère à présent que nos choix stratégiques divergent. D'après elle, je mets en péril la santé financière de notre établissement.

– Et c'est la vérité ?

– Il est vrai que j'ai engagé des sommes colossales, mais c'était nécessaire. Nous ne pouvons pas rivaliser avec la concurrence des pays spécialisés dans le tourisme médical sans nous positionner dans le haut de gamme. Sauf que nous ne sommes pas les seuls sur les créneaux ! Pour la plastie du visage, nous marchons sur les plates-bandes de la Corée du Sud.

– Qui irait se faire opérer à Séoul ? tenta de le rassurer Nils. C'est à l'autre bout de la planète !

– Simple formalité, au contraire, pour les clients fortunés que nous nous disputons, car ils ont largement les moyens de s'y rendre en première classe. S'il existe la forte concurrence venant du Brésil

que tout le monde connaît, peu de praticiens se sont souciés de l'émergence des pays asiatiques en matière de chirurgie esthétique. Ces derniers ont rattrapé leur retard et, bientôt, ils nous dépasseront. Quand on songe que c'est à Séoul qu'il y a le plus d'interventions proportionnellement au nombre d'habitants !

Nils leva les bras en signe de reddition.

– Stop ! Tu n'es pas en train de passer l'oral d'un examen et je ne suis pas un jury de thèse. J'ai bien compris l'idée : investir ou être dépassé.

Orlando acquiesça d'un hochement de tête.

– Si tu arrives à me convaincre, quel est le problème avec Gina ?

– Elle a des idées très arrêtées sur la gestion d'une entreprise, mais également concernant ma vie.

– N'oublie pas que tu es son fils unique, la prunelle de ses yeux.

– Ce n'est pas une raison pour m'obliger à épouser Camilla et à lui faire des gosses.

– Aïe ! On dirait qu'elle pousse le bouchon un peu loin. Ceci dit, tu fréquentes cette nana depuis suffisamment longtemps pour que ta mère puisse raisonnablement imaginer que tu feras ta vie avec elle.

– Seulement, ce n'est pas comme ça que *moi*, j'entrevois mon avenir.

– Comment, alors ?

Orlando poussa un soupir à fendre le cœur. Il resta un long moment les yeux perdus dans le vague espérant que la réponse se trouverait sur une des bouteilles qui occupaient le fond du bar.

– Je l'ignore, répondit-il enfin d'une voix morne. C'est bien là tout le problème.

– Au moins, tu sais ce que tu ne veux pas : une épouse pendue à ton bras et plein de marmots bruyants. Sans parler des repas chez la belle-famille et de ton appartement que tu devras entièrement refaire, soit au goût de Camilla, soit après le passage de tes futurs gamins armés de feutres de couleur !

Orlando sourit à son évocation apocalyptique.

– J'ai l'impression que je dois d'abord faire le deuil de mon père avant de vivre ma propre existence.

À leur demande, le serveur déposa devant eux de nouvelles consommations, car ils en avaient bien besoin vu la tournure que prenait la conversation. Nils attendit qu'il se soit éloigné avant de reprendre, perplexe :

– Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Contrairement à l'opinion publique, je suis persuadé que mon père a été assassiné. Comment veux-tu que je construise mon avenir, sans connaître le nom de son meurtrier ?

Nils le considéra longuement, avant de répondre tristement :

– Malgré toute l'affection que je te porte, vieux frère, je dois te dire que tu te trompes lourdement. Ton père a décidé de son plein gré de mettre fin à ses jours.

– Alors comment expliques-tu que je sois persuadé du contraire ?

Il y avait du défi dans la voix d'Orlando.

– Parce que tu es son fils, répondit Nils avec tendresse.

– De toute façon, j'ai décidé de mener ma propre enquête.

– Tu crois que la police va rouvrir le dossier au bout de dix ans ? C'est une affaire classée.

– J'ai engagé un détective. Personne n'est au courant, pas même ma mère. *Surtout pas* ma mère.

– Si tu es sûr de toi...

Nils laissa sa phrase en suspens, trop sonné par ce qu'il venait d'entendre.

– Je ne peux plus rester les bras croisés à attendre que ma mère décide pour moi. D'ailleurs, je pars demain.

– Pour aller où ?

– Je ne sais pas encore précisément. J'ai demandé à mon voyageur de me préparer un séjour au soleil.

– Pourquoi tu ne m’as pas prévenu plus tôt ? Je t’aurais accompagné.

– Non, Nils, j’ai besoin d’être loin et surtout d’être seul.

La bouche de ce dernier se pinça en une expression froissée.

– Depuis quand tu te fais la malle sans ton meilleur ami ?

– Ne sois pas vexé. J’ai juste besoin de prendre l’air. Il me faut du recul. Ces derniers temps, j’ai vraiment l’impression de n’être qu’un spectateur de ma propre vie.

– Et cette prise de conscience n’a rien à voir avec l’associée de Phillips, la belle galeriste, naturellement ?

– Si tu veux tout savoir, j’ai effectivement revu Pandora...

– Je note que tu te sens assez proche d’elle pour l’appeler par son prénom.

– Laisse-moi terminer ma phrase ! La dernière fois que nous avons discuté, nous avons convenu de travailler ensemble.

Orlando omit volontairement de préciser qu’auparavant, elle avait passé la nuit chez lui.

– Pour y voir plus clair, on pourrait résumer la situation ainsi : tu t’associes avec la fille qui te fait le plus fantasmer au monde et qui va t’inciter à claquer plus de fric encore pour moderniser ta clinique. Ce que désapprouve ta mère, qui veut que tu en épouses une autre. Vu sous cet angle, je comprends que tu aies envie de changer d’air !

– Pourquoi faut-il que tu ne remarques que le verre à moitié vide ?

– Je ne fais qu’exposer les faits. Mais il semblerait qu’effectivement, tu doives prendre du recul.

– Être un mouton de Panurge qui suit aveuglément le troupeau, très peu pour moi. Actuellement, j’ai l’impression de perdre le contrôle. Cette sensation me déplaît vraiment, d’autant que ça ne m’était jamais arrivé auparavant.

– Et tu penses que partir et laisser tes problèmes derrière toi arrangera les choses ?

– Je ne risque rien à essayer ! répondit Orlando avec optimisme.

– Il n’y a vraiment pas de place pour moi dans tes bagages ?

– Pas cette fois.

Nils avala une longue gorgée de bière avant de déclarer avec fatalisme :

– J’espère que tu n’es pas en train de me mentir et de préparer en douce un voyage en amoureux avec ta belle Pandora. Parce que si c’était le cas, tu pourrais faire un trait sur notre vieille amitié !

– Si je ne te connaissais pas mieux, je dirais que tu me fais une crise de jalousie. Savais-tu qu’elle avait un môme ?

– Non. Et toi, comment tu es au courant ?

– Un garçon du nom d’Ulysse.

– Parce qu’en plus, tu as retenu son prénom...

– À voir ta tête, on dirait que c’est catastrophique.

– Je suis certain que tu ignores le prénom des enfants de ta secrétaire, qui bosse pourtant pour toi depuis des années. Par contre, tu as parfaitement mémorisé celui de ta galeriste.

– Mémoire sélective.

– Elle a bon dos ! Tu es un grand garçon, alors agis comme tu le sens. Si tu as besoin de moi, sauf pour être le baby-sitter du petit Ulysse, tu sais que tu peux compter sur moi, vieux frère.

En guise de remerciement, Orlando leva son verre et trinqua avec lui. À partir d’aujourd’hui, finis, les compromis. Il était décidé à faire bouger les choses selon ses aspirations.

Ses bagages étaient bouclés et posés dans l'entrée. Son passeport glissé dans la poche intérieure de sa veste. Tout était prêt pour son départ, le lendemain matin.

Désœuvré, Orlando errait dans son appartement comme une âme en peine. Dans son esprit les rouages tournaient à plein régime et l'idée d'annuler son séjour émergea bientôt de son cerveau en ébullition. Sa conscience trouvait mille prétextes et autant d'excuses pour repousser son projet. Il devait absolument s'occuper l'esprit avant de renoncer !

Attrapant les clés de sa voiture, il décida de faire un tour en ville et de s'arrêter dans le premier bar ouvert. Il démarra en faisant hurler les chevaux sous le capot et roula à vive allure dans la ville endormie. Le froid et quelques flocons épars avaient vidé les rues de ses passants. La lumière falote des réverbères faisait naître des ombres inquiétantes que balayaient ses phares puissants. Il aurait dû se diriger vers le quartier dynamique de Lausanne, où se retrouvaient les noctambules et les fêtards. Seulement, ses roues le conduisirent, malgré sa volonté, dans la rue qui abritait la galerie Da Vinci. Lorsqu'il s'en aperçut, il se rangea immédiatement contre le trottoir.

Les mains crispées sur le volant, le cœur cognant dans sa poitrine, il se maudit d'être si faible. Son corps l'avait trahi et son cerveau s'était laissé berner, sans réagir. Ce n'était vraiment pas le moment. Plus que jamais, il était résolu à reprendre le contrôle de sa vie. Mais en premier lieu, il devait garder la maîtrise de ses émotions. Son attirance pour Pandora ne devait pas entrer en ligne de compte. Leur liaison n'avait été qu'un feu de paille, et il n'en restait qu'un lien professionnel.

Par le pare-brise sur lequel s'accumulait la neige, il observa la galerie. La vitrine en était brillamment éclairée, mais l'endroit paraissait désert. À cette heure tardive, cela n'avait rien d'étonnant ; c'était même préférable. Aucune distraction ne devait altérer son jugement. Il empoigna le volant avec fermeté, décidé à s'éloigner au plus tôt. Seulement, alors qu'il enclenchait la première, une silhouette sortit d'une pièce, au fond de la galerie, et s'avança jusqu'à l'un de ces horribles tableaux couverts de goudron, similaires à ceux qu'il avait remarqués lors du vernissage. Vêtue d'un tailleur ajusté couleur ardoise, Pandora prenait des notes sur un carnet. Juchée sur des escarpins à talons aiguilles, elle déambulait avec grâce d'une toile à l'autre.

Il se figea, hypnotisé par cette apparition. Les images de leurs étreintes lui revinrent en mémoire avec une acuité presque douloureuse. Il devait à tout prix trouver la force de s'éloigner. L'air concentré sur sa tâche, elle ignorait qu'elle était l'objet de son observation silencieuse.

Il inspira profondément, cherchant à chasser les images sensuelles qui hantaient son esprit, mais ne put détacher son regard de son profil, qu'il trouvait parfait.

Après tout puisque je suis là, autant en profiter, songea-t-il, sortant de la voiture.

À cet instant, il avait en tête une simple discussion sur la décoration de la clinique. Ce fut donc en toute bonne foi qu'il avança vers la galerie. Il appuya sur la porte vitrée, mais celle-ci lui résista. Elle était manifestement fermée à clé.

Pandora releva la tête. Elle fronça tout d'abord les sourcils de contrariété, puis son visage prit rapidement une expression de surprise en le reconnaissant. Sans hésitation, elle alla lui ouvrir. Aussitôt un vent glacial s'engouffra dans la galerie en même temps que lui.

– Que fais-tu ici ? demanda-t-elle, posant sur lui ses yeux d'onyx.

– Je passais dans le quartier.

– Si tard ?

– Et toi, tu fais des heures sup' ? demanda-t-il à son tour.

– J'étais en train de préparer une description de ces tableaux pour une revue d'art moderne. Mais j'avoue avoir des difficultés à trouver les mots justes.

– Tu m'étonnes ! lâcha-t-il en jetant un regard dégoûté vers ce qu'il considérait comme d'immondes barbouillages.

Elle croisa les bras sur la poitrine et le fixa avec autant de défi que d'amusement dans les yeux.

– J'en conclus que je n'ai aucune aide à attendre de ta part pour ce texte...

– Certainement pas pour ces croûtes !

– Il se fait tard et il est vain de s'obstiner. J'abandonne. Si James n'a pas encore mis la main dessus, il doit rester une bouteille de xérès dans le bureau. Tu veux un verre ?

– Volontiers.

Une discussion professionnelle n'est-elle pas plus agréable autour d'une bouteille de bon vin ?

Tel était l'état d'esprit d'Orlando, tandis qu'il la suivait, son regard coulant sur la courbe de ses hanches. Il resta sourd aux injonctions de la petite voix lui soufflant qu'il commettait une regrettable erreur et se cherchait des prétextes.

Pandora fouilla dans un vieux secrétaire rempli de bouteilles et en extirpa un flacon ainsi que deux verres.

– En provenance directe d'Espagne ! dit-elle, en versant le breuvage aux teintes grenat.

Puis elle s'installa dans un vieux fauteuil de velours et dégusta le vin à petites gorgées. Il en profita pour admirer le dessin de ses lèvres et la peau satinée de sa gorge. Son regard descendit jusqu'à la naissance de ses seins que laissait entrevoir sa veste croisée.

– Je lui trouve des notes de prune et de rose, dit-elle, posant son verre. Qu'en penses-tu ?

Pris en flagrant délit, les yeux sur sa poitrine, il sursauta. Elle avait ôté ses chaussures d'un geste gracieux, avant de replier les jambes sous ses fesses. Les yeux plantés dans les siens, elle attendait visiblement une réponse.

– Je suis plutôt un amateur de champagne, finit-il par dire.

– J'imagine que tu ne veux pas de ces œuvres pour ton établissement ?

D'un geste du menton, elle désigna les toiles couvertes de goudron. Il lui répondit en pointant le pouce vers le sol, comme les empereurs romains condamnant les gladiateurs dans les arènes.

– J'aurai essayé. Que veux-tu alors ? demanda-t-elle de sa voix grave et suave.

– *Toi.*

Le mot était sorti tout seul, sans qu'il en soit conscient. En prenant conscience de la portée de cette réponse, il eut l'impression que son cœur venait de s'arrêter de battre et que son sang s'était retiré de ses veines.

Pandora le considéra avec intensité, puis déclara dans un souffle :

– Voilà qui a le mérite d'être franc.

– Écoute, je...

Il voulait s'excuser, lui dire que ses mots avaient dépassé sa pensée, qu'il n'était là que pour l'embellissement de la clinique. Mais il n'en était rien, en réalité. Il cherchait simplement à se leurrer lui-même. Comment avait-il pu croire un seul instant qu'il était arrivé ici par hasard ou sous le coup d'une impulsion ? C'était volontairement qu'il était venu jusqu'à Pandora. Elle l'obsédait et il devrait apprendre à gérer cette perpétuelle tentation. Mais elle, que voulait-elle ?

Elle se redressa lentement, avec grâce. Son visage se voila légèrement. Avant qu'il n'esquisse un geste, elle se planta devant lui. Ses pupilles étaient dilatées, ce qui renforçait la noirceur de son regard.

– Moi, ça me va, murmura-t-elle.

Sa phrase agit sur lui comme un électrochoc aussi puissant et ravageur qu'une décharge de courant à haute tension. Il lut dans ses yeux le même désir qui lui vrillait le ventre. Il se leva et remarqua qu'il était bien plus grand qu'elle lorsqu'elle ne portait pas de talons. À son grand étonnement, elle le repoussa d'un geste ferme, l'obligeant à se rasseoir dans le fauteuil.

Sans un mot, elle se pencha au-dessus de lui et, d'une main experte, défit sa ceinture en cuir, avant d'ôter les premiers boutons de son pantalon. Son sexe durci par l'excitation ne demandait pas mieux ! Il se laissa faire, le souffle court, frissonnant d'anticipation. Manifestement, elle avait décidé de prendre les choses en main. Au propre comme au figuré.

Le regard accroché au sien, elle s'assit sur lui. Sa jupe remonta sur ses cuisses, dévoilant la bordure en dentelle de ses bas. Cette vision pleine de promesses et de sensualité l'électrisa. Il posa les doigts sur le liseré délicat et en suivit le contour le long de ses jambes. Il sentait son poids léger contre lui et ce contact l'émoustillait. Quand elle bougeait, le bruissement du tissu ajoutait une note voluptueuse à l'ambiance.

Avant qu'il ne puisse réagir, elle s'était unie à lui et bougeait doucement. Un rythme lent, presque appliqué, comme si elle souhaitait profiter de la moindre sensation. Ce n'était pas la première fois qu'une femme le chevauchait comme une amazone, mais cette fois il en perdit tous ses moyens. La respiration haletante et les pupilles dilatées par le désir, il était complètement à sa merci. Il s'offrait à ses envies, consentant et impatient.

Elle bougeait sans accélérer le tempo, s'enfonçant régulièrement sur sa verge. Ses yeux noirs ne quittaient pas les siens et il sentit sa peau délicate frissonner sous ses doigts. À ses pommettes rougies et à la façon dont elle se mordait la lèvre inférieure, il comprit qu'elle prenait autant de plaisir que lui. Un gémissement rauque gronda en lui.

Il entoura ses hanches étroites de ses mains, sans savoir s'il voulait qu'elle accélère le rythme car il en voulait plus, plus vite, plus fort, ou au contraire qu'elle le ralentisse, dans l'espoir de maîtriser cette soif d'elle qui le rendait fou. Dans cet océan de volupté, sa raison avait sombré et lui-même n'était plus qu'un naufragé se raccrochant à ce corps féminin. Sentant ses ongles vernis se planter dans ses épaules, il sut qu'elle-même était au bord de l'abîme et qu'il en fallait peu pour qu'ils y basculent ensemble. Ses mouvements plus alanguis et sa respiration saccadée en étaient la preuve évidente.

Son cerveau n'était plus en mesure de traiter la foule d'informations que lui transmettaient ses neurones en un flot continu. Il était saturé par trop d'émotions intenses, trop de sensations grisantes. Orlando eut l'impression qu'à cet instant, il pouvait mourir sans aucun regret. Un éclair de désir lui déchira le bas-ventre avant d'exploser, inondant tout son corps de décharges fulgurantes. Il jouit avec une intensité qui le laissa anéanti. Au même instant, Pandora s'abattit contre lui, avec un petit cri sauvage. Elle aussi avait atteint les sommets du plaisir.

Après avoir repris ses esprits, il lui caressa la joue d'un geste empreint de tendresse. Puis il laissa sa main effleurer sa chevelure sombre nouée en chignon, avant de descendre jusqu'à sa nuque gracile. Elle lui adressa un sourire empli de douceur. Ils restèrent immobiles de longues minutes, n'osant briser le charme du moment.

– Je dois rentrer, dit-il enfin à mi-voix. Il ne faudrait pas que je loupe mon avion, demain matin.

Elle hocha la tête tout en se relevant, et rajusta sa jupe.

– Alors c’était une bonne idée de passer me voir avant de partir.

– Je n’aurais manqué ça pour rien au monde ! s’exclama-t-il avec un sourire satisfait.

Allait-elle lui manquer durant son absence ou au contraire, était-ce l’occasion de prendre du recul ?

– Je t’appelle à mon retour, reprit-il.

Profitant qu’elle réajustait ses chaussures, il se rhabilla, les sens toujours enflammés. Après l’avoir enveloppée d’un regard appréciateur, il songea un instant à la basculer sur le fauteuil et lui faire encore l’amour. Fallait-il qu’il soit insatiable de son corps aux courbes si féminines ?

Il chassa rapidement cette idée de son esprit, avant d’enfiler son manteau. D’un geste spontané, elle rectifia son col. Touché par son attention, il se pencha vers elle et l’embrassa langoureusement. Elle répondit à son baiser avec la même fougue, avant de le repousser avec douceur.

– Je croyais que tu avais un vol matinal, le taquina-t-elle.

– Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement !

– Je sais.

Elle lui adressa un sourire malicieux et le cœur d’Orlando fit un bond dans sa poitrine. Il quitta la galerie en lui adressant un clin d’œil. Elle serait probablement la seule personne qu’il regretterait en quittant la Suisse. Devait-il s’en réjouir ?

Nils se faufila entre les tables du salon de thé. Il repéra bientôt Camilla qui pianotait contre la porcelaine de sa tasse de café vide. La patience n'était pas son fort, il le savait, et elle détestait plus encore qu'on lui pose un lapin.

Essoufflé et le front soucieux, il prit place face à elle.

– Excuse-moi de mon retard, mais il ne m'a pas été facile de me libérer, dit-il. Pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt ?

Camilla balaya sa question d'un geste de la main. Un serveur s'approcha et demanda à Nils ce qu'il voulait consommer. Celui-ci commanda un expresso et concentra à nouveau toute son attention sur Camilla. Il avait pas mal de questions à lui poser. Elle lui avait téléphoné dans la matinée et il se demanda encore comment elle avait obtenu son numéro. S'ils s'étaient souvent croisés lors de soirées ou de cocktails, ils n'avaient jamais été proches. Elle était peut-être la copine de son meilleur ami, mais le Norvégien n'éprouvait aucune sympathie pour elle.

– Dis-moi pourquoi je suis là, demanda-t-il.

– Tu dois certainement t'en douter, non ?

Nils n'apprécia pas son ton condescendant et n'était guère disposé à lui faciliter la tâche.

– Je t'écoute.

– Je suis inquiète pour Orlando.

Il tiqua. Lui aussi était soucieux au sujet de son ami, mais pour rien au monde il ne l'aurait avoué à Camilla.

– C'est-à-dire ?

– Ces derniers temps, je trouve qu'il n'est plus le même. Est-ce qu'il t'aurait confié quelque chose, par hasard ?

L'enquête sur la mort du Dr Ongarelli, son voyage et surtout l'énigmatique Pandora, tout lui revint en mémoire. Orlando ne manquait pas de raison pour agir différemment ! Seulement Nils était condamné à garder le silence.

– Je n'ai pas remarqué, répondit-il évasivement.

– Pourtant ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

Nils se sentait mal à l'aise. Camilla ne semblait pas vouloir lâcher le morceau.

– Je suis persuadée qu'il cache quelque chose, insista-t-elle. Et je veux savoir quoi !

Mon vieux Orlando, dans quel pétrin t'es-tu fichu ? songea Nils. Il devait aiguiller la conversation sur un sujet moins sensible et surtout se débarrasser d'elle !

– Est-ce qu'il va passer les fêtes de Noël à Saint-Moritz ? demanda-t-il innocemment.

C'était la première chose qui lui était venue à l'esprit. Pour toute réponse, il eut droit à un regard assassin.

– À cette période, tout le monde part au soleil ! s'exclama-t-elle avec irritation. Je n'ai pas envie d'être la seule à ne pas être bronzée.

– On prend des couleurs au ski.

– En gardant une horrible marque de lunettes sur le nez ? Non, merci !

Nils leva discrètement les yeux au ciel. Qu'est-ce qu'Orlando avait bien pu trouver à cette fille ? Certes, c'était une jolie femme, même si les blondes dans son style couraient les rues.

– Je voulais qu'on parte aux Maldives. Seulement, *monsieur* s'obstine à vouloir s'enfermer dans son chalet !

Nils songea que Camilla avait momentanément oublié ses griefs. Hélas, il se trompait lourdement.

– On dirait qu'il prend un malin plaisir à me contredire. Il va me rendre folle !

Il ne fit aucune allusion à leur récente séparation, dont lui avait parlé Orlando.

– Je crois que les travaux de la clinique dans lequel il s'est lancé le perturbent énormément, reprit-elle.

Masquant un soupir de soulagement, Nils décida de s'engouffrer dans la brèche.

– C'est un perfectionniste et il a de grandes ambitions pour son entreprise.

– Mais ses ambitions ne correspondent pas à ce que j'envisageais.

Il fronça les sourcils.

– Les fortunes qu'il dépense dans la rénovation, c'est de l'argent en moins.

– Où veux-tu en venir ?

– Je n'ai pas fait de grandes études, mais je ne suis pas stupide ! La Clinique du Lac génère de gros bénéfices et je veux ma part du gâteau.

Cette fois, Nils ne put masquer sa stupéfaction. Que devait-il comprendre exactement ? Que la seule inquiétude de Camilla était de savoir si elle continuerait à profiter des largesses d'Orlando ? Il dut faire un effort surhumain pour ne pas lui jeter son café au visage. Certes, Orlando n'avait rien d'un gentleman et il se doutait que Camilla ne restait pas à ses côtés uniquement pour ses beaux yeux bleus. Néanmoins, il ne s'attendait pas à un tel manque de prévenance, ni à un tel cynisme.

– Gina Ongarelli a donné sa bénédiction pour notre mariage, enchaîna-t-elle.

– J'ignorais que..., balbutia Nils, trop effaré pour terminer sa phrase.

Comment pouvait-elle parler ainsi, alors qu'Orlando l'avait plaquée ? Il n'en revenait pas.

– Pour l'instant, il n'y a rien d'officiel, dit-elle avec un geste désinvolte de la main. Nous n'avons pas encore fixé de date.

– J'ai hâte de le voir pour lui en toucher un mot. La discussion promet d'être intéressante !

– Gina est formidable et m'accompagnera dans les préparatifs. Je suis très émue par son implication.

Nils fronça le nez. Ses paroles résonnaient comme une mise en garde : Gina Ongarelli était clairement de son côté et la soutiendrait dans ses projets, contre son propre fils. Il comprenait mieux Orlando qui, se sentant acculé, avait choisi de partir. Il lui avait reproché de fuir ses problèmes, mais à présent, il se demandait si lui-même n'aurait pas choisi la même option... Les deux femmes ne se doutaient pas de l'énorme pression qu'elles lui imposaient. Il en éprouva un sentiment d'écœurement mêlé de crainte.

– Quand Orlando t'a-t-il fait sa demande ? demanda-t-il, encore sous le choc.

– Il ne l'a pas faite.

– En ce cas, comment peux-tu...

– Quelle importance ! le coupa-t-elle. L'essentiel est qu'il va m'épouser.

Elle souligna son affirmation d'un sourire victorieux.

Nils se passa la main dans les cheveux, cherchant à se donner une contenance. C'était un véritable cauchemar !

– Orlando a quarante ans, c'est un âge raisonnable pour se ranger, non ? reprit-elle avec assurance.

– J'ignore s'il y a une date de péremption pour se passer la corde au cou.

– Quelle expression horrible !

En l'occurrence, Nils trouvait qu'elle illustrait parfaitement la situation cauchemardesque de son ami.

– Tu seras donc d'accord avec moi : il faut qu'Orlando retrouve ses esprits avant le mariage. Aide-moi.

Le ton que prenait la conversation l'alarmait. Manifestement, Camilla souhaitait qu'il devienne leur complice, or, il refusait d'être associé aux projets de ces deux femmes.

– Je ne vois pas en quoi je peux être utile, répondit-il froidement.

– Tu le connais mieux que quiconque. Tu as certainement une idée de ce qui le tracasse. Y a-t-il des difficultés financières dont il n'ose pas me parler ? L'entreprise affronte-t-elle un contrôle fiscal ? À moins que ce soit un problème dans les déclarations sociales ? Est-ce qu'il t'a confié quoi que ce soit ?

– Tu frappes à la mauvaise porte. Il ne m'a même pas révélé vos intentions matrimoniales.

Il avait mis dans sa dernière phrase toute la morgue qu'elle lui inspirait.

Camilla sentit son hostilité. Si elle avait provoqué ce rendez-vous avec Nils, alors qu'elle n'avait aucune affinité pour lui – elle le considérait comme un suiveur –, c'était pour avoir des réponses. Apparemment, elle n'en obtiendrait aucune. Ce blondinet fadasse vouait une loyauté sans borne à Orlando et si ce dernier cachait un secret, Nils ne le trahirait jamais. Pas plus qu'il ne la soutiendrait dans ses plans. Elle avait misé sur le mauvais cheval et elle fulminait. Seulement, il lui en fallait plus pour la décourager. Elle allait simplement ajuster sa tactique.

– Peut-être suis-je folle de m'entêter..., soupira-t-elle, l'air rêveur.

– Mais que veux-tu... Comment résister au charme d'Orlando ?

Elle exhala un nouveau soupir.

– J'ai parfaitement conscience de tout ce qui nous sépare, poursuivit-elle. Je sais aussi qu'un homme plus en phase avec les réalités de la vie me conviendrait mieux.

Une guirlande de voyants rouges s'alluma dans le cerveau de Nils, comme autant de signaux d'alarme. Où voulait-elle en venir ?

– Un homme comme toi..., conclut-elle, en lui coulant un regard charmeur.

Nils faillit s'étrangler avec son expresso, qu'il venait de porter à ses lèvres. Cette fois c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ! L'ex-petite amie de son meilleur pote lui faisait du gringue... Elle était donc à ce point désespérée ?

– Un homme comme moi ne s'intéresse pas à l'ex-copine de son ami, déclara-t-il, la fixant avec mépris droit dans les yeux.

– Je m'en doute et c'est tout à ton honneur, minaуда-t-elle. Je voulais juste te faire comprendre que tous les deux, nous sommes très proches d'Orlando et que nous devons absolument l'aider.

Si elle pensait s'en tirer avec cette mauvaise pirouette, elle se mettait le doigt dans l'œil !

– Orlando est un grand garçon, il n'a pas besoin de nous. Je comprends qu'il remette tout en cause !

– Vraiment ?

Camilla le dévisagea avec attention et Nils réalisa trop tard qu’il avait levé un coin du voile. Elle n’était pas idiote et se doutait qu’il en savait bien plus qu’il ne voulait en dire. Il se serait giflé pour son étourderie. Maintenant, elle n’aurait de cesse de vouloir connaître la vérité et comme il savait qu’il n’était pas de taille à affronter un interrogatoire en règle de sa part, il choisit de battre en retraite.

– Merci pour le café, dit-il en se levant. Je dois filer à présent.

Il frissonna en sortant du salon de thé, devinant que Camilla le suivait d’un regard noir. Il n’avait pas fini d’entendre parler d’elle et il devait éviter tout nouveau contact. Fermement décidé à fuir les soirées où il risquerait de la rencontrer et à ne pas répondre à ses prochains appels, il eut une pensée compatissante pour Orlando.

Mon pauvre vieux ! Où que tu sois, je ne suis pas certain que ce soit assez loin pour échapper aux griffes de cette femme !

Orlando avait pris sa décision sur un coup de tête, sans le moindre regret. Il se sentait même soulagé et libéré. Cette pression quotidienne était devenue ingérable, voire insupportable. Il devait absolument s'en extirper et prendre du recul.

Et à présent, il était assis dans l'espace feutré de l'aéroport de Nội Bài, à Hanoi, réservé aux voyageurs de première classe. Les vitres opaques, les jardinières débordant de bambous et la musique d'ambiance l'isolaient de l'agitation. Une hôtesse vêtue d'un ensemble tunique et pantalon de soie pourpre lui proposa un rafraîchissement avec ce sourire bienveillant, propre aux femmes d'Asie. Elle se déplaçait à pas discrets et la moquette épaisse absorbait le moindre décibel.

Il s'était envolé de Genève la veille pour rejoindre Paris. De là, un énorme Airbus avait décollé avant d'atterrir douze heures plus tard au Viêt Nam. Le vol avait été long mais confortable.

Avant de partir, Orlando s'était contenté d'envoyer un bref message à sa mère et à Camilla afin de les informer qu'il prenait des vacances, songeant à part soi qu'elles ne méritaient guère cette attention. Qu'elles se débrouillent sans lui ! Il ne souhaitait leur donner aucun détail, pas même sa destination ni la durée de son séjour. La colère et la frustration le hantaient, mais il était persuadé d'avoir pris la bonne décision. D'une manière ou d'une autre, il lui fallait agir et marquer les esprits.

Il commençait à trouver le temps long jusqu'à son prochain vol. Par désœuvrement, il feuilleta un magazine traînant sur la table et tomba sur une image en pleine page d'une mer agitée peinte avec une minutie extrême. En y regardant de plus près, il découvrit d'infortunés bateaux aux prises avec une vague gigantesque. Le tableau lui plut et il l'imagina sans mal dans son bureau, à la clinique. Pandora pourrait certainement lui en dire plus sur cette œuvre, voire l'aider à la lui procurer.

Il sortait déjà son téléphone portable pour composer son numéro avant de se raviser. N'était-ce pas juste un prétexte pour l'appeler et entendre sa voix basse à l'accent insaisissable ?

Si. Et alors ?

Sans plus se poser de questions, ni se soucier du décalage horaire, il chercha son nom dans son répertoire et écouta les sonneries s'égrener. Il savait qu'un homme sensé n'aurait pas cherché à la rappeler après leur folle étreinte à la galerie. Après tout, entre eux, ce n'était qu'une histoire de désir. Sur ce point, ils étaient sur la même longueur d'onde. Pour ce qui était du reste... Il n'oubliait pas qu'elle était la mère d'un garçon et qu'ils devaient s'en tenir à des rapports strictement professionnels.

– Allô ? répondit-elle enfin.

– Je t'appelle afin d'avoir ton avis sur un tableau que je viens de voir.

Passé le premier moment de surprise, elle lui demanda :

– Je t'écoute.

– Il s’agit d’une mer déchaînée d’un bleu plutôt sombre surmontée d’écume blanche. Les vagues semblent vouloir s’abattre sur de longues barques au bas du tableau. Le dessin est fin, presque graphique.

– Je connais cette œuvre. Où es-tu ?

– Pourquoi ? demanda-t-il sur la défensive.

– Le tableau dont tu me parles fait partie de la collection *La Grande Vague de Kanagawa* qui rassemble plusieurs tableaux autour du même sujet. Leur valeur est inestimable. Plusieurs musées en conservent des exemplaires dont le musée Guimet à Paris, le Metropolitan Museum of Art de New York ou le British Museum de Londres. D’où ma question : où es-tu ?

– À Hanoi.

Un silence stupéfait lui répondit.

– J’ai... D’accord. Pour le tableau, je crains qu’il te faille y renoncer, l’informa-t-elle d’un ton professionnel. Toutefois, si tu souhaites acquérir des estampes japonaises, je peux me renseigner.

Il ne lui en demandait pas tant, mais se réjouit d’avoir trouvé un nouveau prétexte pour la joindre.

– Qu’est-ce que tu fais à Hanoi ?

– J’attends mon vol pour Siem Reap.

– Tu vas au Cambodge ? Ne me dis pas que tu te lances dans la médecine humanitaire ! J’aurais des difficultés à te croire.

– Très drôle, rétorqua-t-il avec sarcasme. Je prends des vacances, tout simplement.

– À l’autre bout du monde ?

Il eut la désagréable impression qu’elle l’avait percé à jour.

– Comptes-tu visiter les temples à Angkor ? poursuivit-elle, une inflexion enthousiaste dans la voix.

– Bien entendu !

À dire vrai, il n’avait quasiment aucune idée du périple qu’il s’apprêtait à entamer. Il avait contacté son agent de voyages après avoir repéré une publicité sur Internet en lui donnant deux impératifs : lui dénicher un séjour loin de Lausanne pour un départ immédiat.

– Ce doit être impressionnant ! Toutes ces constructions datant du peuple khmer, avec leurs sculptures délicates, arrachées à l’envahissement de la jungle.

La voix de Pandora vibrait d’une passion communicative.

– Je t’enverrai des photos si tu veux.

Il s’aperçut trop tard qu’il avait parlé sans réfléchir. Comment allait-elle interpréter sa proposition ? Heureusement l’annonce en anglais du départ imminent de son vol lui sauva la mise.

– Je dois y aller, conclut-il.

– Bon voyage.

Maîtrisant l’étrange euphorie qui le gagnait, il rejoignit le comptoir d’embarquement le cœur léger. Ces congés impromptus étaient une excellente idée et il en ressentait déjà les premiers bénéfices. Il se reprocha même de ne pas s’être décidé plus tôt.

Une fois arrivé à l’hôtel de Siem Reap, il ne fut pas mécontent d’entrer dans sa chambre. D’un geste énervé, il balaya les fleurs d’orchidées artistiquement déposées sur son lit et s’y laissa lourdement tomber. Avec son escale à Hanoi, cela faisait presque vingt heures qu’il avait quitté le continent européen. Dans un effort surhumain, il prit des vêtements propres dans sa valise et se dirigea vers la salle de bains. Il eut l’agréable surprise d’y découvrir une baignoire à remous qu’il remplit à ras bord et dans laquelle il se plongea avec délice. Un instant, il regretta d’être seul à profiter de tout ce luxe.

Malgré le décalage horaire, il dormit comme un bébé.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner copieux au cours duquel il dévora une montagne de fruits aussi frais qu’exotiques, comme le fameux fruit du dragon à la chair sucrée, il retrouva son guide.

Un petit homme habillé à l'occidentale, aux cheveux noirs et au sourire chaleureux, l'attendait à l'accueil, avec une pancarte portant son nom.

– Bonjour monsieur Ongarelli, je me nomme Chantha et j'aurai le plaisir de vous emmener sur le site d'Angkor. Si vous voulez bien me suivre.

Orlando prit place à ses côtés dans un véhicule tout-terrain, heureusement climatisé. Dehors, la température dépassait déjà les 30 degrés et l'humidité rendait l'atmosphère suffocante. Le dépaysement était total. La vie débordait des immeubles aux toits pointus et des marchés colorés pour envahir une rue embouteillée et jalonnée de palmiers aux troncs fins.

Mais ce choc culturel n'était que la partie émergée de l'iceberg et malgré toute son apparente décontraction, Orlando n'était pas préparé à ce qu'il découvrit : le site d'Angkor était immense et, dès qu'il passa les douves puis le mur d'enceinte, il eut l'impression d'être happé dans un autre siècle. Suivant son guide, il entra dans l'édifice principal, une véritable pâtisserie de pierres sculptées, et crut se perdre dans un dédale de couloirs avant de déboucher sur une cour intérieure le préservant du monde extérieur. Avec effort, il grimpa les marches raides du temple. À chacun de ses pas, ses yeux se posaient sur les bas-reliefs gravés de danseuses ou de statues de divinités. Les ruines d'Angkor étaient bien souvent qualifiées de vaste musée à ciel ouvert, mais la présence de moines en tuniques safran et de bandes de singes facétieux rendait l'endroit bien vivant.

Orlando ne comptait plus le nombre de photos qu'il envoyait à Pandora au fur et à mesure de son excursion. Pareil à un gosse, il jubilait et aurait aimé être une petite souris pour voir sa réaction en les recevant. Elle répondait à chacun de ses clichés, exprimant sa joie ou son humour. Aussi, lorsqu'il lui fit parvenir l'image d'un jeune singe assis gravement sur un trône de pierre, elle lui transmit à son tour le portrait du fameux roi Louis, le chef des macaques, dans *Le Livre de la jungle* réalisé par Disney. Orlando éclata de rire sous le regard surpris de Chantha.

Il crut à un moment la visite terminée, mais le site ne lui avait pas révélé encore tous ses secrets. Son infatigable guide le conduisit jusqu'à une petite construction entourée d'eau, pareille à une île, puis il l'emmena visiter le fameux temple de *Tomb Rider*. Orlando sourit en imaginant Pandora dans la peau de Lara Croft.

Il n'était cependant toujours pas au bout de ses surprises, car le clou du spectacle l'attendait en fin de journée. Le soleil se coucha sur les temples majestueux dont les silhouettes se reflétaient en négatif dans l'eau paisible des douves. L'horizon s'enflamma et le ciel prit d'incroyables teintes jaune orangé rappelant la robe des bonzes.

En recevant la photo, Pandora répondit :

C'est magique !

Et encore, ce n'est rien, comparé à la réalité.

On dirait un tableau.

Déformation professionnelle.



Il aimait son humour et se prit à regretter qu'elle ne soit pas à ses côtés à cet instant.

Il rentra à l'hôtel les pieds meurtris et le cœur étrangement léger. Dans son sommeil, les danseuses de pierre aux corps ondoyants prenaient les traits de Pandora. Cette agréable vision le poursuivit jusqu'au matin, lorsque Chantha le réveilla.

- Aujourd’hui, je vous emmène découvrir le Myanmar.
- S’agit-il d’un autre temple ?
- Non, monsieur. C’est le nouveau nom de la Birmanie.

Orlando considéra son guide d’un œil suspicieux. Pourquoi n’avait-il pas étudié plus consciencieusement les différentes étapes de son voyage, avant de quitter sa Suisse si paisible ? Il eut le temps de méditer sur son impulsivité durant le vol intérieur effectué à bord d’un petit avion à hélices. Le genre de coucou brinquebalant qui ne lui inspirait aucune confiance, et les quelques turbulences au décollage le confortèrent dans son idée. On ne l’y reprendrait plus !

Son arrivée à Naypyidaw n’adoucit guère son humeur. Il était incapable de prononcer correctement le nom de la capitale et, même s’il se savait en transit, la ville lui déplut. En rejoignant son hôtel, il ne discerna que de larges avenues de bitume quasi désertes, émaillées de bâtiments modernes implantés en grappes, sans aucun charme. Le tout semblait posé au milieu d’une large plaine désertique, comme un jouet abandonné par un géant.

Il fut néanmoins agréablement étonné par le luxe du restaurant dans lequel son guide l’emmena. Comprenant sans doute qu’il n’était pas très au fait des attractions culturelles du pays, Chantha entreprit de lui donner un petit cours de rattrapage en lui expliquant la suite de l’itinéraire prévu. Il y fut question du célèbre lac Inle et de ses pêcheurs ramant avec leurs jambes, de la grotte de Pindaya dans laquelle sont déposées des milliers de statues de Bouddha en guise d’offrandes, ou encore de la visite d’un camp d’éléphants. Orlando en eut le tournis. Dans quoi s’était-il embarqué ? Il en vint presque à regretter son existence chaotique et fébrile.

Le lendemain matin, Orlando se réveilla dans une province reculée de Birmanie. Avec une bonne dose de patience et quelques courbatures, il avait survécu au chemin de terre interminable sur lequel s'était engagé son guide la veille, au volant d'un rustique 4×4. Chantha lui avait vanté les mérites d'un petit village habité par une ethnie menacée de disparition, cachée dans la jungle. Il songea un instant qu'il devait être en proie à la folie pour avoir accepté non seulement de le suivre au bout du monde, mais de dormir dans une cabane de bambou des plus primitives, perchée sur pilotis. Comble du raffinement, la veille au soir, il avait accepté une poignée de fruits secs et vidé le contenu de la gourde avant de se coucher. On était très loin de sa garçonnière à Lausanne !

Il méditait encore tout cela en sortant de la hutte qu'il partageait avec Chantha et l'oublia aussitôt que son regard se posa sur le panorama. L'endroit était montagneux, couvert d'une végétation dense à l'exception de rizières parfaitement dessinées et d'un fleuve indolent qui serpentait plus bas dans la vallée. Le tout était enveloppé d'une brume éthérée, gommant les reliefs et absorbant les bruits. Seuls le coassement des grenouilles et les rires d'un enfant lui parvenaient aux oreilles. L'odeur d'un feu mêlée aux senteurs végétales montant de la terre lui chatouillait les narines. À cet instant, il se sentit serein.

– Monsieur Ongarelli, navré de vous déranger, l'interrompit son guide. C'est pour vous.

Il lui tendit un gros téléphone cellulaire surmonté d'une antenne. Qui pouvait donc...

– Orlando ? C'est toi ? cria la voix de sa mère. Réponds-moi, bon sang ! Où es-tu ?

Sans prendre la peine de répondre, il rendit l'appareil. Jamais elle ne le laisserait tranquille... Où qu'il aille, elle le retrouverait. Implacablement.

– Elle a déjà appelé deux fois, mais vous dormiez, précisa le guide sur un ton d'excuse. Il y a aussi eu une dénommée Camilla qui vous réclamait et...

Chantha s'interrompit, devinant sans doute que ce n'était pas le coup de fil qu'il attendait. Comment lui en vouloir ? Il devait s'imaginer qu'il était comme ses autres riches clients, exigeant d'être joint en pleine jungle birmane. Sauf que pour lui, cet appel fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Même perdu à l'autre bout de la terre, Gina et Camilla ne cessaient de le harceler. Ne comprenaient-elles pas qu'il avait besoin d'espace et de liberté ? Ne pouvaient-elles le laisser tout simplement respirer ? Elles refusaient d'admettre qu'il pouvait, ne serait-ce que quelques jours, se soustraire à leur influence.

C'en était trop ! Aucun homme normalement constitué ne pouvait supporter ce harcèlement moral. Elles s'étaient liguées contre lui, décidées à lui rendre la vie infernale. D'un pas rapide, il se dirigea vers la voiture tout-terrain que son guide avait laissée au bord du chemin. Il s'assit sur le siège conducteur et poussa un grognement de satisfaction en voyant les clés sur le contact. Sans une seconde d'hésitation, il démarra, passa la première et écrasa l'accélérateur.

– Le chef du village nous attend, hurla son guide, cherchant à couvrir le bruit du moteur.

Trop tard... Orlando s'était engagé sur le chemin caillouteux, à peine tracé dans la forêt. Il fonçait droit devant lui, sans se soucier des branches ni des herbes hautes cinglant la carrosserie. Il était littéralement ivre de colère. Tout discernement l'avait quitté. Il ne lui restait plus qu'une haine sauvage le consumant de l'intérieur, dévastant toute pensée cohérente sur son passage. Il ne sentait pas les chaos de la route, ignorait les ornières creusées dans la boue et se moquait des embardées que faisait la voiture. Cette dernière décollait à chaque bosse pour retomber lourdement sur la piste, les amortisseurs s'échinant à remplir leur rôle sans grand effet.

Son pied était plaqué sur la pédale de l'accélérateur, sa main passait les vitesses frénétiquement. Un nuage de poussière mêlé de débris de végétaux suivait son sillage. Devant ce vacarme, pareil à un orage de fin du monde, les singes s'éparpillaient vers les plus hautes branches en poussant des cris stridents. Une famille de tapirs déboula et traversa la piste *in extremis*. Mais la fureur l'avait rendu sourd et aveugle. Il fonçait droit devant lui, sans se soucier de rien. Il voulait juste fuir, s'éloigner le plus possible de ces deux femmes et de leur volonté de fer.

S'il avait pris un moment pour réfléchir sur son sort, il aurait compris que c'était à son propre destin qu'il cherchait à échapper. La charge de son travail, le poids de ses responsabilités, la pression due à son nom... Comment avait-il pu se complaire dans cette vie ? Pourquoi en tirait-il une telle fierté, alors que tout n'était qu'illusion ?

Illusion. Voilà le mot qui résumait son existence entière. Il avait eu *l'illusion* de choisir son métier, or il n'avait fait que se plier aux ambitions de ses parents. Il avait eu *l'illusion* de choisir sa fiancée, seulement, il était assez lucide pour savoir que Camilla l'avait habilement manœuvré. Il avait eu *l'illusion* d'avoir réussi sa vie, grâce à l'argent et à sa belle gueule, mais, en définitive, il n'était qu'un raté.

Il en aurait hurlé de rage et d'impuissance, si le 4×4 n'avait pas roulé sur un tronc qui jonchait le sol, lui offrant ainsi un formidable tremplin. Le véhicule décolla de quelques centimètres avant de retomber brutalement sur le côté. Après le fracas des branches cassées et des vitres volant en éclats, un silence de plomb s'abattit sur la jungle. Les roues tournèrent dans le vide et le moteur cala.

Orlando était sonné. Il gisait comme un pantin désarticulé, allongé en travers des sièges avant. Il ouvrit un œil. Des morceaux de verre et des feuilles jonchaient l'habitacle. D'un bond souple, un singe plus courageux que les autres sauta jusqu'à la voiture. Mais l'odeur du carburant renversé et du plastique chaud dut le rebuter car il déguerpit avec de grands cris affolés. Ses congénères l'imitèrent, s'éloignant rapidement.

Il ouvrit l'autre œil. Une violente douleur lui vrilla le crâne. Il voulut se redresser sur un coude, mais l'attraction terrestre l'en empêcha, aussi resta-t-il allongé, la tête en bas. S'efforçant de respirer calmement, il observa son environnement immédiat. Devant lui, le vide-poches passager était grand ouvert ; il en sortait un fatras de cartes routières. Au niveau de ses genoux recroquevillés sur le siège conducteur, il distingua le volant. L'airbag n'avait pas fonctionné. Chantha lui devait des explications à ce sujet !

À nouveau, il tenta de s'asseoir et y parvint avec difficulté. Seulement, à peine eut-il posé les fesses avec précaution sur la portière côté passager faisant office de plancher, qu'une nausée le saisit à la gorge. Il patienta en espérant ne pas vomir dans l'espace clos de la voiture. Quand enfin il se sentit mieux, il réalisa que sa seule option, pour s'extraire du véhicule accidenté, était de passer par la vitre brisée côté conducteur. Il lui suffisait de s'étirer pour l'atteindre, mais l'effort lui parut insurmontable.

Sa tête bourdonnait. Il se passa la main sur le front, et frissonna en découvrant que ses doigts étaient maculés de sang. Après un bref coup d'œil autour de lui, il se rassura en ne distinguant que quelques gouttes éparses. L'hémorragie serait pour une autre fois ! Il n'était pas sorti d'affaire pour autant. Il tourna le rétroviseur intérieur vers lui et découvrit l'ampleur des dégâts. Sa joue droite, une arcade sourcilière

et son menton semblaient avoir été frottés au papier de verre. Pas très joli à voir ! Et même plutôt moche, pour un chirurgien esthétique.

Son instinct de médecin reprit le dessus. Il fouilla rapidement le vide-poches, espérant y dénicher une trousse de premiers secours, mais il n'y trouva que des papiers. Décidément, Chantha allait passer un sale quart d'heure ! Il poursuivit son investigation, palpant précautionneusement ses côtes et ses jambes. Apparemment, son torse n'était pas touché, tout au plus portait-il quelques bleus dus au choc. Par contre, s'il faisait abstraction de l'entaille qu'il avait au genou, il ne pouvait ignorer sa cheville gonflée et douloureuse.

Pas très réjouissant, tout ça !

Il était vivant, certes, mais mal en point. À nouveau, il fouilla le véhicule, espérant mettre la main sur un peu d'alcool et une boîte de pansements pour parer au plus pressé. Peine perdue, hélas... Il ne lui restait plus qu'à sortir de cette carcasse accidentée et de retourner au village par ses propres moyens.

Il s'extirpa alors avec prudence de l'habitacle par la fenêtre explosée côté conducteur. Il s'éloigna de plusieurs pas et, devant la vision du 4×4 renversé, mesura sa chance d'être encore en vie. Un frisson de peur rétrospective couvrit son front de sueur.

Adossé à un arbre, il reprit son souffle. Il devait économiser ses forces. À quelques pas, il remarqua une branche rectiligne surmontée d'une fourche qui pourrait lui servir de béquille. Afin d'épargner sa cheville blessée, il s'y dirigea à cloche-pied. L'effort accéléra les battements de son cœur de façon anarchique. La transpiration perla jusqu'à ses blessures et la douleur se rappela à son bon souvenir. On était loin de la forme olympique ! Il s'appuya de nouveau contre le tronc et attendit que son rythme cardiaque revienne à la normale.

Autour de lui, il ne distinguait que des arbres gigantesques lui cachant le ciel, des lianes tombant comme abandonnées par un jardinier peu soigneux, des branches poussant sans aucune logique et des feuilles couvrant toutes les nuances de vert. Un véritable enfer végétal ! Le chemin tracé par la voiture était à peine visible. Néanmoins, c'était la seule piste à suivre s'il voulait retrouver un semblant de civilisation.

D'un pas hésitant, s'appuyant sur sa béquille de fortune, il avança lentement. La progression était difficile à cause des herbes hautes et des racines insidieuses. Il trébucha et vacilla, avant de se remettre d'aplomb. Sous l'effort, il lui semblait que son cœur allait exploser dans sa poitrine. Sa vigilance fut dupée, un peu plus loin, par une souche dissimulée dans la boue. Sa chaussure buta contre le bois dur et il tomba de tout son long. Après un chapelet de jurons bien sentis, il se releva péniblement, prenant appui sur sa canne improvisée.

Ce fut le moment que choisit le ciel pour se déchirer et déverser sur lui des flots torrentiels. Il se recroquevilla du mieux qu'il put sous les branches, mais l'eau ne s'en insinua pas moins dans les moindres replis de ses vêtements, le trempant jusqu'à l'os. Peut-être n'aurait-il pas dû quitter la sécurité toute relative de la voiture ? Il jeta un regard en arrière, et constata avec effarement que le chemin qu'il venait de parcourir avait quasiment disparu. Un voile de pluie masquait les alentours, l'isolant du monde.

Le froid commença à l'engourdir et, à chaque respiration, ses côtes le faisaient souffrir. L'effet de l'adrénaline, qui s'était déversée dans son sang suite à l'accident, s'estompait. La douleur, un moment inhibée suite au choc, se manifestait avec acuité.

Orlando hésitait à faire demi-tour. Dans ce chaos de feuilles et d'eau, il se sentait démuni.

À cet instant, une grosse tache sombre, sur la poche-poitrine de sa chemise, attira son attention. S'il songea d'abord à du sang, il ne fut pas rassuré pour autant de découvrir une araignée grosse comme le poing. Immédiatement, il se secoua et balaya la bestiole d'un revers de la main. Elle le pinça de ses pattes, cherchant à s'agripper à lui, avant d'être éjectée au sol et de décamper sous les feuilles. Il n'eut même pas la satisfaction de l'écraser !

Adossé à son abri, il se jura qu'il avait eu son compte de dépaysement et qu'il donnerait jusqu'à son caleçon Hugo Boss pour retrouver sa Suisse natale. Heureusement, l'averse diminuait d'intensité. Il pourrait bientôt reprendre le chemin. Un soulagement indicible le gagna. Quand, enfin, le ciel se dégagea tout à fait, il cala sa béquille sous son aisselle et avança d'un pas.

Il n'alla pas plus loin. Une souffrance sans nom lui transperça le torse à l'endroit même où s'était tenue l'araignée. La tête lui tourna, le sol vacilla sous lui et un rideau noir tomba sur ses yeux. Il se sentit tomber lourdement sur le chemin boueux puis plus rien.

En ouvrant les yeux, Orlando vit d'abord un mur entièrement blanc. Puis une odeur familière monta jusqu'à ses narines. Le bruit étouffé d'une discussion lui parvint, sans qu'il puisse en saisir un mot. Il devinait une vie grouillante non loin, alors que lui-même était incapable du moindre geste. Il se savait allongé et ses paupières refusaient de rester ouvertes.

– Monsieur Ongarelli ! Enfin, vous êtes réveillé !

Orlando tourna la tête et découvrit son guide, dont il reconnut les yeux brillants de soulagement au-dessus de son masque médical. Il tenta de se redresser, en vain. Il ouvrit la bouche pour parler – il avait tant de questions à lui poser –, mais aucun son ne franchit ses lèvres sèches.

– C'est un vrai miracle, poursuivit Chantha. Ce sont des chasseurs de la tribu qui vous ont trouvé. En vous voyant inanimé, ils ont cru que vous étiez mort. Ils vous ont ramené au village et comptaient remettre votre corps aux autorités birmanes. Ils craignaient qu'on ne les accuse de vous avoir tué.

L'esprit d'Orlando était confus. Était-il toujours vivant ou avait-il atteint les portes d'un quelconque purgatoire ? Ne devait-il pas voir une intense lumière blanche vers laquelle il serait irrésistiblement attiré ?

– Voilà le médecin ! s'exclama son guide, s'effaçant devant un homme en blouse blanche.

Les murs immaculés, l'odeur d'antiseptique, les allées et venues du personnel soignant... Il reconnaissait tout cela : il était dans un hôpital. *Son* hôpital ? Non, il n'identifiait pas ce médecin. D'ailleurs, comment aurait-il pu le reconnaître avec ses gants en caoutchouc, son masque et sa charlotte de chirurgien ?

– Bonjour, monsieur Ongarelli, intervint son confrère. Je ne vous cacherai pas que vous êtes arrivé parmi nous plutôt mal en point. Heureusement, vous bénéficiez d'une robuste constitution et vous avez survécu. Nous avons réussi à vous stabiliser avant de vous rapatrier. Notre petite structure n'est pas adaptée à votre pathologie. Je vous souhaite un bon retour en Europe.

Que disait-il ? Quelle pathologie ? Toujours incapable d'articuler un mot, Orlando regarda, impuissant, le médecin quitter la pièce. Trois hommes entrèrent et s'affairèrent rapidement autour de lui. Vêtus de combinaisons blanches, gantés et le visage dissimulé derrière des masques en papier tissé, ils ressemblaient à des fantômes. L'un débloqua le frein de son lit roulant et le poussa vers la porte, un autre décrocha sa perfusion avant de la remplacer par une poche plus grande. Le liquide frais coula bientôt dans ses veines. Le dernier homme les suivait en griffonnant sur un carnet. À leurs gestes professionnels et leur mine sévère, voire blasée, Orlando reconnut l'équipe médicale chargée de le ramener chez lui.

À cette pensée, un soupir d'aise lui échappa. *Chez lui* signifiait loin de cette jungle hostile où il avait failli y rester. Loin de ces insectes venimeux. Loin de ces routes chaotiques, disparaissant à la moindre averse.

– J’espère que vous reviendrez dès que vous serez sur pied, déclara Chantha d’une voix des plus sincères, tandis que l’équipe de secours l’emmenait déjà. Le chef du village avait préparé une belle fête en votre honneur.

Dans tes rêves ! songea Orlando, toujours aphone.

Dès qu’il sortit de l’hôpital, l’air brûlant et moite l’atteignit comme une gifle. Il devina plus qu’il ne vit la porte ouverte d’une ambulance. La lumière vive de son gyrophare lui agressa la rétine. Il sentit les secousses quand on le transféra du lit médicalisé à la civière. Puis il sombra dans un abîme.

Des tranquillisants, pensa-t-il, alors que sa tête s’affaissait déjà contre son épaule. *Pour le voyage.*

Un narcoleptique avait été associé à sa perfusion de liquide physiologique. Il ne vit pas grand-chose de son trajet en ambulance jusqu’à l’aéroport, pas plus que du vol jalonné d’escales qui le ramenait vers la Suisse. Les urgentistes se relayaient autour de lui, vérifiaient ses constantes, s’inquiétaient de son pouls faible et de sa tension basse.

Quand il avait été amené à l’hôpital birman en piteux état, on l’avait d’abord réhydraté. Mais les médecins étaient pessimistes. Combien de temps était-il resté inconscient dans la jungle ? Quelle pathologie avait-il pu contracter dans cet environnement hostile ? Par mesure de précaution, on lui avait administré des antibiotiques à large spectre et personne n’eut de contact direct avec lui. Il fallait éviter tout risque de contagion.

L’avion se posa à Genève. Orlando fut immédiatement transféré à l’hôpital. On l’installa dans une chambre à part et on pratiqua sur lui de nouvelles analyses. Alors qu’une infirmière lui désinfectait le bras pour une énième prise de sang, il demanda d’une voix pâteuse :

– Où suis-je ?

– Au centre hospitalier de Genève.

– Pourquoi ?

– Je l’ignore. Je sais simplement que vous arrivez du Myanmar et que vous êtes confiné en zone de quarantaine.

Voilà qui expliquait sa combinaison et son masque protecteur.

– Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien, lui affirma-t-elle d’une voix qui se voulait rassurante.

Puis elle quitta la pièce sans un regard en arrière.

Plusieurs heures s’écoulèrent sans qu’il ne voie personne. Il était encore sous l’effet des tranquillisants, et sa conscience alternait des phases de somnolence et des épisodes de réveil. Le liquide de la perfusion s’écoulait lentement dans le pli de son bras. Il était incapable de réfléchir. Sa volonté et son énergie semblaient s’être dissoutes dans les brumes de la jungle birmane.

Le lendemain matin, il se sentit un peu plus de force et voulut se lever. Il se redressa sur le lit, mais un vertige le saisit aussitôt, menaçant de le renvoyer dans les profondeurs de l’inconscience.

– Je constate que vous allez mieux, se réjouit l’infirmière qui venait d’entrer. On n’était pas sûrs que vous passeriez la nuit. Certains, dans l’équipe, ont même parié sur votre sort.

Charmant ! pensa Orlando, la foudroyant du regard.

– Le médecin va bientôt passer, reprit-elle. Si j’étais vous, j’évitais de lui poser trop de questions, car c’est un homme susceptible et votre cas l’intrigue. Comme tous les médecins, il n’aime pas ce qui lui résiste.

Elle eut un petit rire entendu. Pour qui se prenait cette petite pimbêche ? Manifestement, elle ignorait qu’il était chirurgien et, dès qu’il irait mieux, il ne se priverait pas pour lui dire ses quatre vérités et la remettre à sa place.

– Bonjour docteur Ongarelli, je suis satisfait de voir que votre état s’est considérablement amélioré.

Un médecin en combinaison blanche venait d’entrer. Il avait une soixantaine d’années, un menton volontaire et des cheveux blancs soigneusement coiffés en arrière. Il s’approcha et considéra les résultats

des analyses affichés au pied de son lit, l'air perplexe. Il reprit la parole une fois l'infirmière sortie de la chambre.

– Je suis le Dr Calvin. Ne m'en veuillez pas si je ne vous serre pas la main, dit-il, lui montrant ses gants. Je dois vous avouer, mon cher confrère, que je ne sais quoi penser de vous.

– Vous savez qui je suis ? demanda Orlando.

– J'ai fait mes études avec votre père avant qu'il ne se spécialise dans la chirurgie esthétique. Un homme vraiment bien.

Orlando déglutit difficilement. Il ne manquait plus que cette triste évocation du passé pour noircir complètement le tableau !

– Dites-moi, de quoi je souffre ? demanda-t-il, pour couper court à toute sensiblerie.

– Hélas, nous l'ignorons. Nous avons pratiqué sur vous des analyses toxicologiques, bactériologiques et virales, mais les résultats ne révèlent rien de probant. Vous passerez un IRM et un encéphalogramme dans la journée, afin que nous puissions écarter toutes causes neuronales.

Le visage de Calvin afficha à présent une expression franchement contrariée.

– Nous devons prendre en compte le fait que vous avez séjourné dans une zone comportant des risques sanitaires. Vous êtes couvert d'une multitude de coupures par lesquelles les agents pathogènes ont pu migrer dans votre organisme. Pour ne rien vous cacher, votre cas est complexe.

– Je suis en vie, c'est déjà ça, répondit Orlando avec un petit rire sarcastique.

Son confrère sourit sans grande conviction.

– Je me souviens avoir été piqué par une grosse araignée, après mon accident de voiture.

– Vous avez eu un accident ? s'exclama Calvin, comme s'il venait de trouver l'inspiration. Vous passerez un scanner en urgence. Il ne faut négliger aucune piste.

Sur ces paroles quelque peu pessimistes – ou encourageantes selon le point de vue d'où on se plaçait –, le médecin quitta la chambre précipitamment. Orlando se sentit tout à coup terriblement déprimé.

La journée ne fut qu'une suite d'examens médicaux. On le trimbala en fauteuil roulant d'un service à un autre. Il passa une radio des poumons puis une échographie de l'abdomen en plus de toutes les réjouissances que Calvin lui avait annoncées. Ce fut presque avec soulagement qu'il retrouva sa chambre anonyme et triste en fin d'après-midi.

Le Dr Calvin le rejoignit, le soir venu. Derrière son masque protecteur, son visage portait toujours cette même expression dubitative.

– Cher confrère, je ne vous cacherai pas que les résultats ne sont guère concluants. C'est une véritable énigme pour moi. J'espère que les cellules que nous avons mises en culture nous apporteront un début de réponse demain.

D'un geste paternel, il posa sa main gantée sur son épaule. Puis il la retira rapidement, comme s'il se rappelait qu'il pouvait être contaminé au moindre contact.

– Je vous ai apporté ceci afin d'améliorer les conditions de votre séjour ici, annonça-t-il, posant au pied du lit des vêtements propres et un nécessaire de toilette. Voici également quelques-uns de vos effets personnels, que l'équipe de rapatriement nous a transmis.

Il laissa encore derrière lui une paire de lunettes de soleil, sa montre et son téléphone portable. Où était le reste de ses affaires ? Ses valises étaient-elles toujours en Birmanie, dans ce village reculé des montagnes ? À dire vrai, à cet instant précis, il s'en moquait royalement. Bien d'autres soucis lui absorbaient l'esprit.

Il prit parmi les vêtements un pyjama qui, au vu de sa coupe démodée, devait appartenir au Dr Calvin lui-même et se dirigea vers la salle de bains attenante. Ses pas étaient mesurés et son allure chancelante comme ceux d'un vieillard. Ce fut donc avec un indescriptible soulagement qu'il considéra la large douche aménagée pour les personnes à mobilité réduite. Lentement, compte tenu de son état de

fatigue, il sortit le shampoing et le gel douche de la trousse de toilette. Il considéra un instant le rasoir et la bombe de mousse, mais repoussa l'idée. Une chose à la fois !

Son regard croisa son reflet dans le miroir trop durement éclairé par le néon au plafond et il reçut un véritable uppercut au ventre. Qui était cet homme dont l'image lui évoquait un clochard ou un malade en stade terminal ? Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il contemplait son propre reflet. Il était méconnaissable ! Ses traits étaient marqués, les cernes sous ses yeux paraissaient démesurés, ses joues étaient creuses et une multitude d'éraflures marquaient son profil droit. Il faisait peur à voir. Il *se* faisait peur.

Se tenant au lavabo, il se força à soutenir son regard, partagé entre fascination et dégoût. Que lui arrivait-il ? Qu'était-il devenu ? Il avait perdu toute sa superbe et il ne restait rien de sa prestance. Vouté, le teint gris, les jambes vacillantes, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait voulu reprendre son destin en main, mais sa fuite avait viré au cauchemar.

Après une douche qui se révéla pénible et fatigante, Orlando eut toutes les peines du monde à enfiler son pyjama. Hagard et désorienté, il tomba presque sur son lit. Il grelottait de froid, sûrement à cause d'une poussée de fièvre. Ramenant les couvertures à lui, il attendit un moment avant de récupérer un peu de vigueur. D'un geste machinal, il consulta son téléphone. Le nombre de mails et de messages accumulés depuis son accident dépassait ce qu'il pouvait imaginer. Il supprima ceux qui n'avaient aucune importance et écouta les autres. Mais rapidement, il abandonna. Un message sur deux provenait de sa mère ou de Camilla lui enjoignant de leur rendre des comptes. Leur intonation se situait entre l'irritation et l'agressivité. Il allait tout effacer en bloc, quand un SMS attira son attention.

Le dicton dit « pas de nouvelle, bonne nouvelle ». J'espère que tout va bien pour toi.

Il venait de Pandora. Manifestement, elle s'inquiétait pour lui. En remontant l'historique des appels, il remarqua qu'elle avait tenté de lui téléphoner chaque jour depuis son arrivée au Myanmar. Sans parvenir à le joindre. Et pour cause ! De guerre lasse, elle avait tapé ce SMS et attendait une réponse. Il posa son smartphone sur sa table de chevet en exhalant un triste soupir. Qu'aurait-il pu lui répondre ? Qu'il avait été ramené plus mort que vivant de la jungle, qu'il était bouclé en quarantaine, car personne ne savait s'il était contagieux ou pas et qu'il ressemblait à un impotent ?

Lorsque l'infirmière vint mesurer ses constantes ce soir-là, il lui demanda un léger sédatif. Il voulait dormir et oublier l'espace d'une nuit ce qu'il continuait de fuir.

Ce fut le Dr Calvin, lors de sa visite matinale, qui le rappela à la dure réalité.

– Ayant appris que vous étiez hospitalisé dans mon service, votre mère a tenu à connaître votre bilan de santé, l'informa le médecin d'un ton circonspect.

Orlando ferma les yeux et une vague de nausée lui souleva le cœur. Il n'avait vraiment pas besoin de cela en ce moment.

– Comment est-elle au courant ? demanda-t-il, le visage sombre.

– Je l'ignore, mais elle paraissait plus fâchée que soulagée.

C'en était fini de sa relative tranquillité.

– Qu'a-t-elle dit ?

– Elle m'a simplement demandé de lui communiquer les résultats de vos examens.

C'était Gina tout craché ! Des faits concrets et rien d'autre. Il était d'ailleurs prêt à parier qu'elle n'avait ni remercié le médecin, ni demandé à parler à son fils. Rien ne changerait jamais. Cette escapade n'était qu'un coup d'épée dans l'eau.

Le devinant abattu, le Dr Calvin le laissa en promettant de revenir dès qu'il aurait du nouveau.

Une fois la porte fermée, Orlando se leva et se traîna jusqu'au fauteuil placé devant la fenêtre. La vue donnait sur le parking du centre hospitalier. Les nuages obscurcissaient le ciel, le bitume luisait encore après le dernier orage. En apercevant les voitures alignées, il se figurait voir autant de carcasses de ferraille attendant, résignées, d'être emportées à la casse. Son esprit tourmenté broyait du noir.

La sonnerie du téléphone l'arracha à ses sombres pensées. Persuadé que c'était sa mère et qu'elle allait exiger de lui des explications qu'il ne souhaitait pas lui donner, il ignora l'appel. Il voulut même fourrer l'appareil au fond du tiroir et s'aperçut alors que l'appel provenait en réalité de Pandora. Elle avait une nouvelle fois cherché à le joindre.

Elle ne le jugeait pas, n'exigeait rien de lui, elle s'inquiétait simplement. Il composa son numéro et attendit avec appréhension qu'elle décroche.

– Orlando ? Comment se passent tes vacances ?

Pas un mot au sujet de son silence. Pas un reproche.

Il ferma un instant les yeux comme pour mieux s'imprégner de sa spontanéité. Les battements de son cœur s'accéléraient, lui irriguant le corps d'un sang neuf. Une douce chaleur se diffusa lentement dans ses veines, le ramenant peu à peu à la vie.

– Elles sont terminées. Je suis rentré en Suisse.

– Déjà ?

– Ça ne s'est pas passé exactement comme je l'avais prévu.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, manifestement inquiète.

Il lui résuma ces derniers jours dans les grandes lignes, de sa folle escapade qui s'était soldée par un accident, à la dernière visite du Dr Calvin, toujours préoccupé par son état de santé.

– Personne ne sait de quoi tu souffres, alors ?

– Non, pas plus qu'on est capable de me dire si je suis contagieux ou pas.

Il y eut un long silence au bout du fil. Un instant, il crut qu'elle allait raccrocher, de peur d'être contaminée.

– Est-ce que tu as besoin de quelque chose ? voulut-elle savoir finalement.

– Je suis si fatigué que je passe mon temps à roupiller. Alors, à part un oreiller en plumes d'oie et une bonne couverture, non, je n'ai aucune exigence !

Un rire feutré répondit à son trait d'humour.

– Repose-toi. Pendant ce temps, je vais acheter des aiguilles à tricoter afin de te confectionner un plaid en pure laine.

Ce fut à son tour de rire. Pourquoi était-ce si simple avec elle ? Il pouvait lui parler, plaisanter. Comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Elle raccrocha en lui souhaitant une bonne journée. À défaut d'être bonne, elle fut tranquille. Il dormait la plupart du temps, n'émergeant que pour être régulièrement ausculté sous toutes les coutures. La ronde interminable du personnel soignant commençait à l'agacer. Les voir porter leur protection le renvoyait à son état. Tout comme son image dans le miroir, les rares fois où il se traînait jusqu'à la salle de bains.

On frappa soudain à la porte. Il sursauta. Encore une prise de sang ? Pourquoi s'étonner qu'il soit si faible, s'ils persistaient à le vider de toute son hémoglobine ?

– Je peux entrer ?

Il reconnut son parfum avant d'entendre sa voix. Avait-il des hallucinations, à présent ? Il cligna des paupières afin de s'assurer que ses sens ne lui jouaient pas un sale tour. À l'évidence, non : Pandora se tenait réellement dans l'embrasement de la porte. Malgré le masque chirurgical soulignant ses yeux sombres et la combinaison blanche qui gommait ses courbes, elle restait sublime et énigmatique.

– Dis-moi si je te dérange, je...

Déjà, elle faisait mine de se détourner.

– Reste. S’il te plaît.

Elle entra donc, transportant avec elle la même valise qu’il lui avait vue à l’aéroport de Lausanne. Comptait-elle s’installer à l’hôpital ? Il chassa vite cette pensée ridicule de son esprit affaibli.

– Effectivement, à te voir, on devine que ce n’est pas la grande forme.

– Je ne te cacherais pas que j’ai connu des jours meilleurs.

Il eut un douloureux élan dans la poitrine. Elle le découvrait dans toute sa déchéance, le teint gris, à moitié défiguré, gisant dans son lit, complètement léthargique. Ce serait un miracle si elle ne prenait pas ses belles jambes à son cou pour s’enfuir en courant !

– C’est à cause des draps, reprit-il. Leur couleur ne me met pas à mon avantage. Ils me font cet horrible teint blafard.

Il devina un sourire sous son masque au pétillement dans ses prunelles, et une vague de frustration monta en lui. Elle était là, assise au pied de son lit, et il ne pouvait même pas la toucher. Il se sentait trop faible pour s’avancer vers elle. Sa main posée sur le cadre du lit, et qu’il mourait d’envie de saisir, lui paraissait inaccessible. Et quand bien même il aurait eu la force de bouger, il devait éviter tout contact à cause des risques de contagion. Il se sentait impuissant et terriblement déçu.

– Je peux arranger ça, dit-elle, ouvrant sa valise.

Elle en sortit un gros oreiller moelleux ainsi qu’une couverture épaisse.

– Mais qu’est-ce qu... ?

– N’est-ce pas ce que tu as demandé ?

– Je... C’est vrai, reconnut-il avec un sourire reconnaissant. Mais je ne pensais pas que tu parlais sérieusement.

– Comment refuser à un mourant ses dernières volontés ? se moqua-t-elle gentiment.

– Quelle âme charitable !

– Avec ça, tu n’auras aucune excuse pour ne pas reprendre des forces, dit-elle, positionnant l’oreiller dans son dos.

Il devinait derrière ses plaisanteries une sincérité qui lui fit chaud au cœur. Elle voulait réellement qu’il se rétablisse.

– Merci, dit-il simplement.

Elle haussa les épaules.

– Tu es tout de même venue, reprit-il. Il y a une heure de route depuis Lausanne.

– Je devais venir à Genève, alors j’en ai profité pour passer.

Disait-elle la vérité ? Impossible à déterminer. Si c’était effectivement le cas, elle avait pris la peine de faire un détour afin de lui rendre visite et n’avait pas renoncé devant les mesures drastiques de sécurité réglementant l’entrée dans la zone de quarantaine où il était confiné. Son initiative le touchait bien plus qu’il ne l’aurait avoué.

– À présent que je sais que tu es confortablement installé, je vais te laisser tranquille, dit-elle avant de s’éloigner.

Elle lui adressa un petit signe de la main et il se surprit à lui rendre son geste comme un ado attardé. Seuls restèrent derrière elle la trace poudrée de son parfum et le souvenir de sa présence. Assurément, cette nuit, il dormirait mieux. Il réajusta son nouvel oreiller et ferma les yeux, espérant que ses rêves seraient hantés par la belle Pandora.

Son téléphone sonna. Perdu dans d’agréables songes, persuadé qu’il s’agissait de Pandora, il prit l’appel.

– Orlando ! Vas-tu enfin me dire ce qui se passe ?

Pourquoi avait-il répondu sans prendre la peine de vérifier le numéro appelant ? À présent, la voix de Camilla résonnait dans l’appareil qu’il avait oublié d’éteindre.

– Ta mère est folle d’angoisse, se plaignit-elle.

Ayant repris tous ses esprits, il était bien sûr du contraire. Si Gina s'inquiétait, ce n'était que de son propre sort.

– Les médecins qui s'occupent de toi sont des incompetents, reprit Camilla sur le même ton geignard. Ils sont infichus de te soigner. Tu leur as bien précisé que tu es chirurgien ? Il ne faudrait pas qu'ils te traitent comme un de leurs vulgaires patients.

– On sait qui je suis.

– Demande à être transféré dans un autre hôpital et exige que ce soit un professeur qui s'occupe de ton cas.

Avait-elle seulement demandé de ses nouvelles ?

– Je me fais beaucoup de soucis pour toi, mon trésor, reprit-elle, comme si elle lisait dans ses pensées.

Enfin, une parole aimable ! Enfin, une marque d'attention ! Il aurait dû être rasséréné par son appel, alors pourquoi mettait-il en doute ses véritables intentions ?

– Je suis en de bonnes mains ici, lui assura-t-il.

– Vraiment, je le souhaite de tout cœur ! Je te rappellerai bientôt, dit-elle avant de raccrocher.

Il ne sut que penser de son appel. Devait-il s'en réjouir ? Pourquoi son cerveau ne retenait-il que ses reproches ? Il était bien trop las pour y réfléchir et déjà l'infirmière entrait pour s'occuper de lui. Il commençait à s'habituer à ces soins médicaux. Jusqu'au moment de prendre sa douche.

Une nouvelle fois, il fit abstraction de ce visage qu'il ne reconnaissait pas dans le miroir. Il devait conserver le moral pour accélérer ses chances de guérison. Mais lorsqu'il se peigna et que ses cheveux tombèrent par poignées, il faillit tourner de l'œil. Il retourna aussi vite que possible dans la chambre et sonna l'infirmière.

– Qu'y a-t-il ? demanda cette dernière en arrivant rapidement.

– Appelez le Dr Calvin. De toute urgence !

Elle obtempéra immédiatement et le médecin arriva dans les minutes qui suivirent.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il, le front soucieux.

– Je perds mes cheveux.

Orlando se rendit compte qu'il avait crié.

– Qu'est-ce que j'ai ? Dites-le-moi !

– Nous l'ignorons. Tous les résultats sont négatifs. Nous ne négligeons aucune piste à cause de votre accident et de votre séjour en zone tropicale. J'ai même demandé l'avis à un spécialiste des espèces venimeuses.

– Vous êtes forcément passé à côté de quelque chose ! Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Regardez-moi !

– Calmez-vous. Je vous assure que j'ai supervisé les analyses en personne.

– Mes cheveux tombent par poignées, insista-t-il.

– Vous avez raison. Nous avons dû manquer un élément important. Demain, on reprendra tout depuis le début.

Orlando se calma enfin. Il hocha la tête. Il préférait passer une nouvelle batterie de tests que de rester dans l'incertitude. Ne pas savoir était pire que tout.

Pandora planta distraitement sa fourchette dans son assiette et remua ses spaghettis sans entrain.

– Tu n’aimes plus les pâtes à la carbonara ? lui demanda Stella, assise en face d’elle.

– Si, bien sûr.

Elles s’étaient retrouvées pour le dîner chez Stella, et se tenaient dans la cuisine, juchées sur les hauts tabourets, de part et d’autre du comptoir. Pandora venait de rentrer de Genève. Elle avait téléphoné à son amie et lui avait demandé si elle pouvait lui rendre visite.

– Tu sais que tu es toujours la bienvenue ! lui avait répondu Stella. Naturellement, je te garde pour le repas.

Son enthousiasme l’avait fait sourire. Il était tard et elle ne souhaitait pas rentrer chez elle. Ulysse dormait chez un copain et elle n’avait aucune envie de se retrouver seule.

– Tu veux en discuter ? demanda doucement Stella.

– De quoi ?

– De ce qui te tracasse... Ne le nie pas, c’est évident. Je te demande simplement si tu souhaites qu’on en discute.

Pandora poussa un long soupir. Elle aurait aimé pouvoir lui parler, lui confier ses inquiétudes, connaître son avis. Mais sa retenue naturelle l’en empêchait. Comme si elle était verrouillée de l’intérieur. Stella ne la jugerait pas et ferait son possible pour l’aider, elle le savait. Seulement, ses pensées étaient confuses et les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres.

– Ce n’est pas grave, lui assura Stella en saupoudrant ses pâtes de parmesan râpé. Il m’en faut plus pour me couper l’appétit.

Pandora apprécia la plaisanterie. Stella ne se formalisait de son silence, pas plus qu’elle cherchait à lui soutirer ses petits secrets. Ce fut probablement ce qui la décida à s’épancher.

– J’ai vu Orlando aujourd’hui, commença-t-elle d’une voix mal assurée.

– Il est passé à la boutique ?

– Non, il est hospitalisé à Genève.

À ces mots, Stella laissa tomber sa fourchette au milieu de ses spaghettis.

– Dois-je comprendre que tu as fait le chemin jusque là-bas uniquement pour ses beaux yeux ?

– C’est plus compliqué que ça.

– Alors, éclaire ma lanterne. Pourquoi est-il hospitalisé ? Un comble pour un médecin, non ?

Pandora se tortilla sur sa chaise, mal à l’aise.

– Je t’en prie, crache le morceau ! Là, tu en as trop dit ou pas assez.

– OK, Orlando s’est envolé pour le Myanmar et...

– Où ça ?

– La Birmanie. Il y était en vacances, mais il a eu un accident de voiture dans la jungle et il a dû être rapatrié d’urgence.

– Mince alors ! Il devait être salement amoché. Tu parles de vacances...

– Il a eu de la chance. Seulement, il est très affaibli.

Stella lui jeta un regard en biais, avant de lui rétorquer :

– Et toi, tu as couru à son chevet...

– J’étais inquiète.

– Je reconnais bien là ton côté Mère Teresa. À d’autres, ma belle ! Tu y es allée parce que tu crevais d’envie de le voir. Un point c’est tout.

– Ta compassion me va droit au cœur... En fait, il m’a semblé plus malade que je ne l’imaginais.

– C’est mignon comme tout : tu te fais du mouron pour ton joli chirurgien.

– Tu es impossible ! s’exclama Pandora en levant les yeux au ciel.

Stella lui tapota la main avec bienveillance, lui montrant par ce geste qu’elle plaisantait et ne voulait pas la froisser. C’était sa façon à elle d’alléger la conversation qu’elle savait délicate.

– Laisse-moi tout de même m’étonner que tu aies fait le déplacement pour cet homme que tu ne connais quasiment pas, reprit-elle d’un ton affectueux.

– Il m’a envoyé tout un tas de photos de son périple et du jour au lendemain, plus de nouvelle. Puis, lorsque enfin il répond à mes appels, j’apprends qu’il a été rapatrié à Genève.

– J’admets que c’est une raison amplement suffisante pour courir prendre de ses nouvelles. De quoi souffre-t-il ?

– L’équipe médicale l’ignore. Tant de facteurs peuvent entrer en jeu : une bactérie, un virus, un animal venimeux, un microbe... Combiné à la chaleur et aux conditions d’hygiène sommaires dans ces contrées reculées... Une vraie bombe à retardement.

– À t’entendre, on dirait que c’est un miracle qu’il s’en soit sorti vivant.

– C’est ce que j’ai cru comprendre aussi. Il a vraiment mauvaise mine et paraît vidé de ses forces.

– Tu ne vas pas t’amouracher d’un grabataire ?

– Stella !

Cette dernière fit mine de se verrouiller la bouche avec une clé invisible.

– J’avoue que j’ai été ébranlée de le voir si amoindri, reprit Pandora.

– Et lui, était-il content de te voir ?

– Je pense que oui. Surtout qu’il n’a pas reçu beaucoup de visites. À part l’infirmière et le médecin qui le suit.

– Attention à l’infirmière ! Ces filles-là sont toujours hyper sexy. C’est de la concurrence déloyale et, si tu n’y prends pas garde, elle va te le piquer.

Pandora laissa échapper un rire. Stella ne changerait décidément jamais !

– Sérieusement, quelles sont tes intentions au sujet de ton infortuné médecin ?

– Je ne sais pas. J’y suis allée sur un coup de tête et quand je l’ai vu, j’ai été à la fois soulagée qu’il soit en vie et affectée de découvrir la gravité de son état.

– Sa santé a donc de l’importance à tes yeux ?

– Le problème n’est pas là, affirma Pandora avec assurance.

Stella s’étonna de son soudain changement d’attitude. Elle était persuadée que Pandora était attirée par cet homme. Pour elle, bien que surprenante et improbable, cette attraction était aussi visible que le nez au milieu de la figure. Il y avait des signes qui ne trompaient pas : sa réticence à se confier, le fait qu’elle se soit précipitée à son chevet et la façon dont elle martyrisait son plat de pâtes tout en parlant.

– Orlando *est et restera* une liaison épisodique, reprit Pandora avec fermeté. Notre relation est à présent strictement professionnelle.

– Si tu le dis...

– Hors de question de m'attacher à un homme, ni de dépendre de lui ! Je ne veux plus souffrir. Ma vie restera exactement comme elle est. Je ne laisserai personne s'immiscer dans mon quotidien. J'ai un fils et je ne veux pas que son équilibre soit perturbé.

Stella leva les paumes en signe d'apaisement.

– OK, pas la peine de t'énervier ! Et puis, arrête de massacrer ce plat de spaghettis, il ne t'a rien fait !

Pandora lâcha ses couverts avec un gros soupir. Elle se prit la tête en les mains et ferma les yeux quelques instants.

– Les choses ne sont pas simples, n'est-ce pas ? suggéra Stella avec compassion.

– Elles ne le sont jamais.

– Loin de moi l'idée d'insister, mais je ne te reconnais plus.

– C'est-à-dire ?

– Tu débarques ce soir, l'air perdue, en me racontant que tu rentres de Genève. *Ge-nè-ve*, martela-t-elle, détachant chaque syllabe, même avec l'autoroute tu t'es tapé une heure de trajet ! Tout ça pour voir un éventuel client malade. Client que tu t'es tapé aussi...

– Stella !

– Ne joue pas les indignées. Ce monsieur a donc droit à une visite personnelle pour lui remonter son petit moral et dans le quart d'heure qui suit ton retour, tu craches sur les mecs, jouant le couplet de « plutôt seule que mal accompagnée ».

– Non, pas du tout...

Stella secoua la tête en signe de dénégation.

– Tu te voiles la face, ma belle. Ton attitude est totalement contradictoire. Regarde-toi : tu t'inquiètes sincèrement pour ce médecin et deux secondes après, tu affirmes ne vouloir t'attacher à personne.

– En quoi est-ce contradictoire ? Je peux être tracassée pour un potentiel acheteur et refuser de le laisser entrer dans ma vie.

– Présenté comme ça, je suis d'accord avec toi. Sauf que tu ne le considères pas uniquement comme un client. Quoi que tu en dises et pour une raison que j'ignore, tu es bien plus attachée à cet homme que tu ne veux l'admettre.

– Je ne suis pas « attachée » à lui ! s'exclama Pandora.

– Et lui est attaché à toi.

– C'est du délire !

– Ouvre les yeux et regarde les choses en face. Vous avez couché ensemble avec l'idée de ne plus jamais vous revoir. Or rien ne s'est passé comme prévu. Combien de fois vos chemins se sont-ils croisés depuis ?

Pandora la dévisagea comme si elle venait de perdre la raison.

– Quel est le rapport ?

– Reconnais que ce type te plaît, sinon tu aurais coupé les ponts, définitivement. Au lieu de ça, il t'envoie les photos de ses vacances et dès son retour, tu files lui rendre visite. Et je ne te parle pas de ce que tu me caches et que je devine à ton air coupable ! Sois réaliste, votre histoire n'est pas terminée.

Pandora la fixa comme si elle avait reçu une véritable douche glacée, comme si sa déclaration allait complètement à l'encontre de ses certitudes. Comme si elle n'avait rien entendu de plus absurde. Et pourtant...

Le temps que l'idée se fraie un chemin jusqu'à son cerveau, qu'il l'analyse avec une froide logique et délivre son verdict, Pandora resta pétrifiée, puis elle reconnut :

– Tu es dans le vrai, Stella : Orlando Ongarelli n'est pas qu'un simple client.

Orlando supporta la situation encore cinq jours. Cinq longues journées durant lesquelles il resta allongé dans son lit d'hôpital ou assis dans le fauteuil devant la fenêtre, jetant un œil morne au va-et-vient des voitures. Il accepta de se soumettre encore à divers examens et analyses, dans l'attente de nouveaux résultats. Tous espéraient mettre enfin un nom sur le mal qui le minait.

Ce matin-là, alors que le Dr Calvin exprimait son impuissance, il en eut assez.

– Puisque apparemment je ne souffre d'aucune maladie contagieuse, je m'en vais, déclara-t-il en se redressant.

– Nous devrions probablement..., commença le médecin.

Mais Orlando ne l'écoutait plus. Il pianotait déjà sur l'écran de son téléphone portable. D'abord, il composa le numéro de sa mère, mais tomba sur son répondeur. À contrecœur, il appela donc Camilla.

– Je veux que tu viennes me chercher.

– Mon trésor, ça tombe mal. J'ai un rendez-vous professionnel que je ne peux absolument pas annuler.

Elle paraissait sincèrement désolée, néanmoins, elle raccrocha sans ajouter un mot. Elle aurait voulu le snober qu'elle ne s'y serait pas mieux prise ! Orlando sentit l'agacement le gagner et sa patience fondre comme neige au soleil. Il n'était pas question qu'il se plie aux recommandations du Dr Calvin, ni qu'il attende bien sagement le bon vouloir de Camilla.

Par défi, il composa un troisième numéro, celui de Pandora, la seule femme semblant se soucier un tant soit peu de lui depuis qu'il était hospitalisé.

– Viens me chercher, s'il te plaît.

– Ils acceptent de te libérer ? plaisanta-t-elle.

– Oui, j'ai purgé ma peine et payé ma dette à la société.

– Prépare ta valise, je serai là dans une heure. N'oublie pas ton bel oreiller.

Alors qu'il allait raccrocher, elle ajouta :

– Contente de savoir que tu vas mieux.

Elle avait répondu présente et cette pensée déclencha un agréable frisson au creux de son ventre. Avec un regain d'énergie, il exigea qu'on lui transmette son dossier médical, car il était bien décidé à reprendre les choses en mains. Comme il s'y attendait, le médecin poussa des hauts cris mais Orlando tint bon. Il s'agissait de sa santé. Sans remettre en question les efforts et les capacités du praticien, il était fermement décidé à mettre un nom sur cette maladie qui le vidait de sa force vitale. Qu'elle soit d'origine parasitaire, virale ou bactérienne, il en viendrait à bout !

Il terminait de signer la décharge quand il entendit des talons claquer dans le couloir. Son rythme cardiaque s'emballa instantanément. Il se tourna et la vit qui passait l'encadrement de la porte. Pandora

était vêtue de noir, comme à son habitude, portant une robe droite au tombé impeccable, rehaussée d'un petit col Claudine d'une blancheur virginale. La respiration d'Orlando s'accéléra et ses mains devinrent moites.

Elle était pareille aux rêves qu'il faisait de plus en plus souvent à son sujet. Le teint hâlé, les pommettes hautes, les lèvres rouges et les yeux aussi étincelants que mystérieux.

– Je me suis dit que tu t'es peut-être lassé de la garde-robe que tu portes depuis que tu es ici, dit-elle en lui tendant un sac griffé d'une grande marque italienne.

Avec une moue espiègle, elle baissa les yeux sur sa veste de pyjama froissée. Elle ne le jugeait pas, c'était une simple plaisanterie destinée à alléger l'atmosphère.

– Tu as gagné : je vais me changer, dit-il en se dirigeant vers la salle de bains.

Avec un soupir de bien-être, il enfila un jean de toile brute et un pull de fine maille grise sur un polo assorti. Heureusement, on lui avait laissé ses chaussures. Il attacha sa montre à son poignet et se sentit un autre homme.

– Allons-nous-en avant qu'ils ne changent d'avis, dit-il en passant la porte.

Si les premiers pas furent décidés, Orlando sentit ses forces décliner dès les suivants. Voyant son allure ralentir, Pandora glissa une main le long de son dos, posa l'autre contre son torse, pour le soutenir, comme si elle craignait qu'il ne s'effondre. Il ne sut ce qui le toucha le plus : sa paume plaquée contre lui ou sa sollicitude. Sa gorge se serra en réalisant qu'elle le voyait si affaibli. Son ego en prenait un sacré coup !

– Veux-tu que j'appelle une infirmière et que je demande une chaise roulante ? suggéra-t-elle.

– Non, pas ça, s'il te plaît.

Sa voix était pressante et elle n'insista pas.

– Ma voiture est garée juste là. C'est la rouge.

Du menton, elle désigna une petite Porsche 911 cabriolet.

Un beau jouet, songea-t-il à part soi.

Datant d'une quinzaine d'années, le modèle n'en restait pas moins d'une élégance racée. Orlando se fit la réflexion que malgré sa beauté, ce modèle n'était pas une voiture de femme. S'agissait-il d'un cadeau de l'aristocrate anglais ?

– Je ne t'imaginais pas dans ce genre de véhicule, dit-il à voix haute.

– Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

Se faisait-elle entretenir par Phillips ?

– C'est une sorte de dédommagement, précisa-t-elle avec froideur.

Il comprit qu'elle ne souhaitait pas en dire plus et que le sujet était clos.

Tant bien que mal, il entra sa grande carcasse dans l'habitacle réduit qui semblait avoir été créé pour des poupées.

– En route pour Lausanne ! claironna-t-elle en démarrant.

Il n'était pas fâché de quitter le centre hospitalier et de retrouver sa garçonnière face au lac Léman. Il était également impatient de passer une heure en tête à tête avec Pandora. C'était l'occasion de discuter et d'apprendre à mieux se connaître. Seulement, il n'en profita guère car l'effort qu'il avait fourni pour s'habiller et marcher jusqu'à la Porsche l'avait complètement épuisé. Il ferma les yeux au bout de quelques kilomètres et sombra dans un sommeil profond.

– Nous arrivons à Lausanne, annonça-t-elle, le réveillant subitement. Veux-tu que je te laisse à la clinique ?

– Non. Surtout pas !

Il n'était pas en état d'affronter le regard de ses confrères, encore moins de croiser sa mère. Qui ne s'était pas donné la peine de le rappeler, d'ailleurs.

Pas plus que Camilla, songea-t-il amèrement.

À croire qu'il ne comptait pour personne. D'une voix dans laquelle perçait la déception, il lui indiqua le chemin de son appartement. La petite 911 se gara dans l'allée. Ils étaient arrivés.

– Je crains de ne pas avoir été un passager des plus agréables, dit-il avec une moue d'excuse.

Pandora haussa les épaules, comme si cela lui était indifférent. Le moteur tournait toujours. Il était clair qu'elle ne désirait pas s'attarder et il ne pouvait l'en blâmer. Comment aurait-il pu en être autrement : il lui avait quasiment ordonné de venir le chercher avant de s'endormir durant le trajet. Comme elle devait le mépriser à cet instant !

– Merci pour la course, poursuivit-il néanmoins avec une pointe d'humour.

Voyant qu'elle ne lui accordait qu'une esquisse de sourire, il renonça à poursuivre la conversation et ouvrit la porte. Il posa un pied sur le gravier et se leva avec précaution. Ce n'était pas le moment de tomber dans les pommes !

Mû par une brusque impulsion, il se tourna vers elle et lui demanda :

– Reste avec moi. Juste ce soir.

Ses yeux d'onyx s'écarquillèrent une fraction de seconde et il comprit que sa proposition l'avait surprise. Mais déjà elle était redevenue maîtresse d'elle-même.

– Ce n'est pas possible, répondit-elle.

– Pourquoi ? Tu ne *peux* pas ou tu ne *veux* pas ?

– Tu sembles l'oublier, mais il se trouve que j'ai une vie de famille.

Était-ce un reproche ? Une excuse ? Sans autre explication, elle passa la marche arrière et attendit qu'il ferme la portière pour faire demi-tour, puis la décapotable rouge disparut rapidement de sa vue.

Resté seul sur le perron, il s'interrogea sur les motifs qui l'avaient poussé à l'inviter. Avait-il peur de se retrouver seul ? Voulait-il qu'elle continue à prendre soin de lui ? Ce dont il était sûr, c'est qu'il n'avait aucune intention de la séduire. Son lamentable état physique le rendait incapable d'avoir la moindre érection. Sur ce bien triste constat, il entra chez lui, poussé par le froid hivernal.

– Enfin, te voilà, mon trésor !

Camilla jaillit devant lui, alors qu'il venait de franchir le seuil de son appartement. Sous l'effet de la surprise, il crut qu'il allait en faire un arrêt cardiaque. Bon sang, il fallait absolument qu'il lui confisque cette clé !

– Comment sais-tu que...

– J'étais morte d'inquiétude ! s'écria-t-elle d'un ton catastrophé. Dès que mon rendez-vous s'est terminé, je t'ai appelé, mais tu ne répondais pas. J'ai donc téléphoné à l'hôpital. Le service du Dr Calvin m'a informée que tu étais en route. Alors je suis venue directement ici pour t'attendre.

Depuis combien de temps était-elle là ? Avait-elle vu Pandora dans sa décapotable ? Devant le sourire extatique qu'elle lui adressait, il en conclut que non. À moins que ce ne soit le cadet de ses soucis ? Elle n'eut pas non plus la curiosité de lui demander comment il était rentré.

La démarche hésitante, il rejoignit le canapé du salon avant de s'y asseoir lourdement, songeant que Camilla était venue et l'attendait, pleine de sollicitude, alors qu'ils avaient rompu. Se pouvait-il qu'il l'ait mal jugée ?

La mine gourmande, elle s'assit sur ses genoux avant de susurrer :

– Tu m'as manqué, tu sais.

Le visage penché vers le sien, elle passa la main sous son pull et caressa la peau ferme de son ventre.

– Je crois que nous avons quelques nuits à rattraper, continua-t-elle d'un ton aguicheur.

Il poussa un grognement approuvateur, savourant ses effleurements délicats.

– Mais qu'est-ce qu... ?

Elle venait de passer la main sur ses tempes et se retrouva avec une touffe de cheveux entre les doigts. Elle s'écarta vivement de lui avec dégoût.

- Tu n’es pas contagieux au moins ?
- Camilla, je t’en prie. Ne...
- Pourquoi le médecin t’a-t-il autorisé à sortir ?
- J’ai signé une décharge.

Mal à l’aise, elle se frottait les paumes sur sa robe, comme si elle cherchait à en ôter quelque chose de sale.

– Je vais bien, je t’assure. Seulement...

– Ne me touche pas ! cria-t-elle, alors qu’il amorçait un geste vers elle. Tu fais peur à voir, on dirait un mort vivant.

Elle ramassa son manteau puis fila vers le hall d’entrée comme si le diable était à ses trousses.

– Soigne-toi ! cria-t-elle avant de claquer la porte.

Décidément, ce soir, il collectionnait les râteaux avec les filles !

Orlando aurait pu continuer à contempler avec désolation la porte qui s'était refermée sur Camilla. Mais le sort en avait décidé autrement et il s'était dit que ce jour-là, on ne lui ferait aucun cadeau : l'écran de son téléphone s'alluma, dévoilant le numéro de sa mère. Comme la situation ne pouvait être pire, il décrocha.

– Je viens d'apprendre que tu as quitté l'hôpital de Genève ! s'exclama-t-elle. Où es-tu, à présent ?

– Chez moi.

– Pourquoi tu ne m'en as pas avertie ?

– Je te signale que tu es la première que j'ai appelée. Seulement, tu n'as pas daigné décrocher. De plus, j'ai quarante ans. Ça devrait te suffire comme raison.

Gina marqua une pause, ce qui ne présageait rien de bon.

– À tout bien réfléchir, ce n'est pas un médecin que tu devrais consulter, répondit-elle avec froideur. Tu devrais plutôt prendre rendez-vous avec un psychothérapeute.

Cette fois ce fut Orlando qui conserva le silence, atterré par ce qu'il venait d'entendre.

– Je m'interroge sur ton bon sens. Tu as complètement perdu la boule, mon garçon !

– Mère, je ne...

– Ne m'interromps pas, je te prie ! D'abord, tu t'obstines à vouloir rénover notre clinique. Les travaux nous coûtent les yeux de la tête. Ensuite, tu refuses de t'engager plus sérieusement avec Camilla. Comme tu viens si justement de le rappeler, tu as quarante ans, il est bien temps que tu songes à fonder une famille et à assurer la pérennité de notre nom. Enfin, tu disparaissais au fin fond de l'Asie sans prévenir personne. Que dois-je penser de ton attitude ?

Un frisson glacé parcourut son grand corps fatigué. Vu sous cet angle, il ne pouvait nier qu'il donnait l'impression d'être un homme au cerveau dérangé.

– Inutile de préciser qu'avec un tel passif, je n'aurai aucun mal à rallier le conseil administratif à ma cause, poursuivit-elle, implacable.

Sa menace était à peine masquée. Elle voulait l'écarter de l'entreprise. Certainement parce qu'il refusait d'agir selon sa volonté. Mais il n'était plus aussi malléable qu'avant. Seulement, il devait reconnaître que son voyage en Birmanie avait été une erreur car, au lieu de le libérer de son emprise, il n'avait réussi qu'à lui donner un motif valable de l'exclure de la clinique.

Sa fatigue et l'écoeurement l'envahissaient en vagues successives, pompant ses dernières forces. Il aurait été si simple de lui répondre « oui, mère », comme chaque fois qu'il voulait éviter un conflit avec elle. Après la mort de son père, il s'était appliqué à être un fils exemplaire. Ne s'était-il pas fait un devoir de reprendre les rênes de la société et appliqué à la développer, mettant ainsi sa mère à l'abri du besoin ? Ne fréquentait-il pas régulièrement Camilla, une femme de son milieu, après une multitude

d'aventures ? Il avait cru que cette vie était la sienne. Or, cette vie, c'était celle que Gina voulait pour lui. Il avait cru longtemps qu'elle agissait de la sorte pour le protéger. Il venait de comprendre qu'elle le manipulait dans son intérêt personnel.

À cette pensée, l'empoiement le saisit. Gina Ongarelli ne changerait jamais. Elle incarnait son rôle de mère comme un P-DG dirige une entreprise, avec plan de financement et rigoureuse gestion des ressources humaines. Sauf qu'il n'était pas son employé : il était son fils. Qui plus est, son fils unique. Le seul à recevoir et pouvoir transmettre l'héritage des Ongarelli. Il était temps que le rapport de force s'équilibre.

– Je constate que tu te soucies plus de la rentabilité de la clinique que de la santé de ton fils. Les administrateurs apprécieront certainement ton sens des priorités.

À l'autre bout du fil, un silence consterné lui indiqua qu'il avait visé juste. Puis, sans un mot, sa mère raccrocha.

– C'est toujours un plaisir de te parler, dit-il, laissant tomber son téléphone sur le canapé.

Il bascula la tête en arrière sur le dossier, épuisé par cet âpre échange. Curieusement, il n'éprouvait pas le besoin de se reposer. Il était bien trop énervé. Aussi décida-t-il de jeter un coup d'œil à son dossier médical. La légère fièvre, les maux de crâne et les courbatures indiquaient nettement qu'il souffrait d'une infection. Pourtant, à part une légère augmentation des globules blancs, les analyses de sang n'indiquaient rien de probant. Le taux de leucocytes restait stable, malgré les antibiotiques qu'on lui avait administrés. Le Dr Calvin avait cherché à dépister une longue liste de maladies tropicales ou de troubles parasitaires sans rien trouver de concluant. Tout était négatif. C'était incompréhensible.

Il posa son dossier sur la table basse, découragé. À la vitesse où ses forces déclinaient, il devrait bientôt songer à s'acheter un fauteuil roulant et une perruque ! Restait un autre point sur lequel il était temps de se pencher. Il se saisit de son smartphone et composa le numéro de Samir Belkacem, le détective privé qu'il avait engagé afin d'enquêter sur la mort de son père.

– Monsieur Ongarelli ! s'exclama l'enquêteur, visiblement surpris. Je pensais que vous aviez renoncé à poursuivre vos investigations.

– Pas du tout. J'étais simplement absent. Avez-vous avancé dans vos recherches ?

– Oui. Mais comme vous m'aviez interdit de vous contacter, j'espérais que vous m'appelleriez rapidement.

– Je vous écoute.

Un sentiment d'angoisse lui noua la gorge. Était-il sûr de vouloir apprendre ce qui s'était réellement passé ce soir-là ? Pourrait-il entendre la vérité ?

– J'ai découvert que votre père était en relation avec un autre médecin. Pour une raison que j'ignore encore, ils se sont rencontrés le jour même de la...

Belkacem hésita avant de se reprendre :

– ... Le jour de sa disparition.

– Se sont-ils disputés ?

– Je n'ai pas assez d'éléments pour le moment, mais c'est une piste que je vais explorer. Je voudrais être fixé sur la nature de leur lien.

– C'est-à-dire ?

– J'ai eu beaucoup de difficulté à découvrir cet indice. Ils se sont entourés d'un maximum de précautions. Contrairement à ce que je pensais de prime abord, il ne s'agissait peut-être pas d'une relation professionnelle...

Le détective laissa sa phrase en suspens.

– Vous affirmiez à l'instant qu'il s'agissait d'un médecin, s'étonna Orlando.

– C'est exact, mais ça ne prouve rien.

Que devait-il comprendre ? Que son père voyait un autre homme en cachette ? Pendant de longues minutes, il laissa ses pensées suivre leur cours. Comment expliquer un tel comportement de la part de son père ? Devait-il comprendre qu'il était homosexuel ? Le choc de cette éventualité anéantit ses dernières forces.

– Je... Bien, je vous rappellerai, dit-il, avant de couper la communication.

Si son père entretenait une relation amoureuse avec un homme, voilà qui pouvait expliquer les raisons de son geste. Le poids du secret, la menace que sa liaison soit révélée un jour... Tant de choses pouvaient justifier son suicide. Ou son meurtre motivé en ce cas par la jalousie ou une dispute avec son amant. À dire vrai, il n'était guère plus avancé.

Le téléphone tomba de sa main. Le peu de vigueur qui lui restait l'abandonna. Cette journée virait au cauchemar. Des pans entiers de sa vie s'écroulaient les uns après les autres. Son environnement familial s'effondrait irrémédiablement ; plus aucun de ses repères n'était stable. Ils lui faisaient l'effet d'une poignée de sable s'écoulant entre les doigts, que rien n'arrivait à contenir.

La nausée lui crispa l'estomac. Sa température semblait avoir grimpé et il se sentait très malade.

Durant de longues heures, il resta inerte sur le canapé. Il se contenta de tirer une couverture sur ses grandes jambes. Ses membres étaient engourdis, sa tête lui pesait et il grelottait. Il se sentait si mal en point qu'il se demanda s'il allait survivre à cette journée.

Dans un des rares moments de lucidité que lui laissait la fièvre, il songea qu'il aurait mieux valu mourir dans cet accident de voiture au milieu de la jungle. Ainsi, sa mère aurait pu gérer la clinique à sa guise. Après tout, même s'il était un bon chirurgien esthétique, Gina pouvait embaucher un autre praticien, tout aussi compétent. Nul n'était irremplaçable. Il était certain qu'il ne manquerait pas non plus à Camilla. Elle le pleurerait, peut-être, et garderait tous les cadeaux dont il l'avait couverte ces dernières années. Restait Pandora. Lui manquerait-il ? Probablement pas. Elle avait sa galerie et, surtout, son fils. Tant de choses qui donnaient un sens à son existence... et que lui-même n'avait pas.

Mort ou vivant. Quelle différence ?

La nuit tombait et la pénombre envahissait la pièce. Orlando avait conscience qu'il devait bouger, sortir de cette léthargie. Mais à quoi bon ? Son téléphone, échoué sur le tapis, sonna. Il ne prit pas la peine de répondre. Quelques secondes plus tard, la sonnerie retentit à nouveau. Puis le silence s'installa dans la pièce. Pourtant, son correspondant insistait. Appelait, encore et encore. De guerre lasse, il décrocha.

– Tu en as mis du temps ! s'exclama Pandora visiblement inquiète. J'ai cru que...

– Qu'est-ce que tu as cru ?

– Rien... Enfin, si. J'ai pensé que tu avais eu un malaise et je me demandais si je ne devais pas venir m'assurer que tout allait bien.

Il eut un sourire plein de sollicitude. Un filet de chaleur s'insinua doucement dans son corps, coula dans ses veines, gagnant chaque cellule de son corps. Comme une plante qu'on venait d'arroser, il renaissait à la vie.

– Pour être honnête avec toi, ce n'est pas la grande forme. J'ajouterai même que je ne refuserais pas un peu de compagnie.

À son silence réprobateur, il comprit qu'elle se méprenait sur ses intentions.

– Juste un repas, précisa-t-il. Pas de sexe.

– Vraiment ?

– Je te rappelle que je sors de l'hosto et que je suis aussi vif qu'un paresseux anémié bourré de tranquillisants. Je commande chez le traiteur pour une livraison dans une heure. Qu'en dis-tu ?

– D'accord, accepta-t-elle après un moment de réflexion.

Orlando raccrocha avec un soupir satisfait. Il lui semblait qu'un poids venait de quitter sa poitrine et qu'il respirait plus librement. Peut-être était-ce la perspective du repas qui l'avait ranimé ? Depuis quand

n'avait-il pas mangé ? Souffrait-il d'hypoglycémie, en plus de sa mystérieuse pathologie ?

Pandora arriva au moment où le livreur déposait la commande. Orlando remarqua immédiatement qu'elle s'était changée, car elle portait à présent un pull en maille noire à col bateau découvrant ses épaules, un jean coordonné et des bottes cavalières. Ses cheveux étaient attachés en une queue-de-cheval haute. Comme souvent lorsqu'il se trouvait face à elle, il se fit la réflexion que sa tenue était négligée. Et particulièrement ce jour-là ! Il portait les mêmes vêtements qu'à sa sortie de l'hôpital et ne s'était pas donné la peine de se doucher. S'il n'avait fourni aucun effort physique depuis qu'il était rentré, il avait malgré tout transpiré à cause de la fièvre. Il se sentait à peu près aussi présentable qu'un clochard. Sans plus attendre, il devait y remédier.

– Entre, l'invita-t-il cordialement. Fais comme chez toi. Je t'abandonne dix minutes.

Elle le regarda, surprise.

– Qu'est-ce que tu me prépares ? Pas de mauvaise blague j'espère.

– Non, je t'assure.

Il lui adressa un sourire apaisant avant de disparaître dans la salle de bains. Pendant qu'il s'étrillait le corps sous l'eau tiède, Pandora dressa le couvert sur la grande table de la salle à manger. Lorsqu'il réapparut, les cheveux encore humides, elle le taquina :

– Dois-je comprendre que tu t'empares du moindre prétexte pour me laisser tout préparer ?

– Pas du tout. J'avais besoin de me rafraîchir.

– Dure journée ?

– Tu ne peux pas imaginer à quel point !

Il l'invita à s'asseoir et déballa les nems encore chauds de l'emballage isotherme.

– J'ai cru me souvenir que tu aimais la cuisine asiatique, dit-il, plaçant la sauce entre leurs deux assiettes.

La scène avait quelque chose de surréaliste : il était chez lui, partageant un repas avec elle, incapable de savoir s'il devait la considérer comme sa maîtresse ou une simple partenaire professionnelle. Jamais il n'aurait imaginé terminer la soirée ainsi. Jamais non plus il n'aurait imaginé que ce serait aussi agréable.

Après avoir fait un sort aux derniers nems, Pandora demanda :

– Raconte-moi ta journée... Ça ne peut pas être pire que d’être rapatrié en catastrophe de la jungle birmane.

– Mille fois pire, si ! D’ailleurs, je me demande si je ne devrais pas y retourner, répondit pensivement Orlando.

Intriguée, elle posa le verre d’eau qu’elle venait de porter à ses lèvres.

– Ma mère critique mon comportement et mon ex-fiancée, qui souhaitait ardemment recoller les morceaux, me fuit. Quant à mon père...

En entendant sa voix se briser, elle pencha la tête sur le côté, soucieuse, et ses mèches d’ébène balayèrent son épaule.

– Mais je ne vais pas t’ennuyer avec mes soucis...

– Tu ne m’ennuies pas. Comme Cendrillon, j’ai la permission de minuit. Il me reste donc quelques heures à tuer.

Il lui rendit son sourire et reprit d’une voix lasse :

– Je ne sais pas si c’est le fait d’avoir frôlé la mort, mais je m’interroge beaucoup.

Elle mit les coudes sur la table et posa le menton sur ses mains croisées, prête à l’écouter.

– Tu n’es pas venue ici pour entendre mes jérémiades, mais pour le bon repas que je t’ai promis.

– Et tu as tenu parole ! affirma-t-elle gaiement, comprenant qu’il n’en dirait pas plus pour le moment.

Le dîner terminé, Orlando lui proposa un café. Ils restèrent tous les deux accoudés au plan de travail pendant que coulait le liquide plein d’arômes.

– As-tu des nouvelles de ton médecin ? demanda-t-elle en prenant la tasse en porcelaine qu’il lui tendait.

– Toujours pas. J’ai pris le temps d’éplucher mon dossier médical et j’avoue que je ne suis guère plus avancé. Je suis au trente-sixième dessous et j’ignore toujours ce dont je souffre.

– Pourquoi ne pas prendre un autre avis ?

– Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Il serait du plus mauvais effet que la rumeur s’empare de ma maladie et que la nouvelle se répande sur la place publique. Tu imagines l’impact négatif sur l’activité de la clinique ? Je n’ai vraiment pas besoin de ça en ce moment !

– Pourquoi ? Tu n’y es pour rien et tu n’es pas à l’article de la mort.

– Mes rivaux seraient ravis de diffuser largement cette information, signe de faiblesse à leurs yeux.

– Quel monde impitoyable !

– Et là, je ne te parle que de mes concurrents. Je n’ose même pas évoquer ce qu’envisage ma mère.

- Ta mère ?
- Ma chère maman veut profiter de l’occasion pour m’évincer.
- C’est une plaisanterie ?
- Hélas non. Gina a un sens acéré des affaires et elle n’apprécie guère les transformations que je souhaite apporter à notre entreprise.
- Merveilleux ! ironisa Pandora.
- Puis après un silence, elle poursuivit d’un ton presque tendre :
- Je sais que tu as perdu ton père, et j’imaginai que ce deuil vous avait soudés, ta mère et toi.
- Je l’ai cru également, jusqu’à ces derniers jours. Comme tu vois, la vie d’Orlando Ongarelli n’est pas si simple ni si facile.
- Celle de Pandora Fuentecén non plus.

Elle avait dit cela sans animosité, toutefois il reçut sa remarque comme une gifle. Ce n’était pas une critique de sa part, et pourtant il prit conscience qu’il ne parlait que de lui et qu’il ignorait tout ou presque d’elle.

- Tu m’as dit que tu avais des soucis avec ta galerie. À quel point ?

Elle balaya sa question d’un geste.

- Il ne s’agit que d’argent et ce n’est pas la première fois que les comptes sont dans le rouge.
- Quoi d’autre, alors ?

Elle prit son temps pour boire son café, puis posa la tasse sur le plan de travail avant d’expliquer d’une voix à peine audible :

- J’ai effectué des recherches sur Internet à ton sujet. Je t’épargne les nombreux articles que j’ai trouvés dans les magazines *people* spéculant sur ta relation avec Camilla Ornet-Naujac ou les pages financières parlant de ta clinique. J’ai surtout appris que tu avais perdu ton père il y a dix ans.

Où voulait-elle en venir ? L’information semblait la troubler. Pourquoi ? Après un rapide calcul mental, il déduisit qu’elle devait avoir vingt-cinq ans au moment du décès de son père. L’avait-elle connu ? Avait-elle des informations au sujet de son suicide présumé ?

- Je n’ai jamais connu le mien, poursuivit-elle, détournant le regard. Il est parti quand j’avais cinq ans pour ne plus jamais revenir.

- Je suis désolé, murmura-t-il, lui passant la main sur les épaules.

- Pourquoi ? Ce n’est pas ta faute.

Déjà, elle reprenait la maîtrise de ses émotions.

- Même si ton père est mort trop tôt, tu n’imagines pas quelle chance inestimable tu as d’avoir vécu toutes ces années auprès de lui. Il a partagé ton enfance, ton adolescence, puis t’a accompagné jusqu’à l’âge adulte.

- Ce qui n’a pas été ton cas...

À nouveau, elle braqua ses yeux sombres sur lui. Il y lut un mélange d’émotions contradictoires et devinait qu’elle regrettait déjà cette confidence.

- Je ne sais pas pourquoi je te dis ça. Il est temps que je rentre.

Déjà, elle attrapait son manteau.

- Moi je le sais.

- Comment ?

- Tu me parles simplement parce que tu en as envie. J’éprouve la même facilité à me confier à toi.

- Je crois surtout que nous sommes tous les deux fatigués et que nous avons besoin de repos.

Comme elle se dirigeait d'un pas décidé vers le hall d'entrée, il lui lança avec gravité et conviction :

– Toi et moi, nous sommes pareils.

Instantanément, elle se figea. Les épaules légèrement voûtées et la tête basse, elle semblait méditer ses dernières paroles. Il n'osa l'approcher, craignant de déclencher une réaction brutale.

– Tu te trompes, énonça-t-elle enfin, comme à regret. Nous n'avons rien en commun. *Absolument rien !*

Puis, sans lui laisser le temps de préciser sa pensée, elle claqua la porte derrière elle.

Résigné à la voir partir, il s'avança jusqu'à la fenêtre surplombant le perron. Sa 911 était garée dans l'allée. Il patienta de longues minutes, s'attendant à la voir sortir puis s'engouffrer dans sa voiture, et démarrer en trombe. Or, il ne se passa rien. Le chemin entre son appartement et la Porsche n'était pourtant pas si long. Où était Pandora ?

Inquiet, il composa son numéro sur son téléphone. Elle répondit immédiatement.

– Admettons que tu aies raison, dit-elle, la voix étranglée. Admettons qu'on soit effectivement pareils. Qu'est-ce que ça change ?

Son intonation était saccadée, comme si elle faisait un effort ou, plus certainement, comme si elle peinait à masquer ses émotions. Il avait touché sa corde sensible. Elle n'était toujours pas sortie de la maison et s'était arrêtée dans le couloir, à quelques mètres de lui.

– Nous vivons tous les deux dans des mondes hostiles où, chaque jour, nous devons faire nos preuves, argumenta-t-il. Dévoiler nos faiblesses marquerait la fin de nos ambitions. À tel point que nous avons établi des stratégies quasi militaires, afin de ne laisser personne nous approcher de trop près.

– Parle pour toi.

– Je suis certain que tu te reconnais dans cette description.

– Et quand bien même tu aurais raison ?

– Nous ne sommes pas obligés d'être seuls. Je sais que je peux compter sur toi... Sois également assurée que tu peux avoir confiance en moi.

Elle éclata d'un rire qui n'avait rien de gai.

– Tu ne sais pas qui je suis, ni d'où je viens, répliqua-t-elle avec amertume.

– C'est vrai, mais je n'ai pas besoin d'avoir ce genre d'informations pour comprendre que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Il lui sembla qu'elle étouffa un sanglot et le silence s'éternisa.

– Que veux-tu ? finit-elle par demander. Que cherches-tu à prouver ?

– À dire vrai, je l'ignore moi-même. Je sais simplement qu'avec toi c'est plus facile, plus simple. Pourtant, tu es la femme la plus mystérieuse que je connaisse. Limite hermétique.

Elle eut un petit hoquet qui pouvait s'assimiler à un rire. Encouragé, il poursuivit :

– Contrairement à ce que je m'étais imaginé, toi et moi, ce n'est pas juste pour une nuit.

– Pardon ?

Sa voix était montée dans les aigus. Avait-elle peur ?

– Regarde les choses en face, Pandora. Nous partageons déjà bien plus que du sexe.

Réalisant la portée de ses paroles, il craignit qu'elle lui raccroche au nez.

– Je ne sais pas si...

– Qu'est-ce que tu éprouves pour moi ? De la pitié ? De l'amitié ? Tu sais tout comme moi qu'après la première nuit que nous avons passée ensemble, nous aurions dû couper les ponts. C'était le deal implicite. Or, il n'en est rien. Pourquoi ?

– J'ai... Je l'ignore.

– Pour quelle raison me suis-je confié à toi, ce soir ? Pourquoi n'es-tu pas partie et me parles-tu derrière la porte ?

Elle eut un petit rire étouffé.

– C’est puéril, je le reconnais, confessa-t-elle.

– Il y a tant d’autres questions sans réponses, mais le fait est que...

Il s’arrêta, à bout d’arguments.

– Quoi, Orlando ? demanda-t-elle, de l’espoir dans la voix.

Pour toute réponse, il ouvrit la porte de son appartement. Comme il l’avait deviné, elle n’avait pas bougé du couloir et s’était adossée au mur, son téléphone entre ses doigts crispés. Il éteignit le sien et s’avança d’un pas. Craignant de l’apeurer, il leva doucement le bras et lui tendit la main. Elle le dévisagea, les yeux écarquillés, hésitant entre la méfiance et l’attente.

– Reste avec moi, dit-il enfin.

Pandora restait pétrifiée, incapable de prendre la main qu'Orlando lui tendait. Elle se sentait complètement perdue. Stella affirmait qu'il était inutile de nier l'évidente attirance qu'elle éprouvait pour lui, affirmation qu'elle pensait réciproque. Jugeant cette hypothèse totalement infondée, Pandora refusait d'y réfléchir. Aujourd'hui encore, elle considérait Orlando avant tout comme un partenaire professionnel.

Pourtant, ils avaient largement dépassé les limites de la relation commerciale. Qu'elle lui rende visite au centre hospitalier de Genève, passe encore. Après tout, ne devait-elle pas bichonner ses clients, en ces temps de crise ? Mais lui servir de taxi en le ramenant à Lausanne, puis accepter son invitation à dîner, c'était franchir la ligne qu'elle s'était fixée. Avec naïveté, se bernant elle-même.

Stella avait raison, après tout : elle refusait de voir la réalité en face. Orlando et elle n'étaient pas uniquement des partenaires en affaires. Pas plus que leur relation se résumait à une histoire de sexe. Non, il y avait autre chose entre eux. Seulement, elle était incapable de définir la nature de ce lien. Et cette remise en question l'effrayait.

Était-ce ce qu'il cherchait à lui dire tout à l'heure, avant qu'elle ne quitte l'appartement en trombe ? Avait-il découvert ce qui les unissait et qu'elle n'arrivait pas à admettre ? Était-ce pour cette raison qu'il s'était confié à elle et qu'elle n'avait pu se résigner à partir ? Tant de questions se bousculaient dans son esprit ! Ce devait être une liaison d'un soir, fruit d'une puissante attraction physique. Une parenthèse dans leur vie trépidante. Mais ce simple accident de parcours faisait tache d'huile et elle n'en mesurait pas encore les implications.

– Reste, répéta Orlando.

Le regard dont il l'enveloppait était sincère. Elle n'y lut aucune arrière-pensée, juste la volonté qu'ils passent du temps ensemble, comme s'ils ne pouvaient se résoudre à se quitter. Elle accepta enfin la paume tendue vers elle et le suivit dans l'appartement. Elle savait son comportement aussi illogique que déraisonnable. Seulement, elle non plus ne souhaitait pas le quitter sur une dispute.

– Je ne sais pas si c'est une bonne chose..., commença-t-elle.

– On s'en fiche !

Il l'attira à lui et la serra contre son torse. Pendant de longues minutes, ils restèrent immobiles et silencieux. D'abord surprise, Pandora se détendit peu à peu entre ses bras. Elle s'y sentait en sécurité. Comme si, à l'abri contre ce grand corps même affaibli, rien ne pouvait l'atteindre. Pourtant, il ne lui avait fait aucune promesse, n'avait évoqué aucun projet pour l'avenir. Pas plus qu'elle ne lui en avait demandé.

Elle se dégagea doucement et plongea son regard dans le sien. Elle y lut une grande fatigue ainsi qu'une détermination farouche. Derrière l'image pleine d'impertinence qu'il se plaisait à donner, elle devinait un homme au caractère complexe. Elle se souvenait de leur première rencontre à la soirée, de la

manière dont il l'avait grossièrement interrompue pour se présenter. Elle se rappelait aussi son indifférence lors de ses tentatives pour lui arracher un rendez-vous. Mais cette attitude n'était qu'une façade, un rôle qu'il excellait à jouer, elle en était certaine à présent. Cette apparence ne servait qu'à masquer des blessures et des secrets, sur lesquels il avait furtivement levé le voile.

Orlando caressait les longues mèches de sa queue-de-cheval. Il les enroulait doucement entre ses doigts, semblant en apprécier le contact.

– Tu es belle, murmura-t-il. C'en est même criminel d'être aussi belle.

Pour le remercier de son compliment, elle lui adressa un petit sourire. Il y vit un encouragement, car il pencha lentement son visage vers le sien. Un long frisson d'anticipation lui parcourut le corps, comme elle devinait qu'il allait l'embrasser. Pourtant, ce n'était pas le premier baiser qu'ils échangeaient. Seulement, elle devait reconnaître qu'elle aimait son contact et la sensualité qu'il dégageait. Elle lui tendit sa bouche, les paupières closes pour mieux savourer l'instant.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque les lèvres d'Orlando se posèrent dans son cou, ignorant ses lèvres ! Délicatement, il remonta jusqu'au lobe de son oreille, dessinant sur sa peau un sillon brûlant. Elle retint un gémissement et s'accrocha à lui. C'était si doux, si agréable ! La tête renversée, elle lui offrit sa gorge comme une proie consentante s'offre à un prédateur. Du bout de sa langue, il suivit le contour de son oreille, puis il descendit jusqu'à son épaule, largement découverte par l'encolure bateau de son pull.

Grisée par l'intensité des sensations qu'il provoquait en elle, elle sentit ses jambes chanceler imperceptiblement sous elle. Se reculant un instant, Orlando passa ses mains chaudes sous son pull et d'un geste agile le lui enleva. Il contempla alors les courbes de sa poitrine rehaussée de ses dessous en dentelle noire. Son expression s'apparentait à de l'adoration. Elle s'approcha et lui chuchota à l'oreille :

– Arrête de te rincer l'œil et embrasse-moi.

– Madame est exigeante, mais je me ferai un plaisir de combler le moindre de ses désirs.

Elle eut une courte inspiration et entrouvrit les lèvres, prête à recevoir ce baiser qu'elle attendait tant. Il approcha de nouveau son visage vers elle, mais ce fut pour reprendre ses caresses exactement là où il les avait laissées.

– Tu es impossible, grogna-t-elle, la voix enrouée de désir.

Il eut un petit rire et lui embrassa à nouveau l'épaule. Il poursuivit son exploration pleine de sensualité et parcourut sa peau jusqu'à ses seins. Avec lenteur et application, il déposa une nuée de baisers à la lisière de sa lingerie. Elle frémit : la torture était délicieuse... Elle posa les mains sur ses épaules carrées, cherchant à s'y agripper pour ne pas chavirer. Alors qu'elle attendait qu'il lui ôte son soutien-gorge, comme il s'était débarrassé de son pull, Orlando continua ses caresses en descendant sur son ventre. Il embrassa et lécha son nombril avec ferveur, lui soutirant un soupir de plaisir, tandis que ses doigts ne cessaient de courir le long de son dos en de longs effleurements.

Puis ses doigts quittèrent sa peau et se posèrent sur la fermeture Éclair de son jean. Pandora en soupira d'impatience. Alors qu'Orlando avait déjà commencé à descendre la fermeture, elle le devança et enleva elle-même ses bottes en cuir et son pantalon.

– Quel empressement ! se moqua-t-il avec douceur.

Pour toute réponse, elle lui lança un regard incandescent comme elle en avait le secret. Elle le mettait au défi de poursuivre ses caresses. D'expérience, elle savait que les hommes étaient incapables de s'attarder en préliminaires. Elle-même n'avait qu'une envie : passer aux choses sérieuses et éteindre cet incendie qu'il avait si voluptueusement allumé en elle. En s'affichant quasiment nue sous son nez, ce serait bien le diable s'il lui résistait très longtemps !

Mais elle resta une fois de plus sur sa faim, car Orlando avait manifestement décidé de la faire languir. Il lui embrassa le nombril, avant de tracer avec sa langue un sillage épousant les courbes de sa taille et de ses hanches.

Elle retint son souffle et ferma les yeux pour mieux savourer ses caresses. Il lui semblait que tous ses sens étaient en éveil et les sensations lui paraissaient démultipliées. Cet homme jouait avec son corps comme s'il n'avait aucun secret pour lui ; il connaissait ses points les plus sensibles. Elle en était aussi effrayée qu'émerveillée.

Il s'agenouilla devant elle et glissa les mains sur la peau satinée de ses jambes, les lui écartant légèrement. Quittant son ventre, ses lèvres gagnèrent ses cuisses. Il effleura la dentelle de sa culotte et descendit jusqu'à ses genoux. Il prenait tout son temps, conscient – elle n'en doutait pas – du pouvoir sensuel qu'il exerçait sur elle. C'était un délicieux supplice et elle poussa un soupir de contentement.

Debout, offerte à lui, elle laissa sa tête rouler sur son épaule. Sa raison avait depuis longtemps déserté son cerveau. Il ne restait qu'une myriade de sensations, toutes plus voluptueuses les unes que les autres. Elle, qui aimait garder le contrôle de la situation et ne craignait pas de prendre des initiatives, se retrouvait à sa merci. Jamais elle n'aurait cru prendre autant de plaisir en restant passive. Fallait-il qu'elle ait confiance en lui !

Elle aurait pu rester des heures dans cet état proche de la transe, mais il glissa un doigt sous sa lingerie pour mieux l'écarter, et sa langue chaude et humide vint s'aventurer sur sa féminité, ses plis les plus secrets. Complètement prise au dépourvu, elle poussa un petit cri de surprise qui se mua rapidement en gémissement. Elle se cambra sous ses caresses intimes qui lui procuraient un plaisir indicible. Il lui semblait que chacune de ses terminaisons nerveuses prenait feu, que son corps entier se consumait de désir.

Les caresses d'Orlando se firent de plus en plus insistantes et elle planta ses ongles dans ses omoplates pour ne pas défaillir de plaisir. Son souffle s'accéléra et sa peau se hérissa de frissons. Le rythme de son cœur devint anarchique. Jamais elle n'aurait cru pouvoir éprouver autant de jouissance en restant si parfaitement immobile.

Soudain, son ventre se contracta de plaisir et tout explosa autour d'elle. La puissance de l'orgasme qui l'emporta à cet instant la surprit par son intensité.

Pantelante, elle chercha à retrouver sa respiration, mais aussi quelques brides de son esprit. Mais Orlando n'en avait pas fini avec elle. Il semblait fermement décidé à la faire mourir de plaisir. Alors qu'elle écartait une mèche de cheveux échappée de sa queue-de-cheval, il la fit basculer sur le canapé et lui arracha sa culotte.

– J'ai tellement envie de toi, dit-il, en la dévorant des yeux. Tu es sublime quand tu jouis.

Il s'allongea sur elle et la pénétra aussitôt avec douceur. Elle ne put retenir un gémissement rauque. Un flot de perceptions inonda ses synapses déjà submergées d'informations : le poids de son corps sur elle, la chaleur de sa peau irradiant la sienne, son souffle lui caressant le visage, son sexe allant et venant au cœur de sa féminité. Elle remua les hanches en suivant son rythme pour mieux le recevoir. C'était si bon d'être à l'unisson et de s'accorder parfaitement ! Alors qu'elle lui attrapait les épaules pour mieux le sentir en elle, une vague de jouissance fulgurante l'emporta. Elle cria son nom et un long spasme de plaisir la secoua. En un dernier coup de reins, Orlando la rejoignit dans l'orgasme.

– Merde alors ! s'exclama-t-il, basculant sur le côté.

– Trop aimable !

– Non, c'est... À cause de ma maladie, je pensais que j'étais incapable de bander.

– Je ne suis pas certaine de vouloir connaître les détails...

– OK, je comprends que tu puisses être blessée, mais j'ai l'impression de revivre.

– Dois-je comprendre que je peux postuler comme infirmière ?

Il éclata de rire en la serrant tout contre lui. Comme elle aimait voir son visage s'éclairer et l'entendre rire !

– Disons plutôt que toi et moi nous sommes compatibles, reprit-il en lui embrassant le bout du nez.

– On dirait que tu parles de fichiers informatiques. Ton romantisme te perdra.

– Et toi, tu es la fille la plus terre à terre que je connaisse. Mais je m’en accommoderai.

– Monsieur est trop bon.

– Flatté que tu le reconnaises.

Ce fut à son tour de rire, avant de l’embrasser langoureusement. Il répondit à son baiser en l’enlaçant.

À bien y réfléchir, elle ne regrettait absolument pas d’être restée chez lui ce soir.

Pandora était rentrée chez elle en fin de soirée. Orlando avait eu beau insister, lui vantant le confort de sa literie et de sa douche multi-jets, elle était restée inflexible. Après un dernier baiser, elle s'était engouffrée dans sa Porsche et avait disparu dans la nuit.

Il éprouvait une vague appréhension à l'idée de dormir seul, mais se ressaisit. Depuis son retour de Birmanie, il avait traversé des épreuves bien plus pénibles, alors il pourrait bien affronter un appartement vide et silencieux !

Contre toute attente, il passa une agréable nuit. Même si ce n'était pas la forme olympique, il recouvrait quelques forces. Il fallait croire que les exercices physiques de la veille lui avaient plutôt réussi. Il aurait même pu être pleinement satisfait, si son teint n'avait pas conservé cette couleur grise et que ses cheveux s'entêtaient à désertir son crâne. Il nettoya rapidement le lavabo sans se donner la peine de les compter. C'était bien trop déprimant.

Après le petit déjeuner, il consulta ses mails, étonné de découvrir des messages provenant de deux administrateurs de la clinique. Il ne croisait ces gens que lors des réunions et des assemblées générales. Pourquoi se manifestaient-ils aujourd'hui ? De mémoire, rien n'était inscrit sur son agenda pour les prochaines semaines, alors que lui voulaient-ils ? Il ouvrit les messages pour les lire intégralement. L'un d'eux, ayant appris qu'il souffrait d'une grosse grippe, lui envoyait ses meilleurs souhaits de rétablissement. Quant à l'autre, il lui assurait son entier soutien, affirmant qu'il partageait sa vision de développement pour la clinique.

– Gina !

Apparemment, sa mère n'avait pas perdu de temps pour propager des informations sur son état de santé. Elle était donc décidée à mettre sa menace à exécution. Il délaissa sa tablette numérique afin de se donner le temps de la réflexion. Il devait réagir, ne pas laisser sa mère instiller le doute dans l'esprit des membres du conseil d'administration. Et le meilleur moyen de lui couper l'herbe sous le pied était encore d'attaquer en premier. Seulement, il ne pouvait pas réapparaître à la clinique avec sa tête de déterrée, pas plus qu'il n'était en état d'opérer. N'avait-il donc aucun moyen de la contrer ?

Il devait absolument mettre un nom sur sa maladie et reprendre au plus vite du poil de la bête. Il était hors de question qu'il réapparaisse en public tant qu'il se sentait aussi faible. Le temps marchait contre lui. Quoique... Le mois de décembre était bien entamé et la plupart des gens songeaient déjà aux fêtes de fin d'année. Ils préparaient les cadeaux et prévoyaient la destination de leurs futures vacances. Voilà qui lui sauverait temporairement la mise.

Confortablement installé à sa table de bureau, il prépara le texte du mail qu'il comptait envoyer au plus tôt à chaque membre du conseil d'administration. Il y expliquait combien il était satisfait de l'année

écoulée grâce à l'avancement des travaux de rénovation. Il espérait que l'année à venir serait tout aussi prometteuse. En attendant, il souhaitait à tous de profiter en famille ou entre amis des prochains congés. Lui-même allait regagner son chalet de Saint-Moritz, cadre ô combien enchanteur pour l'hiver.

Il corrigea quelques tournures de phrases avant d'envoyer son message. Dans sa lancée, il décida d'écrire à sa mère. Son ton se voulait aimable, voire même tendre. Pourtant, ses doigts pianotaient avec irritation sur le clavier numérique. Gina ne perdait rien pour attendre ! Avec une fausse candeur, il lui expliqua qu'il avait rassuré les administrateurs soucieux de sa santé qui l'avaient interrogé à ce sujet. Puis, comme il ne voulait pas qu'elle s'inquiète inutilement, il lui indiqua qu'il se rendrait dans son chalet afin de profiter des sports d'hiver.

Son mail envoyé, il sortit sa valise et la posa sur le lit. Il y fourra sans ménagement des vêtements chauds. Bien entendu, cette année, il ne pourrait pas dévaler les pistes de ski ou sortir en club jusqu'au petit matin. Il devrait se contenter de rester près de la cheminée à contempler le paysage sous la neige. Seul et isolé, il aurait ainsi toute latitude pour réfléchir à un plan d'action, afin de contrer les égoïstes desseins de Gina. Il espérait surtout se rétablir rapidement, loin de toute sollicitation inutile.

Après avoir vérifié que tout était en ordre, il se saisit des clés de sa Jaguar. Mais alors qu'il se tenait prêt à partir, son bagage à la main, les cinq heures de route qui séparaient Lausanne de la station lui parurent soudain insurmontables. Diminué comme il était, ce trajet était tout bonnement inconcevable. Comment gagner Saint-Moritz ?

Une fois encore, il songea à Pandora. N'avait-elle pas répondu présente quand il lui avait demandé de venir le chercher à l'hôpital de Genève ?

Il composa son numéro avec fébrilité. Une vague de soulagement l'envahit dès qu'il entendit sa voix.

- J'ai besoin de toi, confessa-t-il.
- Il y avait longtemps ! Tu n'as donc pas d'amis ? D'autres gens, à part moi, à embêter ?
- Je t'invite à passer quelques jours dans mon chalet de Saint-Moritz.
- C'est une offre alléchante. En échange, devrai-je jouer la garde-malade durant le séjour ?
- Tu n'es vraiment pas drôle.
- Je n'ai jamais prétendu l'être !
- Je voudrais m'y rendre, mais dans mon état, il est déconseillé de conduire.
- Magnifique : me voici promue chauffeur de maître !
- Cesse de te moquer !

Elle eut un petit rire, puis reprit plus sérieusement :

– Je visiterais avec plaisir ta garçonnière en montagne, mais j'ai promis à mon fils d'assister à son tournoi de tennis.

- Il est jeune et il y aura bien d'autres jours où tu pourras aller le voir jouer.
- Désolée, ça ne marche pas comme ça.
- Je vois que je n'ai aucune chance de te convaincre.

Il eut du mal à dissimuler sa déception.

- Tu ne fais pas le poids, affirma-t-elle.
- L'invitation tient quand même, bien que tu ne le mérites pas.
- Ingrat ! répondit-elle avant d'éclater d'un rire franc puis de raccrocher.

Il venait de se faire gentiment rembarrer et il n'arrivait même pas à lui en vouloir. Fallait-il vraiment qu'il soit attaché à elle ! Avec le soupir de celui qui se soumet à la fatalité, il composa le numéro de Nils. Ce dernier décrocha à la première sonnerie. Tout n'était donc pas perdu.

Orlando passa un long moment à lui raconter son périple en Asie et son séjour à l'hôpital. Nils poussa de grands cris d'effroi, puis lui infligea une série de reproches à propos de son inconscience, voire sa folie, reproches qu'Orlando écouta sans broncher. Il promit même de ne plus quitter Lausanne

sans l'en informer, si cela pouvait le rassurer. Et justement, il avait le projet de partir profiter de l'air cristallin des montagnes. Pour peu qu'il consente à l'y amener... Nils rouspéta pour la forme à l'idée de lui servir de chauffeur, puis s'inquiéta sincèrement en l'imaginant seul dans son chalet.

– Je ne suis pas mourant, Nils ! Je serai chez moi et Saint-Moritz n'est pas ce qu'on peut appeler un bled paumé.

– Sache que cinq cents bornes aller et autant au retour vont te coûter bien plus qu'un plein d'essence.

– Je te laisserai la Jaguar, puisque je suis incapable de la conduire, de toute façon. Rien ne t'oblige à faire le trajet dans la journée. Reste quelques jours, l'air de la montagne te fera du bien à toi aussi. Tu m'as l'air tendu.

– À qui la faute ! OK, je m'incline. Mais uniquement pour piloter ton bolide et non pour tes yeux de merlan frit.

– Je savais que tu étais un véritable altruiste !

Le temps de préparer un bagage léger, Nils le rejoignit une heure plus tard.

– Je ne resterai que quelques jours, prévint ce dernier, quand Orlando prit place côté passager. Ce week-end, mes parents ont prévu un repas de famille pour l'anniversaire de ma mère et je ne peux pas me débiter.

– J'espère que cette année tu n'as pas oublié de lui acheter un cadeau.

– Comme si être présent ne suffisait pas à mon supplice, soupira Nils avant d'enchaîner : Tu sais que tu as une tête à faire peur ?

– Il paraît. Camilla me l'a bien fait comprendre la dernière fois qu'on s'est vus.

– Quand a-t-elle daigné t'honorer de sa présence ?

– Hier et elle avait dans l'idée que je l'honore tout court. Mais même à ce niveau-là, ce n'est pas la grande forme.

– C'est-à-dire ?

– Je n'ai pas réussi à bander, mon vieux. Pas besoin de te faire un dessin !

– J'imagine qu'elle n'a pas apprécié.

– Elle a filé ventre à terre, en me traitant comme un pestiféré.

– Comme c'est délicat de sa part...

– Le bon côté des choses, c'est qu'au moins, elle va me ficher la paix durant un moment, *elle*.

– « Elle », parce que... ?

– Parce que ma chère mère compte se servir de mon état pour m'évincer. Son cœur de pierre est resté insensible à ma maladie.

– Je préfère encore mes réunions de famille aux tiennes.

– Après m'avoir menacé au téléphone, elle a contacté les membres du conseil d'administration pour leur brosser un portrait apocalyptique de son fils. Le pire, dans l'histoire, c'est que mon escapade en Asie, censée m'aider à prendre du recul, m'a complètement desservi. D'après elle, je frôle l'aliénation mentale. Elle va se servir de cet argument et de mes dépenses inconséquentes pour m'évincer.

– Quelle tuile ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

– J'ai déjà réagi. Je leur ai envoyé un message rassurant en prévenant que je partais pour Saint-Moritz. En ce moment, ils doivent m'imaginer dévalant les pistes de ski tout schuss et terminer la journée dans un bar d'altitude avec une bonne bouteille de champagne et une blonde plantureuse.

– C'est de la désinformation !

– Ai-je le choix ?

Nils se concentra sur la route avant d'enchaîner :

– Tu es conscient qu'en partant aujourd'hui, tu ne fais que reporter le problème une nouvelle fois ?

– Justement, j’ai besoin de gagner du temps. Il se trouve que je suis arrivé à un tournant, Nils. Les derniers événements m’ont aidé à réaliser que, jusqu’à présent, mon existence entière était basée sur des mensonges. Je refuse de poursuivre ainsi et je m’interroge sur mon avenir.

– Tu traverses la crise de la quarantaine, vieux frère.

– Je crois que c’est beaucoup plus sérieux et profond. Moi qui pensais être l’homme le plus verni du monde, je me rends compte que je vivais dans l’utopie.

– Tu ne pousses pas le bouchon un peu loin, là ?

– Je suis réaliste. À part Pandora et toi, je ne peux compter sur personne.

Nils lui jeta un coup d’œil étonné.

– La galeriste ? J’ai dû louper un épisode... Dois-je comprendre que vous vous êtes revus ?

– Elle était chez moi hier soir.

– Mon vieux, tu ne t’embêtes pas ! Dommage que tu n’aies plus d’érection.

– Figure-toi, qu’avec elle, tout a parfaitement fonctionné.

Nils éclata de rire.

– Il faut croire qu’elle a su te motiver comme il se doit ! Décidément, tu ne cesseras jamais de m’épater, vieux frère. Méfie-toi malgré tout.

– Que veux-tu qu’il m’arrive de plus ? Crois-moi, la situation peut difficilement être pire.

– J’espère de tout cœur que tu fais les bons choix. Tu ne pourras pas dire que je ne t’aurai pas prévenu.

– Ta sollicitude me fait chaud au cœur !

Il raillait, mais espérait vraiment que les paroles de Nils ne seraient pas prémonitoires.

– Coucou, maman !

Ulysse s'élança vers elle dès qu'il sortit du court de tennis. Pandora le serra contre son cœur et déposa un baiser sur ses cheveux aussi noirs que les siens. Tout comme elle, la peau de son fils était mate, et faisait ressortir ses grands yeux d'un vert hypnotique. Il était mince et plutôt grand pour son âge. Son regard souvent grave tranchait avec son visage encore juvénile.

– Tu as vu comme j'ai super bien joué ?

– Comme un chef ! le félicita-t-elle.

Elle prit le sac de raquettes qu'il lui tendait et ensemble ils se dirigèrent vers la petite décapotable rouge. Ulysse s'assit à ses côtés et boucla sa ceinture de sécurité.

– Rentrons, tu dois être fatigué. Je te préparerai un chocolat chaud.

– On peut aller manger une crêpe au bord du lac, dis, maman ?

– Il fait froid, *querido*. Je ne voudrais pas que tu t'enrhumes juste avant les vacances.

– Après un match pareil, j'ai besoin de reprendre des forces, argumenta-t-il avec sérieux.

– Va pour une crêpe au bord du lac, alors, céda-t-elle avec un sourire.

Elle quitta le parking du club sportif et s'inséra dans la circulation.

Dix minutes plus tard, elle gara sa Porsche aux abords du parc et, précédée d'Ulysse, se dirigea vers une petite roulotte, peinte de couleurs vives, de laquelle se dégageait une appétissante odeur sucrée.

– J'en veux une au Nutella ! Et toi, maman ?

– La même chose.

Sans attendre, Ulysse passa commande. Une fois que Pandora eut payé, ils se dirigèrent en silence vers la rive en dégustant leur crêpe. Par chance, un couple de retraités s'éloignait, laissant derrière eux un banc disponible.

– Prem's ! s'exclama Ulysse en courant s'asseoir.

Pandora sourit en constatant que deux heures de match très serré n'avaient en rien entamé son énergie.

– Tu sais qu'il y a un mega tournoi, pendant les vacances. Tu m'y inscris, hein ?

– *Querido*, il n'y a pas que le tennis dans la vie. Nous pourrions profiter des fêtes de fin d'année pour...

– S'il te plaît, maman ! Mon coach a dit que j'étais en super forme et que j'allais tous les bouffer.

– Ulysse, surveille ton langage ! le reprit-elle sévèrement, puis, d'une voix plus tendre, elle poursuivit : Ton coach semble avoir oublié que tu as une mère qui souhaite passer du temps avec son fils chéri.

– On passe du temps ensemble maintenant, non ?

Il lui lança une œillade suppliante et elle n'eut pas le cœur de résister.

– C'est bon, je t'inscrirai à ce « méga tournoi », accepta-t-elle avec un soupir résigné.

– Merci, maman ! Je t'aime super fort !

– Moi aussi, je t'aime fort.

D'un geste affectueux, elle lui essuya les commissures des lèvres, parsemées de chocolat. Il se tortilla pour se dégager.

– Je suis plus un bébé, se rebella-t-il. J'ai neuf ans !

– Et tu manges comme un porcelet.

– Je peux en avoir une autre ?

– Là, tu exagères, *querido*.

– Mais j'ai encore besoin de forces ! C'était un match hyper dur.

Elle fronça légèrement les sourcils et il comprit qu'il valait mieux ne pas insister.

– Comment s'est passée ta journée à l'école ? demanda-t-elle.

– Bof ! C'est un peu triste, parce qu'Hélène n'a pas envie de rigoler, ces temps-ci.

– Pourquoi ?

Hélène Chevalaz était sa meilleure amie, ils étaient dans la même classe depuis l'école primaire.

– Elle a rencontré le nouveau mari de sa maman.

– Mme Chevalaz s'est remariée ? Quand ? Je n'étais pas au courant.

– Hier ou avant-hier. Le monsieur a emmené Hélène et sa mère au restaurant pour fêter ça.

Pandora commençait à comprendre. Mme Chevalaz avait simplement présenté son nouveau compagnon à sa fille. De mémoire, elle était divorcée depuis quelques années. C'était une femme très coquette, entretenant son teint grâce à des rendez-vous fréquents chez le dermatologue, et dotée d'une garde-robe impressionnante. Rien d'étonnant à ce qu'elle refasse sa vie.

– Pourquoi Hélène est-elle triste ? demanda-t-elle gentiment.

– Elle déteste le nouveau mari de sa maman parce qu'il a une sale tronche.

– Peut-être ne le connaît-elle pas encore assez.

– Elle ne veut pas qu'il voie sa mère !

Pandora hocha la tête en silence. Si les nouvelles péripéties de la vie amoureuse de Mme Chevalaz n'étaient pas ses affaires, elles lui offraient l'occasion d'aborder avec son fils un sujet délicat.

– Est-ce que tu aurais la même réaction si *moi*, je rencontrais quelqu'un ?

– Je sais très bien que ce n'est pas possible.

– Que dois-je comprendre ? Que je suis trop vieille ? Ou trop moche ?

– Non, tu es juste ma maman.

Ulysse ne semblait pas envisager l'éventualité qu'un jour elle refasse sa vie. Si, jusqu'à présent, elle n'en avait effectivement pas eu l'intention, elle se surprit à penser qu'elle n'avait pas forcément envie de finir ses jours toute seule.

– J'ai trente-cinq ans et je pourrais moi aussi rencontrer un homme.

– Tu en vois tous les jours, des hommes : au travail, dans la rue... Pas besoin d'en ramener un à la maison.

Ulysse avait un sens de la repartie des plus surprenants.

– Je te parle de partager ma vie avec quelqu'un.

– C'est une drôle d'idée. On n'est pas bien, tous les deux ?

Elle lui sourit pour le rassurer. Il ne lui facilitait pas la tâche !

– Admettons que je rencontre un monsieur très gentil et qui n'ait pas une « sale tronche ». Ça ne te plairait pas qu'il vive avec nous ?

– Où est-ce qu'il dormirait ? Il n'y a pas de place dans notre appartement. Et je ne lui prêterais pas ma chambre, même s'il m'achetait la plus chouette des consoles de jeux !

– Je vois.

Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, son fils avait parfaitement cerné la situation. Seulement, il refusait de l'admettre. Pour lui, elle restait une maman. Pas une femme. Mais à neuf ans, était-ce vraiment étonnant ?

– Tu voudrais, toi, rencontrer un monsieur gentil ? demanda-t-il dans un filet de voix, sans oser la regarder.

Il venait de soulever une excellente question. Que souhaitait-elle, au fond de son âme ? Il est vrai que jusqu'à présent, elle avait toujours refusé qu'un homme entre dans sa vie. Ses amants ne faisaient que passer, sans être autorisés à interférer dans son existence. Une réaction qu'elle jugeait normale après sa relation désastreuse d'avec le père d'Ulysse. Mais la méthode de rabattage des clients que lui avait apprise James ne devait pas être étrangère non plus à cette façon de se protéger. Ses relations avec les hommes étaient toujours intéressées : elle se servait d'eux sans vergogne, assouvissant ses désirs de femme ou les manipulant afin d'arriver à ses fins.

À cette réflexion, son cœur se gonfla d'un sentiment de lassitude et de gâchis. Même si elle évitait de blesser ou de spolier ses partenaires, elle n'avait jamais été complètement honnête avec eux. Dans ses précédentes relations, l'engagement était toujours à sens unique. Certains de ses amants auraient décroché la lune pour ses beaux yeux sombres, lui promettant mariage et belle situation, alors que de son côté, son cœur était cadennassé. Elle veillait farouchement à son indépendance, à tel point que parfois elle se croyait incapable d'éprouver des sentiments.

Mais était-ce ce qu'elle désirait vraiment pour l'avenir ? Elle devait reconnaître que cette solitude commençait à lui peser. Malgré les relations d'un soir ou de quelques mois, elle était toujours seule, puisqu'elle n'autorisait personne à entrer dans son cercle intime. Un bien triste tableau de sa propre vie... Rien d'enthousiasmant, vraiment...

Elle se frictionna les bras comme pour chasser cette torpeur et décida de ne pas se laisser abattre. Après tout, peut-être n'avait-elle pas encore rencontré le bon candidat ? Celui qui lui donnerait envie de baisser sa garde ? Il lui fallait un homme aussi indépendant qu'elle, avec une forte personnalité, un véritable partenaire, qui serait sur la même longueur d'onde qu'elle. Un homme comme Orlando ?

Aussitôt, elle musela cette idée surgie de son cerveau en ébullition. Cette possibilité était inenvisageable. Il n'avait pas le profil : il avait sa vie et elle, la sienne. Tout était parfaitement cloisonné, aucune passerelle possible. Elle devait être bien chamboulée pour avoir, ne serait-ce qu'un instant, songé à lui !

Ulysse se leva et courut jusqu'au bord du lac, où s'approchait un couple de canards. Elle le suivit des yeux et l'espace d'un instant, elle oublia la confusion qui menaçait de la submerger. Son fils était le seul homme de sa vie, le seul comptant assez pour qu'elle fasse tout ce qui était en son pouvoir afin de le protéger et de lui donner le meilleur. Elle ne laisserait personne se mettre entre eux.

Seulement, bien vite, elle reprit le fil de ses pensées. Elle devait regarder la réalité en face : si aujourd'hui, Ulysse était un petit garçon de neuf ans, il grandirait et volerait un jour de ses propres ailes. Que deviendrait-elle alors, quand il quitterait le nid familial ? Quelle serait sa raison de vivre, sa motivation pour se lever le matin ?

– On pourrait leur donner du pain ? suggéra son fils, revenant vers elle.

– Je n'en ai pas sur moi. Il faudra en prendre à la maison et revenir.

– Maintenant ?

– Non, une autre fois. Il commence à faire froid, rentrons.

– Déjà ?

L'expression exagérément déçue d'Ulysse lui arracha un sourire. Ce petit ferait un excellent comédien.

– File à la voiture. Et c'est moi qui conduis, cette fois, lança-t-elle en guise de boutade.

- Pff ! Comme si j’avais le choix.
- Dans quelques années, il faudra tirer à pile ou face.
- Sûrement pas, parce que j’aurai ma propre voiture ! Une super caisse qui aura trop la classe.
- Tiens donc... Quel modèle ?
- Une Jaguar. C’est mortel, comme bagnole !

En entendant ces mots, Pandora se figea une seconde. Son fils voulait la même voiture qu’Orlando...

La coïncidence la troubla. Le destin avait décidé de lui faire un drôle de clin d’œil.

Après avoir passé plusieurs jours au chalet, Nils démarra la Jaguar pour redescendre dans la vallée. Resté seul, Orlando, assis dans un fauteuil recouvert d'une authentique peau d'ours, se perdit dans la contemplation du feu de cheminée. La danse des flammes dans le foyer ouvert était hypnotique et durant de longues minutes, cette chorégraphie lumineuse apaisa son âme tourmentée.

Il songea un instant que sa mère l'avait trop couvé, lui retirant toute capacité d'être indépendant. Perdre son père dans de si pénibles conditions – ce qui l'avait privé d'une figure masculine et protectrice – lui avait également coupé les ailes. Mais peut-être pas... Est-ce qu'il ne se leurrerait lui-même ? Ces événements avaient certes contribué à façonner sa personnalité, mais ne pouvaient lui servir de paravent. Se pouvait-il qu'il ne soit en réalité qu'un lâche, incapable de faire front à ses responsabilités ?

L'invitation dans ta garçonnière des neiges tient toujours ?

L'écran de son téléphone s'alluma sur ce message. Il n'eut pas besoin de lire le nom de l'expéditeur. Un sourire presque enfantin éclaira son visage fatigué et, déjà, il répondait fébrilement :

Tu es mon invitée permanente. Viens quand tu veux.

La réponse de Pandora ne se fit pas attendre :

Tant mieux, parce que je suis là.

Il écarquilla les yeux de surprise. L'adrénaline se déversa dans son sang comme un fluide électrisant et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Sans trop y croire, mais fou d'espoir malgré tout, il se rua sur la porte d'entrée qu'il ouvrit à toute volée.

Coucou !

Au bas des marches du chalet, sur le petit parking dégagé par un chasse-neige durant la nuit, une Porsche 911 décapotable était garée. Il aurait reconnu son rouge flamboyant entre mille ! Appuyée contre l'aile, Pandora attendait, avec une évidente décontraction. Même à cette distance, il reconnut son énigmatique sourire, comme une promesse qui ne dit pas oui, mais donne une raison d'espérer. Lorsqu'elle croisa son regard, elle rangea son téléphone dans sa poche et le salua de la main.

– C'est très coquet, dit-elle, en désignant le chalet.

Alors qu'elle s'approchait, il remarqua deux choses : d'abord son habituelle valise à roulettes, qu'elle tirait derrière elle, signe qu'elle comptait rester quelques jours. Ensuite, il nota ses cheveux

flottant librement dans son dos, noirs et brillants comme une aile de corbeau. Ils encadraient son visage, le mettant en valeur, avant de descendre jusqu'à ses omoplates. C'était la première fois qu'il la voyait sans chignon ni queue-de-cheval, et cette vision, confinant à l'intime, le troubla profondément.

Pandora gravit les marches de bois et arriva à sa hauteur.

– Alors tu es venu ? dit-il figé dans l'encadrement de la porte, incapable d'en croire ses yeux.

– On ne refuse pas un séjour à Saint-Moritz à l'œil ! De plus, je te rappelle que je dois te vendre un maximum de tableaux. Considère que je suis ici pour te faire cracher ton héritage jusqu'au dernier centime, beau gosse !

Ni Camilla ni sa mère n'auraient pu se montrer plus cynique. Seulement, prononcée par ses lèvres rouges, cette phrase révélait toute sa malice.

– Je plaisante, le rassura-t-elle immédiatement, lui donnant un petit coup d'épaule. Moi aussi, j'avais envie de changer d'air, alors j'ai pris ton offre au sérieux.

Il fallut quelques secondes à Orlando pour comprendre le sens de ses paroles. Décidément, elle avait l'art de le déstabiliser. La fatigue engendrée par sa maladie affaiblissait son corps mais également ses capacités de réflexion.

– Plutôt sympa, comme résidence secondaire. Ai-je droit à une visite guidée ? demanda-t-elle en enlevant son manteau sombre au col de martre.

– Suis-moi.

Passé le salon au milieu duquel trônait la cheminée à foyer ouvert, il la guida vers une cuisine rustique tout en bois blond ainsi qu'une salle à manger dressée à l'abri d'une véranda donnant sur les sommets. La vue dégagée donnait l'illusion de prendre son repas à l'extérieur, entouré par la neige et les sapins. Puis ils gravirent avec lenteur les marches sculptées pour arriver au palier de l'étage. Deux chambres mansardées, chacune équipée d'une salle de bains, ainsi qu'un bureau se partageaient l'espace.

– Installe-toi dans celle-ci, proposa-t-il, ouvrant la porte sur une pièce au décor plus que chargé.

Elle eut un mouvement de recul en découvrant l'imposante tête de lit de cuir sombre, les bois de cerfs accrochés au mur, l'abat-jour en peau tendue et la profusion de coussins plus épais les uns que les autres.

– C'est ta chambre ?

– Non, j'occupe celle d'à côté.

Il ouvrit l'autre porte. Une atmosphère rustique régnait dans la pièce, faite de lampes à pétrole, d'un coucou suisse et d'un édredon aux motifs champêtres.

– J'espère que tu as viré le décorateur ! Ce type devait être en dépression quand tu lui as confié le boulot.

Il haussa les épaules et se contenta de redescendre les escaliers avec raideur.

– Comment te sens-tu ? poursuivit-elle, une pointe d'inquiétude dans la voix.

– Toujours aussi fatigué. Et je perds mes cheveux !

– Moi qui pensais que tu avais changé de coupe pour un look plus épuré.

Loin de s'offusquer de ses sarcasmes, il trouva son humour rafraîchissant.

– Tu as soif ? demanda-t-il, l'entraînant vers la cuisine.

– J'apprécierais volontiers un thé bien chaud.

Il brancha la bouilloire électrique et sortit deux tasses d'un placard. Un moment plus tard, il versa l'eau frémissante sur les sachets d'étamine, puis lui tendit sa boisson.

– Content que tu sois là, avoua-t-il, sans la quitter du regard.

– Contentée d'avoir été invitée.

Ils s'adressèrent un sourire de connivence au-dessus de leurs tasses. Orlando profita du silence qui s'installait dans la pièce pour la détailler. Son pull de cachemire noir et son pantalon de cuir moulait

avantageusement sa silhouette. Le trait de khôl autour de ses yeux renforçait l'intensité de son regard et il sentit son cœur chavirer. Elle lui avait manqué. Il se sentait si bien en sa présence...

– Qu'est-ce qui t'a décidé à venir ?

– J'en avais envie.

Elle posa sa tasse sur le comptoir et s'avança d'un pas. Malgré ses bottes à talons, il la dépassait d'une tête. Elle était si près que son parfum entêtant flotta jusqu'à lui. Pendant un instant, il se laissa griser par sa proximité. Elle se hissa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres sur les siennes.

– J'avais aussi envie de faire ça, chuchota-elle de sa voix grave et basse.

– C'est une excellente idée.

Il encadra son visage de ses larges paumes et se pencha vers elle. Pendant un instant, il la contempla, se concentrant sur chaque détail de son visage. Il la trouvait si belle, si désirable... Il s'empara de sa bouche avec ardeur. Sa langue chercha et trouva la sienne. Elle était tiède et souple. Ses grandes mains passèrent le long de sa nuque, frôlant la soie de ses cheveux. Ensuite, elles descendirent le long de son dos, jusqu'à ses hanches.

D'une poigne ferme, Pandora arrêta sa progression.

– Le thé va refroidir, dit-elle tout contre son oreille.

Il la lâcha avec un sourire en coin. Leur tasse à la main, ils regagnèrent le salon.

– La vue est magnifique, dit-elle en montrant le panorama sur la station qui s'étendait par-delà les fenêtres. Tu as une agréable garçonnière.

– C'est le chalet de mon père. J'aime y venir car ma mère n'y monte jamais.

Pandora haussa les sourcils, perplexe.

– Nous avons des relations compliquées, précisa-t-il. Surtout en ce moment.

– *Nous vivons dans un monde hostile*, commenta-t-elle, le paraphrasant.

Il leva sa tasse de thé comme s'il s'agissait d'une coupe de champagne afin de saluer sa remarque, si à propos. Tous les deux se tenaient debout devant la fenêtre et il en profita pour passer le bras autour de ses épaules, en toute intimité.

– Joli, ton petit bolide ! dit-il, le regard toujours tourné vers l'extérieur. Un cadeau ?

– Un dédommagement plutôt.

– Qu'est-ce que tu as fait, pour mériter un tel lot de consolation ?

– Je l'ai volé, en fait.

– Pardon ?

Il faillit en lâcher sa tasse. Il espérait qu'elle plaisantait, mais ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle en était bien capable. Elle toussa afin de s'éclaircir la voix avant de lui expliquer :

– Le père d'Ulysse refusait de payer la pension alimentaire. J'ai patienté, j'ai supplié, j'ai menacé, j'ai même engagé une procédure judiciaire. Mais rien n'a fonctionné. Alors j'ai choisi de taper là où ça fait mal.

– Tu lui as piqué sa bagnole ? s'exclama-t-il, les yeux écarquillés de surprise.

– Exactement. À l'époque, il avait englouti toutes ses économies dans des investissements hasardeux. Et les miennes par la même occasion ! Au départ, je voulais la lui prendre afin de la vendre et me rembourser. Finalement, je m'y suis attachée et l'ai gardée. Un peu comme un trophée !

– Rappelle-moi de ne contracter aucune dette vis-à-vis de toi.

Resté debout depuis trop longtemps, il s'installa sur l'un des deux canapés se faisant face. Il tapota le coussin à côté de lui, invitant Pandora à le rejoindre. Elle se lova contre lui.

– Comment s'est passé le tournoi de tennis de ton fils ?

Elle le dévisagea, l'air stupéfait.

– Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Ne m'avais-tu pas dit que ton fils jouait ?

– C'est vrai, mais jamais je n'aurais imaginé que tu t'en souviendrais.

– Est-ce si étonnant que ça ?

– De ta part, *oui* !

Il haussa les épaules et prit un air faussement vexé. Sans se laisser abuser, elle poursuivit :

– Il a gagné le match et m’a suppliée de l’inscrire à un nouveau tournoi. Il est en stage en ce moment, c’est pour ça que j’ai pu me libérer et venir.

– Quelle merveilleuse coïncidence ! Apparemment, c’est un fan de tennis ?

– Oui, et je dois reconnaître qu’il est plutôt doué.

– Je joue, moi aussi...

– Je l’ignorais.

– Je pratique aussi souvent que possible, car c’est un sport d’endurance, assez complet. Pour un enfant, il améliore la concentration et la coordination. À mes débuts, je faisais de longues parties avec mon père. Il m’encourageait beaucoup. Ton fils a appris avec le sien ?

Elle secoua la tête en signe de négation.

– Comment l’as-tu connu ? demanda Orlando, dévoré de curiosité.

– Le père d’Ulysse ? Il a été l’un des premiers clients de James, mon associé, après notre arrivée en Suisse.

– « *Notre* arrivée » ? Phillips est anglais et toi espagnole, comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Tu es bien indiscret.

– Je me renseigne sur la personne que j’accueille sous mon toit, rétorqua-t-il, feignant l’indignation. Histoire de m’assurer que tu n’es pas une tueuse en série recherchée par Interpol.

Elle lui donna un petit coup de coude avant de lui répondre :

– Je n’étais qu’une adolescente, lorsque j’ai fait la connaissance de James à Madrid. Il m’a appris les ficelles du métier et nous sommes venus en Suisse afin d’ouvrir une galerie.

– Pourquoi pas en Angleterre ? C’est un pair du royaume. Il s’en vante assez pour qu’on ne puisse l’ignorer.

– Il ne le souhaitait pas et les opportunités étaient plus prometteuses à Lausanne.

Orlando devinait d’autres raisons, mais il préféra réorienter la conversation sur le sujet qui l’intéressait vraiment.

– C’est à cette période que tu as rencontré le grand amour ?

– Tu parles ! Cette fois, c’est moi qui me suis fait escroquer !

Il remit une bûche dans le foyer et revint s’asseoir tout contre elle, caressant sa chevelure du bout des doigts, l’encourageant à poursuivre.

– Il possédait les beaux atours d’un prince charmant, mais il a rapidement montré son vrai visage : seul l’argent l’intéressait. Je l’ai compris quand je lui ai annoncé que j’étais enceinte. À partir de cet instant, son attitude a radicalement changé.

– Tu as pourtant fait le choix de garder l’enfant...

Elle leva sur lui ses yeux d’onyx dans lesquels brillait une détermination farouche.

– Je n’ai eu aucune hésitation. Pas plus que je n’ai hésité à rayer le père de ma vie. Ulysse est la plus belle chose qui me soit arrivée.

Orlando était fasciné par sa volonté et son énergie. Il l’enviait même. Pandora se révélait bien plus courageuse et solide que lui-même ne l’avait jamais été. Un flot de sentiments confus lui comprima la poitrine et lui serra la gorge. Il sentait obscurément qu’il pouvait s’attacher à une femme comme elle. Elle lui correspondait à bien des égards et sa détermination farouche était un véritable moteur la poussant à aller de l’avant. Il lui fallait une femme qu’il puisse admirer, qui soit son égale et non une simple potiche à son bras.

Seulement, sa vie s’apparentait à un champ de bataille, et il n’avait pas besoin de s’encombrer l’esprit avec quelqu’un de la trempe de Pandora. Pour quelles raisons lui avait-il demandé de venir et

pourquoi avait-elle accepté son invitation ? Et, paradoxalement, pourquoi était-il si heureux qu'elle l'ait fait ?

– Tu en veux une autre tasse ? demanda Orlando.

– Non, merci.

Pandora posa sur lui un regard si intense qu'il en oublia immédiatement le thé. Sa voix, teintée de ce léger accent, lui faisait toujours autant d'effet. Comment expliquer la puissance de cette force qui les attirait irrésistiblement l'un vers l'autre ? Pouvait-il lutter et s'en détacher ? Rien n'était moins sûr. D'ailleurs était-ce vraiment ce qu'il voulait ? Assurément non.

Il passa la main derrière son cou gracile et l'attira à lui. Sans opposer la moindre résistance, elle lui offrit ses lèvres. L'estomac noué par le désir, il l'embrassa avec fougue. C'était si bon de la serrer dans ses bras, de sentir la chaleur de sa peau ! Son cœur s'emballa. Elle s'écarta un instant sans quitter sa bouche pour déboutonner sa chemise de ses doigts agiles. Encouragé, il s'en débarrassa d'un coup d'épaule, puis l'aida à retirer son pull. La douceur de son corps contre le sien le galvanisa. D'un geste brusque, il tira la peau de bête sur le parquet et fit basculer Pandora dessus. Elle eut un petit cri de surprise avant de reprendre ses baisers langoureux.

Son envie d'elle était si forte qu'elle aurait pu le consumer tout entier. Jamais il n'avait désiré une femme avec autant d'intensité. Seulement, sa mystérieuse maladie l'épuisait et, depuis qu'il était rentré de Birmanie, sa libido était en chute libre. Heureusement, Camilla était partie, écœurée par son aspect, avant de s'en rendre compte. Mais aujourd'hui, il avait terriblement peur que sa mécanique de précision ne fonctionne pas comme il l'espérait. Même si tout s'était bien passé la dernière fois avec Pandora, il craignait d'être victime d'une stupide panne et cette angoisse lui nouait l'estomac.

Quand elle passa ses doigts sous son jean, il oublia instantanément son dilemme. Ce fut comme un signal convenu par avance entre eux, ils se déshabillèrent mutuellement envoyant leurs vêtements valser dans la pièce. Avec souplesse, elle le renversa sur le dos pour le chevaucher. Ses yeux brillaient d'un feu incandescent et ses lèvres entrouvertes étaient encore humides de leurs baisers. Ses cheveux soyeux glissaient jusqu'au galbe de ses seins. Un instant, il eut le souffle coupé devant sa beauté, d'une sensualité presque sauvage. Cette femme s'offrait à lui sans retenue, assumant parfaitement son désir.

Mais cette attirance physique quasi magnétique n'expliquait pas le lien étrange qui les unissait. Il y avait autre chose. Une connivence qu'il n'avait jamais connue auparavant. Derrière leur apparence sophistiquée et pleine d'assurance se cachaient des blessures profondes. Tous deux luttèrent pour maintenir leur position et se donnaient les moyens de leurs ambitions. En cela, ils s'étaient reconnus et s'étaient choisis.

Cette pensée insensée agit comme un déclic et sa verge se gonfla jusqu'à en devenir douloureuse. Posant les mains sur sa taille fine, il la guida jusqu'à son sexe tendu et se glissa dans son intimité chaude et humide. Pas de préliminaires, juste la communion de leurs deux corps bougeant au même rythme. Les

choses sérieuses pouvaient commencer maintenant. Leurs mouvements s'accordaient parfaitement, leurs regards étaient accrochés l'un à l'autre.

Elle ondulait sur lui tandis qu'il la guidait, l'accompagnait, ne perdant rien de ce spectacle magnifique. Elle lui faisait penser à une déesse de l'amour ou une amazone, prête à conquérir le cœur des hommes et le monde. La terre entière méritait de rendre hommage à sa beauté féline. Le voyant la dévorer du regard sans retenue, elle lui adressa un sourire aussi victorieux qu'éblouissant. Non, décidément, personne ne pouvait lui résister ! Et surtout pas lui, faible mortel.

Ses doigts suivaient chacune de ses courbes en une promenade sensuelle. Il aimait le contact de sa peau, s'émerveillait de son grain velouté et de sa couleur cannelle. Ses mains caressèrent d'abord ses cuisses plaquées contre lui, puis remontèrent jusqu'à ses hanches larges avant d'enserrer sa taille. Comme pour mieux le provoquer, ses seins ronds et lourds se dressaient fièrement devant ses yeux. Tout en elle respirait la volupté et l'invitation au désir. Comment rester insensible devant tant de beauté et de tempérament ?

Il avait cessé à présent de lutter contre ce besoin qu'il avait d'elle. Les dernières brides de sa raison l'avaient depuis longtemps déserté, sans qu'il cherche à les rattraper. Il y avait quelque chose de magique, voire de mystique, tant leur désir s'accordait à l'unisson. Au bout de quelques minutes de cette chorégraphie charnelle, il haleta et poussa un cri rauque. Un orgasme foudroyant venait de le traverser de part en part avec une intensité rare. Pandora s'arqua à son tour avant de gémir et de s'effondrer sur son torse, pantelante et essoufflée. Il lui embrassa le front et lui caressa les cheveux alors qu'elle se pelotonnait dans le creux de ses bras.

Ils restèrent allongés l'un contre l'autre un moment, lovés sur la peau d'ours.

– Tu as chassé cet animal pour m'impressionner ? demanda-t-elle avec un sourire en coin, reprenant doucement son souffle.

– Je l'ai toujours connu ici. Cependant, j'ignore sa provenance. Je ne me souviens pas avoir récemment croisé de grizzlis dans les montagnes suisses.

– Me voilà rassurée !

Il aimait son humour et, spontanément, déposa un baiser sur le bout de son nez. L'espace d'une seconde, ses pommettes hautes s'empourprèrent, conférant à son visage un charme mutin.

– Je crois que nous avons mérité une bonne douche, dit-il en se redressant. Par souci écologique, nous devrions la prendre ensemble...

– Je ne concevais pas la chose autrement.

À peine eut-il prononcé ces mots que son téléphone vibra sur la table basse. Il s'en saisit et prit connaissance du message :

Votre mère veut réunir les administrateurs au plus tôt.

Sentant son sang refluer de son visage, il se laissa retomber au sol.

– Un problème ? demanda Pandora, visiblement inquiète.

Il hocha la tête doucement, encore sous le choc. Si Gina convoquait aussi rapidement le conseil d'administration, c'est qu'elle allait mettre ses menaces à exécution et tenter de l'exclure de l'entreprise. Il se prit la tête entre les mains, accablé.

– Explique-moi, demanda-t-elle avec compassion. Ça ne sert à rien de tout garder pour toi.

Lui d'ordinaire si circonspect, lorsqu'il s'agissait de son travail, lui raconta les complications engendrées par l'entêtement de Gina.

– Tu m'en avais déjà touché un mot, mais je n'imaginais pas que la situation était si critique. Comment comptes-tu réagir ?

– Pour le moment, je l’ignore encore. J’ai déjà beaucoup de chance qu’un des associés me prévienne de ses manœuvres. Ça me donne une courte longueur d’avance.

– Est-ce que ça signifie que cet homme soit de ton côté ?

– J’aimerais le croire.

– D’autres, comme lui, pourraient te soutenir ?

Orlando pianota frénétiquement sur son smartphone.

– Il y a quelques jours, j’ai reçu un mail d’autres membres du conseil, dit-il, consultant sa messagerie.

– Ces gens-là t’aideraient-ils ?

– Même si j’arrivais à les convaincre de me suivre, je ne serais pas assuré d’avoir assez de voix pour contrer les projets de ma mère.

Pandora demanda alors à se faire expliquer l’organisation du conseil d’administration, afin de mieux cerner la situation. La Clinique du Lac appartenait à 52 % à la famille Ongarelli, sa mère et lui se partageant à égalité les parts de son père, depuis le décès de celui-ci. Le reste était aux mains de petits actionnaires minoritaires. Jusqu’à présent, cette répartition leur avait permis de garder la maîtrise de la société. Seulement, la configuration originale était menacée. Il suffisait à sa mère de rallier plusieurs administrateurs à sa cause pour que la balance penche en sa faveur et lui permette de l’évincer.

– Pourquoi ne pas utiliser la même stratégie qu’elle ? demanda Pandora.

– Hélas, je n’ai pas hérité des talents de manipulation de ma mère. Elle a déjà dû retourner plusieurs associés contre moi. Ma mystérieuse maladie est une véritable calamité : je ne peux pas me montrer en public et, j’imagine que certains spéculent déjà sur mon espérance de vie.

Il soupira de découragement avant d’ajouter :

– Changeons de sujet. Tu n’es pas venue jusqu’ici pour parler business.

Il se leva et alimenta le feu en y déposant quelques morceaux de bois. Il ne désirait pas s’appesantir sur ce problème.

– J’ai faim, pas toi ? Je vais nous chercher à manger.

Il avait évoqué ses soucis et, à présent, la parenthèse était fermée. Les basses manœuvres de Gina ne pourraient gâcher cet agréable tête-à-tête.

Il attrapa son caleçon et l’enfila rapidement, puis il se dirigea vers la cuisine, laissant Pandora passer sa chemise à même la peau et se recoiffer avec les doigts. Il réapparut avec une assiette de charcuterie, un pain de campagne, et s’accroupit à côté d’elle.

– On est loin des standards d’un restaurant étoilé, le taquina-t-elle.

– Plains-toi à la direction ! plaisanta-t-il en retour.

Ils grignotèrent quelques rondelles de saucisson et partagèrent une baguette croustillante. Le soir était tombé et l’obscurité avait gagné la pièce. Éclairés seulement par les flammes montant de la cheminée, ils profitèrent de ce moment de répit. Ici, dans ce chalet de montagne, un peu en dehors de la ville, ils étaient à l’abri des rumeurs du monde. La nuit semblait les avoir engloutis pour mieux les protéger. L’épais manteau de neige gommait les couleurs et absorbait les bruits. Ils étaient hors du temps.

Orlando s’était adossé au canapé, Pandora appuyée contre son torse. Ni l’un ni l’autre ne dormait. Les yeux perdus dans la danse des flammes, il ne se lassait pas de lui caresser les cheveux. Parfois, elle tendait la joue afin que sa main effleure sa peau, un peu comme un chat cherchant les caresses.

– Nous ferions mieux d’aller nous coucher, proposa-t-il au bout d’un long moment.

Féline, Pandora s’étira et le suivit. Arrivé à l’étage, il s’arrêta devant la porte de sa chambre et suggéra :

– Inutile de donner du travail supplémentaire à la femme de ménage. Viens avec moi.

– Si tu as peur de dormir seul, dis-le-moi carrément. Il est vrai que le décor de cet endroit donne la chair de poule

Il riposta à sa pique en lui pinçant gentiment la joue.

– J’avais plutôt dans l’idée de passer la nuit contre toi.

À nouveau, elle rougit.

Comme le couple qu’ils n’étaient pas, ils se glissèrent sous l’épaisse couette et s’endormirent l’un dans les bras de l’autre.

Lorsque Orlando s’éveilla le lendemain matin, la place à ses côtés dans le lit était vide. Le jour entraît à flots par la fenêtre donnant sur les sommets. Pandora était-elle déjà rentrée chez elle ? Était-elle venue uniquement pour une nuit ? À cette pensée, la déception lui enserra le cœur. Il avait espéré qu’elle resterait quelques jours auprès de lui. Sa présence le réconfortait et lui donnait une énergie qui l’avait déserté depuis son rapatriement sanitaire de Birmanie.

Le front soucieux, il descendit au salon.

– Te voilà enfin ! Une véritable marmotte des montagnes, s’exclama-t-elle avec un sourire taquin.

– Tu es toujours là ?

– Merci pour ton accueil ! Voilà qui fait plaisir à entendre.

– Comme tu n’étais plus dans le lit, j’ai pensé que tu étais retournée à Lausanne.

– Désolée de te décevoir, mais on ne se débarrasse pas de moi aussi facilement.

En l’entendant paraphraser ce qu’il lui avait dit avant de partir pour l’Asie, il ne put s’empêcher de sourire. Il se pencha vers elle et l’embrassa sur le nez. Comme elle lui plaisait ! Ce matin, avec elle à ses côtés, le monde lui paraissait soudainement plus lumineux.

– Arrête, tu sais très bien que je suis content que tu sois restée.

– Tant mieux parce que j’ai probablement une solution à ton problème.

Ces mots finirent de le réveiller.

– Tu m’intéresses...

La scène avait quelque chose d’irréel : assise à moitié nue sur la fourrure près du feu ravivé, Pandora lui expliqua son idée. Il la connaissait à peine, n’avait éprouvé pour elle au départ qu’une simple attirance physique, et elle allait peut-être lui sauver la mise. Assurément, elle était une déesse descendue sur terre afin d’infléchir son destin !

– Non, mademoiselle Turner. Comme je viens de vous le dire, j’ignore quand le Dr Ongarelli sera de retour.

– Il est injoignable ! se plaignit l’actrice.

Elle trépignait devant l’accueil de la Clinique du Lac, harcelant la pauvre réceptionniste de questions.

– J’exige de le voir au plus tôt ! insista-t-elle.

– Le Dr Ongarelli est en congé. Pourquoi ne pas prendre un rendez-vous dès qu’il sera revenu ?

– Non, je ne veux pas attendre ! Avez-vous bien compris à qui vous parliez ? Je suis Linda Turner, mon nom vous évoque forcément quelque chose.

Elle toisa la jeune femme, espérant l’impressionner et asseoir son autorité.

– D’après votre dossier, votre prochaine visite doit avoir lieu dans un mois, reprit la réceptionniste sans se démonter. Je vous propose d’en fixer la date dès aujourd’hui. Préférez-vous lundi à 15 heures ou jeudi à 11 heures ?

– Je... Lundi, ce sera très bien.

– Parfait, je viens de noter votre rendez-vous sur l’agenda du Dr Ongarelli. À très bientôt, mademoiselle Turner.

Stéphanie exhala un soupir de soulagement lorsque l’actrice eut franchi les portes vitrées de la clinique. Sur ces entrefaites, Gina Ongarelli arriva, guindée dans l’un de ses éternels tailleurs.

– Que se passe-t-il, Stéphanie ? demanda-t-elle d’un ton pincé.

– Linda Turner a encore exigé de voir votre fils, madame Ongarelli. C’est la troisième fois qu’elle vient depuis son opération, alors que sa prochaine visite n’est programmée que dans un mois.

– Que lui avez-vous répondu ?

– J’ai fait ce qu’elle m’a demandé : je lui ai donné son rendez-vous.

– J’espère que vous ne lui avez pas manqué de respect.

– Pas du tout ! s’offusqua Stéphanie.

– Linda Turner est une cliente importante. Je connais ce genre de femme, elle souhaitera probablement être à nouveau opérée. En attendant, il faut qu’elle recommande notre clinique à toutes ses amies. Il est donc de la plus haute importance qu’elle soit *absolument* satisfaite de nos prestations.

– Je pense qu’elle l’est.

– Vous *pensez*, maintenant ?

Le ton et le regard de Gina étaient si glaciaux que la pauvre Stéphanie se recroquevilla sur sa chaise. Elle aurait tout donné pour n'être qu'une souris et disparaître dans un trou.

– J'espère que Mlle Turner n'aura pas à se plaindre de vos services. Et par pitié, coiffez-vous ! Vos cheveux filasse vous donnent un de ces airs négligés...

Atterrée, Stéphanie porta les doigts aux mèches raides qui lui encadraient le visage.

– Madame Ongarelli, un homme vous attend dans votre bureau, vint annoncer la secrétaire particulière de Gina.

– *Aucun* rendez-vous n'est inscrit sur mon agenda ce matin. Pourquoi lui avez-vous permis de pénétrer dans mon bureau ?

La secrétaire paraissait gênée ; elle ouvrit et referma la bouche plusieurs fois, sans prononcer un mot.

– Eh bien, parlez ! lui lança Gina avec véhémence. Ne restez pas plantée ici et mettez immédiatement cet homme dehors.

– Il... Je ne peux pas, balbutia la femme au bord de la panique.

– Si vous ne le faites pas, moi, je vous vire !

– Madame Ongarelli, calmez-vous, je vous en prie. Je n'avais pas d'autre choix. Ce monsieur est un huissier, Me Filemar.

À ces mots, Gina devint livide et déglutit péniblement.

– Que veut-il ? demanda-t-elle enfin d'une voix blanche.

– Je l'ignore, madame. Il souhaite s'entretenir personnellement avec vous.

Gina se composa une expression des plus hermétiques avant de se diriger rapidement vers l'ascenseur.

– Attendez-moi, madame, appela la secrétaire, lui emboîtant le pas.

– Quand j'aurai besoin de vous, je vous le dirai.

Les portes se refermèrent sous le nez de la pauvre femme qui devait se demander ce qu'elle avait bien fait pour mériter un pareil traitement.

Les jambes maigres de Gina la portèrent fébrilement jusqu'à son bureau, le plus grand de l'étage. Face à deux fauteuils de cuir massifs, une large table de verre en occupait tout l'espace, surmontée d'une lampe Pipistrello, avec son socle en métal chromé et son abat-jour aux formes onduleuses. Une bibliothèque aux rayonnages asymétriques se dressait contre un pan de mur. Bien que cossu, l'ensemble dégageait une atmosphère froide et impersonnelle. À l'image de son occupante.

Comme le lui avait annoncé son assistante, un homme l'attendait. Avec son costume impeccable et sa belle sacoche de cuir, Gina aurait pu croire qu'il s'agissait d'un médecin venant postuler. Malheureusement, il s'agissait d'un huissier, et sa venue n'augurait rien de bon.

– Bonjour... Ma secrétaire vient de me prévenir de votre présence, dit-elle, utilisant ce ton à la fois compassé et autoritaire qu'elle se plaisait à prendre pour impressionner ses interlocuteurs.

La tactique fonctionna, car l'homme se précipita vers elle et lui serra longuement la main.

– Madame Ongarelli, je suis positivement charmé de vous rencontrer !

Gina baissa les yeux par coquetterie. Malgré son cœur de pierre, elle restait toujours sensible à la flatterie.

– Je me présente : Me Filemar, huissier de justice.

– Enchantée. Que me vaut le plaisir de votre rencontre ?

Le terme était certainement excessif, mais elle était décidée à mener cet entretien à son avantage.

– Vous avez un bien bel établissement, commença-t-il. C’est la première fois que je viens, je ne connaissais jusque-là que votre très bonne réputation.

– Merci, vous m’en voyez ravie.

Elle songea un instant que cet homme ne souhaitait peut-être qu’une consultation médicale. Elle se prit à espérer que sa présence dans ces murs n’avait rien à voir avec sa profession.

– Il semblerait que vous ayez à cœur l’excellence de vos prestations. La clinique a été rénovée à grands frais.

– C’est exact. Nous avons une clientèle exigeante et il est de notre devoir de répondre à ses attentes. Voulant lui en mettre plein la vue, elle ajouta avec fierté :

– D’ailleurs, la grande actrice Linda Turner quitte notre établissement à l’instant. Bien sûr, je compte sur votre discrétion.

– Linda Turner, vraiment ? s’exclama-t-il, écarquillant les yeux. N’ayez crainte, ça restera entre nous : je suis tenu au secret professionnel.

Il lui adressa un clin d’œil complice et Gina gloussa de contentement. Décidément, cet homme était charmant, dommage qu’il soit huissier de justice.

– Voilà qui m’amène aux raisons de ma visite, dit-il en ouvrant sa mallette.

Gina acquiesça d’un sourire, l’invitant à poursuivre.

– Je représente plusieurs créanciers souhaitant récupérer les sommes qui leur sont dues.

Gina vacilla sous le choc. Le salaud ! Il l’avait habilement manipulée, cherchant à endormir sa méfiance. À présent, il allait entrer dans le vif du sujet et son intuition lui soufflait que la suite de l’entretien serait beaucoup moins cordiale.

– Ces derniers mois, votre clinique a engagé des dépenses importantes et il semble que vous ne respectiez plus les échéances des règlements. Je suis ici pour trouver avec vous une solution amiable.

– Pardon ?

Elle le fixait, bouche bée. Son cerveau ne parvenait pas à assimiler ce qu’il venait de dire. C’était une mauvaise blague, elle avait certainement mal entendu !

– C’est simple, madame Ongarelli : votre entreprise est criblée de dettes.

Cette fois, il n’y avait plus d’ambiguïté possible. Les mots tombèrent comme un couperet.

Elle avait des dettes ?

Elle se sentit insultée. À ses oreilles, cette phrase était aussi violente que répugnante. C’était un véritable cauchemar. Elle se massa les tempes, le temps de reprendre ses esprits, puis fixa l’huissier d’un œil noir.

– Vous vous trompez monsieur, répondit-elle, drapée dans sa dignité.

– Hélas, les chiffres ne mentent pas et...

– La famille Ongarelli n’a ni passif ni arriéré.

– Je vous assure pourtant que...

– Je vous ai reçu et j’ai répondu à vos questions. Je vous prie à présent de sortir.

– Mais madame, je...

Elle ne voulait plus entendre un seul mot de sa bouche et le coupa encore :

– Sortez immédiatement avant que je ne prévienne la sécurité !

Il lut sans doute dans son regard qu’elle ne plaisantait pas, car il reprit sa mallette et se dirigea vers la porte.

La main sur la poignée, il se tourna vers elle et lança :

– Votre attitude ne vous sera d’aucun secours. Comme je vous le disais, vos créanciers m’ont envoyé afin de trouver avec vous une solution qui satisfasse tout le monde et préserve les intérêts de chacun. À commencer par éviter que l’information ne se répande dans toute la ville. Vous auriez sinon beaucoup à perdre, madame.

Sur cette dernière attaque, il referma la porte derrière lui. Tremblante autant de rage que d'épuisement après cet échange, Gina s'appuya au rebord de son bureau. Tout ça, c'était à cause d'Orlando ! Sa propre chair les menait à leur perte. Il allait les ruiner et cette idée lui était intolérable.

– Hier soir, tu m’as dit que ta mère cherchait à retourner des membres du conseil d’administration, afin de leur faire voter ta destitution...

– En effet, elle a à peine caché ses intentions.

– Seulement, elle n’est pas certaine d’y parvenir.

– Ma mystérieuse affection et mon voyage en Birmanie ne plaident guère en ma faveur, se désola Orlando.

– Afin de garantir ta pérennité au sein de l’entreprise, il faudrait que tu sois assuré que les administrateurs détenant le plus de voix te soutiennent.

– Ma mère aura probablement commencé par eux. Les administrateurs susceptibles de me suivre ne sont que des actionnaires très minoritaires.

– Imagine qu’une seule personne rachète les parts de certains associés. Assez pour peser dans la décision finale...

– L’arrivée d’un nouveau protagoniste risquerait de compliquer davantage la situation. Non seulement, les administrateurs s’en méfieront, mais je dois être convaincu qu’il ne retournera pas sa veste au dernier moment.

Pandora réfléchit un instant. Les objections qu’avançait Orlando la contrariaient. Mais d’autres pensées encombraient son esprit. Bien plus prégnantes.

Après s’être réveillée dans ce chalet sous la neige, elle avait contemplé le visage de son amant endormi. Cet homme n’était pas pour elle, pas plus qu’elle-même ne lui correspondait. Ils n’espéraient rien l’un de l’autre, ne comptaient que sur eux-mêmes, à l’image de deux loups solitaires. Pourtant, pour une raison inconnue, ils se sentaient liés l’un à l’autre, comme deux aimants s’attirant inexorablement. Leur liaison, qui devait être éphémère, se révéla plus complexe que prévue.

Elle avait bien tenté de se raisonner et de l’oublier. Après son échec cuisant avec le père d’Ulysse, elle s’était juré de ne plus s’encombrer d’un homme. Ses dernières relations prenaient fin dès que ses partenaires montraient un quelconque signe d’attachement. Alors, comment expliquer qu’elle ait roulé une demi-journée pour le rejoindre, *lui* ? Elle ne comprenait pas non plus pourquoi elle était toujours là au petit matin, ni son entêtement à vouloir l’aider à sortir de l’impasse. Qu’avait-elle à y gagner ?

– Il faudrait que j’aie une confiance totale en cette personne, reprit-il avec fermeté. Où trouver une telle perle rare ? J’aurais besoin de plusieurs associés fiables. Et surtout, d’une bonne tasse de café !

– La même chose pour moi, s’il te plaît. Si possible accompagnée de tartines de pain grillé ?

– C’est dans mes cordes.

Passant son bras autour de ses reins, il l’entraîna dans la cuisine. Alors qu’il insérait une capsule de robusta dans la machine, elle noua les bras autour de son cou et se plaqua contre lui. Il en profita pour

l'embrasser longuement. La gardant toujours contre lui, il posa les deux tasses sur le comptoir. Ce fut un ballet de tendres effleurements et de regards échangés entre deux gorgées de café.

– Ton idée d'un troisième associé mériterait d'être creusée, concéda-t-il, au bout d'un moment. Un autre joueur dans la partie embrouillerait grandement les plans de ma mère. Il ne me reste qu'à choisir le meilleur candidat parmi les administrateurs.

– À t'entendre, c'est plus aléatoire que la roulette russe.

– À t'entendre *toi*, rien ne paraît sérieux.

– Détrompe-toi. Je sais exactement sur qui tu dois miser pour mettre toutes les chances de ton côté.

Il la dévisagea en fronçant les sourcils. Son effronterie et sa mine triomphante l'intriguaient.

– Je suis curieux de savoir quelle solution miracle tu vas sortir de ton chapeau de magicienne.

– Ton troisième homme sera... une femme.

– Le conseil de la clinique n'est constitué que d'hommes. Je ne vois pas à qui je pourrais confier cette tâche.

– *À moi !*

– Tu te moques de moi ?

– Non ! Je pourrais être cette associée, mais surtout ton alliée.

– Tu parles sérieusement ?

– Oh que oui ! Comme je te l'ai déjà dit, ma galerie est en perte de vitesse. S'associer à ta clinique serait une promotion remarquable et m'ouvrirait les portes d'une nouvelle clientèle aisée. Notre partenariat nous serait très profitable. Or, d'après ce que j'ai compris, ta mère refuse ce genre d'investissement. J'ai donc tout intérêt à ce que tu restes aux commandes de l'entreprise.

Orlando resta longtemps sans rien dire, laissant les paroles de Pandora imprégner son cerveau. Son plan était invraisemblable, voire totalement fou.

– Nos intérêts se rejoignent, insista-t-elle. Qu'avons-nous à perdre ?

Malgré l'absurdité de ce plan, une petite voix lui soufflait qu'elle tenait peut-être la solution à son problème. Si elle parvenait à rassembler assez de voix, elle représenterait en effet sa meilleure chance d'assurer sa suprématie. En s'alliant, ils assureraient l'un comme l'autre la pérennité de leur activité, de leur train de vie et de leur position sociale. Mais par-dessus tout, ils refusaient la fatalité. Leur destin leur appartenait.

– Soit. Admettons que tu aies raison. Il faudrait agir en toute discrétion. Ma mère ne doit pas soupçonner ta manœuvre.

– Les administrateurs que j'approcherai ne se douteront de rien.

– Idéalement, il faudrait qu'un des membres du conseil les plus influents bascule de mon côté.

– Ou bien, pour mieux brouiller les pistes, nous pourrions introduire un autre complice dans la combine. Une personne extérieure raflant elle aussi des voix et qui te serait acquise.

– Tu plaisantes ?

– Au contraire, je suis très sérieuse. Ainsi tu doublerais tes chances.

– Ou les risques.

– Je me porte garante de mon associé.

– Phillips ? C'est à lui que tu penses ?

Il la considéra longuement. Ce plan pouvait effectivement lui garantir la victoire. À condition qu'elle réussisse à convaincre assez de membres du conseil et que Phillips soit fiable. Or, à ses yeux, l'Anglais n'était qu'un marchand de tapis, motivé par ses seuls profits. Pandora avait-elle assez de force de persuasion pour qu'il suive à la lettre leur stratégie ?

- C’est risqué, lâcha-t-il. Même si c’est une idée brillante.
- Merci pour la confiance !
- Je ne parle pas pour toi. Mais comment puis-je être certain de la loyauté de ton associé ?
- J’ai les moyens de le contraindre.

Il s’approcha et lui enlaça la taille.

- Quel tempérament ! Il semblerait qu’il vaille mieux être *avec* toi que *contre* toi.

Elle se hissa à sa hauteur pour l’embrasser et il captura ses lèvres douces.

- Qu’as-tu à y gagner ? demanda-t-il en plongeant son regard dans ses yeux noirs. Que veux-tu en échange de cette solution miracle ?

Elle battit des paupières avant de répondre.

- Nos intérêts convergent.

D’un geste lent, elle lui passa la main dans les cheveux, sans s’arrêter à ses tempes qui commençaient à grisonner – encore un effet secondaire de sa maladie ! –, descendit jusqu’à sa nuque et glissa sur ses larges épaules.

- Je le fais pour toi.

- *Pour moi* ? répliqua-t-il surpris.

- Il semblerait que tu me sois sympathique.

- Voilà qui est agréable à entendre.

Il la serra plus fort contre son torse. Une émotion puissante s’empara de son cœur, se déversant à torrent dans ses veines, inondant la moindre cellule de son corps. À son contact, et après un tel aveu, il se sentait à la fois plus serein et plein de force.

Se pouvait-il qu’ils se complètent à ce point ? On était loin de l’attirance purement physique qui avait suivi leur rencontre. Pandora lui apparaissait à présent comme une partenaire, une femme capable de l’épauler, de le comprendre et de mener à bien des projets communs. À l’image d’une âme sœur.

Cette révélation lui donna le vertige.

- Ne me regarde pas avec ces yeux ronds ! s’exclama-t-elle. On dirait que tu vas gober les mouches !

Il sentit son malaise de s’être ainsi dévoilée. Le regrettait-elle déjà ? Après tout, pour des caractères aussi endurcis que les leurs, c’était un aveu de faiblesse. Un autre que lui aurait pu en profiter et exploiter cette faille. Mais il ne le souhaitait pas. Ou plutôt, il ne le voulait *plus*. Pas question qu’il devienne comme sa mère, un être sans aucun scrupule habile à tirer profit de la moindre défaillance. Y compris celle de son propre fils !

- Je suis pantois devant tant de beauté dès le matin, plaisanta-t-il.

Elle lui donna un petit coup de poing sur l’épaule avant de lui tirer la langue. Il allait répliquer en lui pinçant gentiment le menton, quand son portable vibra.

J’ai le nom de l’autre médecin.

Ce message l’intrigua, d’autant plus que le numéro de son correspondant apparaissait masqué. Il pensa d’abord au Dr Calvin qui l’avait soigné au centre hospitalier de Genève après son rapatriement de Birmanie. Souhaitait-il l’orienter vers un confrère spécialisé en maladies tropicales ? Mais pourquoi écrire « *l’autre* », en ce cas ?

- Belkacem ! s’exclama-t-il, alors.

- Que dis-tu ?

– Il s’agit du détective que j’ai missionné pour enquêter sur le décès de mon père. Apparemment, il a de nouvelles informations. Il faut que je l’appelle.

- Pendant ce temps, je vais profiter de ta salle de bains.

Il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur ses lèvres, puis composa le numéro du privé.

– Je vous écoute, déclara-t-il dès que son correspondant décrocha.

– Monsieur Ongarelli, désolé d’avoir envoyé...

– Dites-moi ce que vous avez découvert, le coupa-t-il.

– J’ai pas mal avancé dans mes recherches. Le médecin qu’a rencontré votre père est le Dr d’Ampezzo. Cet homme est également chirurgien esthétique.

– Un concurrent ?

– Effectivement. Ce qui pourrait expliquer leur dispute, la veille de son suicide.

– Cet homme est-il toujours vivant ?

– Hélas, il est atteint de la maladie d’Alzheimer. Je peux l’interroger, mais son témoignage sera sujet à caution.

– Savez-vous dans quelle clinique il officiait ?

– Dans un cabinet en Italie. Ses affaires étaient prospères, avant de périliter brusquement.

– Savez-vous pourquoi ?

– Il y a dix ans, sa clientèle a déserté son cabinet quasiment du jour au lendemain.

– La période coïnciderait avec la mort de mon père. Étrange...

– Pas si l’on suppose qu’ils étaient liés autrement qu’en affaires.

Les lèvres d’Orlando s’étirèrent en une grimace. Il n’aimait pas ce que sous-entendait le détective, mais il devait en avoir le cœur net.

– Expliquez-moi votre théorie.

– S’ils étaient amants, le Dr d’Ampezzo, affecté par la disparition de votre père, aurait laissé ses affaires décliner.

– C’est votre hypothèse ?

– Je sais qu’elle ne vous plaît guère ; elle a néanmoins le mérite d’expliquer la dispute, le suicide et le déclin du cabinet d’Ampezzo. Marié, votre père aurait refusé de quitter sa famille et son amant l’aurait menacé de chantage. Se sentant incapable de faire face au scandale, il n’y avait pas d’issue...

– Il y a forcément une autre raison ! affirma Orlando. Je finirai bien par la découvrir. Continuez vos recherches de votre côté.

– Je dois vous prévenir, monsieur Ongarelli. Mon métier m’a appris qu’il ne faut pas poser les questions desquelles on ne veut pas connaître les réponses.

Après avoir pris sa douche et s'être habillée, Pandora se retroussa les manches et enleva de la chambre tout ce qui la déprimait : la masse de coussins, la lampe à pétrole vieillotte et l'horloge avec son tic-tac infernal. Une fois débarrassée de ces éléments, la pièce paraissait plus aérée et révélait tout son cachet. Le bois blond des murs, du parquet et du toit en pente apportait chaleur et douceur, rendant la chambre plus accueillante. Après un coup d'œil satisfait à l'ensemble, elle ne trouva plus de raison pour remettre à plus tard le coup de fil qu'elle devait passer.

Après avoir inspiré profondément, elle composa le numéro de James. Il était temps pour elle de prendre les choses en main.

– *Cariña*, enfin ! s'exclama-t-il après avoir décroché. Je pensais que tu m'avais complètement rayé de ta vie.

– Quel sens de l'exagération ! Je ne suis partie que trois jours.

– Sans toi, c'est une éternité !

– Rassure-toi, je rentre bientôt avec de bonnes nouvelles : les affaires reprennent.

– Voilà qui est bougrement intéressant. Tu as déniché de nouveaux clients pleins aux as ?

– Mieux. J'ai trouvé un associé.

À son silence, Pandora comprit qu'il considérait son affirmation avec défiance.

– Il n'a jamais été question de prendre un nouveau partenaire, dit-il finalement avec froideur. Notre collaboration fonctionne parfaitement en l'état.

– Comme tu le sais, nous avons des problèmes de trésorerie. D'ailleurs, à qui la faute ? Alors, je pense qu'il est temps de revoir notre stratégie de développement.

– Tu ne devais pas contacter ce chirurgien propriétaire de la Clinique du Lac, afin de lui refiler quelques œuvres ?

– C'est ce que j'ai fait justement. Il se trouve qu'Orlando Ongarelli souhaite que de nouveaux associés entrent dans son conseil d'administration. Une opportunité que nous ne pouvons pas refuser.

– Ôte-moi d'un doute, *Cariña* : tu n'envisages pas de t'associer avec *lui* ?

– Si. Et toi aussi.

– Je refuse de...

– James ! le coupa-t-elle durement. Non seulement, tu vas m'aider à racheter les parts d'autres associés du conseil d'administration de cet établissement, mais en plus, tu le feras avec le sourire.

– Quand bien même je le souhaiterais, avec quel argent veux-tu que je finance cette action ? Je suis pauvre comme Job.

– D'abord, je sais que tu caches un petit pécule surnoisement amassé dans mon dos. Ne le nie pas, tu perdrais ton temps ! Ensuite, nous allons vendre la galerie de Paris. C'est un gouffre financier qui ne

nous a jamais rien rapporté. Tu t'en chargeras aujourd'hui même.

– As-tu perdu la tête ? Il s'agit d'une vitrine inestimable, susceptible d'impressionner favorablement nos futurs acheteurs.

– Dorénavant, notre vitrine sera la Clinique du Lac.

– Ton plan ne marchera jamais. Il y a beaucoup trop de variables à gérer.

– Je crains que tu n'aies pas le choix.

James étouffa un juron en anglais.

– Ce n'est pas une gamine à qui j'ai tout appris qui va me dicter ma conduite ! lâcha-t-il avec agressivité. J'ai passé l'âge de me faire mener par le bout du nez.

– Il faut croire que l'élève a dépassé le maître. Tu ne mesures pas la portée d'une telle association : être exposé dans cet établissement sera la meilleure des publicités. Nous toucherons des stars, des hommes et des femmes d'affaires mais également des politiques. Pense également qu'ils viennent des quatre coins de l'Europe. Tu me parlais de vitrine à l'instant, je t'en offre une au rayonnement bien plus vaste.

L'argument, pourtant valable, ne sembla pas l'émouvoir.

– Je refuse.

– Tu feras exactement ce que je te demande, sinon...

– Sinon quoi ? Du chantage ?

– Tout de suite les grands mots ! Il s'agit simplement d'un moyen de pression comme tu aimes tant les utiliser. N'est-ce pas ainsi que tu as procédé pour que je travaille avec toi ?

– Que dis-tu ?

Son inflexion faussement innocente ne la trompait pas.

– À l'époque où tu tenais la galerie de Madrid, j'ai été assez naïve pour te croire. Tu m'as dit que la boutique rencontrait des difficultés et que, si elle fermait, ma mère perdrait son poste de femme de ménage. Puis, grâce à ton incroyable bagou, tu m'as convaincue de rabattre d'éventuels acheteurs.

– Je ne t'ai jamais contrainte à agir contre ton gré ! Au contraire, c'est moi qui t'ai sortie de ta misérable existence. Tu devrais me remercier au lieu de me menacer.

Pandora poussa un soupir excédé. Décidément, James était coriace.

– Puisque tu veux jouer sur ce terrain-là, est-ce que tu te rappelles du jour où mon décolleté t'a permis de passer un tableau en fraude sous le nez des douaniers ? N'oublions pas, non plus, cet épisode où j'ai dû négocier nos retards de paiement avec notre propriétaire au cours d'un ennuyeux dîner aux chandelles durant lequel il n'a cessé de me faire des propositions indécentes. Je te ferai encore moins l'affront de te demander qui t'a évité la prison pour escroquerie en charmant le juge chargé de l'accusation ? Voilà qui serait du plus mauvais effet si la reine, t'ayant fait *Sir*, l'apprenait.

– Pandora ! s'écria-t-il, visiblement au bord de l'apoplexie. Tu n'oserais pas me dénoncer à...

– Aide-moi à racheter les parts des administrateurs.

– C'est de la folie ! Tu commets une terrible erreur.

– Non, James, je modifie notre stratégie.

– Nous courons à notre perte. Jamais nous ne nous remettons de ce désastre financier.

– Nos caisses sont déjà vides. Aussi vends immédiatement la galerie parisienne avant que quelqu'un ait vent de nos difficultés.

– Quel est ton plan exactement ?

– Toi et moi, le plus discrètement possible, nous rachèterons les parts de petits actionnaires minoritaires de la clinique. Avec ton verbiage et mon sourire, nous ne devrions pas rencontrer beaucoup de difficultés.

– Ne me dis pas que tu fais tous ces efforts parce que tu es tombée amoureuse de ce type ?

Pandora eut l'impression de recevoir un violent coup au cœur. Si Orlando et elle s'étaient rapprochés ces derniers temps, il n'était pas pour autant question de sentiments. Tout au plus pouvaient-ils se considérer comme des partenaires. Leur relation n'était basée que sur le sexe et les affaires. La question de James était abrupte, mais elle avait le mérite de mettre en relief la complexité de la situation.

Toutefois, elle devait admettre que les choses avaient évolué entre eux. Le lien qui les unissait s'était tissé presque à leur insu. Si tout avait débuté par un magnétisme puissant contre lequel ils avaient vainement lutté, elle avait apprécié les moments qu'ils avaient passés ensemble. Sa maladie l'avait rendu plus humain à ses yeux et cette vulnérabilité l'avait touchée. Mais au point de qualifier cette affection de sentiment amoureux ? Non...

– Orlando est favorable à nos projets, reprit-elle, à nouveau maîtresse d'elle-même. Dans cette histoire, ses intérêts et les nôtres convergent.

– Comment comptes-tu procéder ?

– Je voulais d'abord t'informer de cette nouvelle collaboration. Les détails viendront par la suite.

– J'ignore ce que tu as véritablement en tête avec cet Ongarelli, j'espère seulement que nos petits secrets resteront entre toi et moi.

– Mon silence dépendra de ta coopération.

– Tu es redoutable en affaires, *Cariña*, dit-il avec une pointe de tendresse dans la voix.

– J'ai été à bonne école avec toi.

Elle raccrocha avec un sourire satisfait. James n'avait pas été facile à manœuvrer. Malgré tout, elle ne lui gardait pas rancune de ses réticences. Pendant des années, il avait décidé de tout : voyant personnellement chaque client qu'elle avait ferré et décidant seul des artistes qui signaient. À présent, elle avait assez d'expérience pour être sur le devant de la scène et décider de la stratégie à adopter.

– Tu as terminé ? demanda Orlando, passant la tête par la porte.

Sa grande carcasse s'était un peu voûtée, mais elle n'en restait pas moins impressionnante. Son teint grisâtre et ses traits tirés montraient qu'il était encore affaibli par la maladie. Heureusement, le sourire carnassier qu'il lui décocha la rassura.

Dans un mouvement spontané, elle s'élança vers lui et l'embrassa fougueusement. Il répondit à son baiser en l'emprisonnant dans ses bras.

– En quel honneur ? demanda-t-il amusé. Note que je ne m'en plains pas !

Tout en parlant, il s'était assis sur le bord du lit. D'un geste affectueux, il posa sa main sur ses hanches et l'invita à s'installer sur ses genoux. Elle lui faisait face et noua les doigts autour de ses épaules.

– James est d'accord pour t'aider à garder le contrôle de ton entreprise, annonça-t-elle.

– A-t-il été facile à convaincre ? Lui as-tu tout raconté ?

– Je pense qu'il vaut mieux que tu ignores les détails.

– Inutile de te dire que je n'éprouve aucune sympathie pour ce type. Quelles sont tes relations avec lui ?

Elle se mordit les lèvres avant de répondre :

– Il aurait pu être un père pour moi, mais il s'apparente plus à un mauvais génie.

– Et moi qui pensais que tu l'idolâtrais !

– C'était le cas, au début. Il m'a permis de devenir une femme forte et indépendante. Mais il m'a aussi appris à déceler la moindre faille chez l'autre afin de l'exploiter à mon avantage.

– Charmant personnage !

– Je ne le blâme pas, car j'y ai trouvé mon compte et ce mode de vie me convenait.

– Tu le regrettes ?

– Je ne sais pas.

Ses paupières s'abaissèrent un instant sur ses prunelles sombres. Orlando passa la main le long des mèches qu'elle avait laissées libres.

– Je suis sûre d'une chose, reprit-elle avec conviction. J'ai passé l'âge de ces petites arnaques.

– Tu voudrais changer de vie.

Elle ne sut s'il lui posait une question ou si c'était une affirmation. Était-ce ce qu'elle voulait au fond de son âme ? Laisser son passé derrière elle et se lancer dans l'inconnu ? Quel pouvait être l'avenir pour une fille comme elle, qui avait parfois vécu grâce à ses charmes ? Cette idée lui donna le vertige. Mais un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'elle y réfléchisse sérieusement. Cette association avec Orlando était peut-être l'occasion à saisir. Une chance unique pour rebondir.

Ce matin-là, Pandora ouvrit les yeux la première. Le jour filtrait par les fenêtres dont les rideaux étaient restés ouverts. Quelques flocons tombaient en virevoltant, comme de délicats papillons immaculés. Elle tira la couette jusqu'à son menton et se tourna sur le côté, dans l'espoir de se rendormir. Son regard s'arrêta aux larges épaules face à elle et au mur en rondins de bois au second plan. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'elle ne se trouvait pas chez elle et qu'elle n'était pas seule.

– Je sais que tu es là, hurla soudain une femme au rez-de-chaussée. Réponds-moi !

Dans son champ de vision, les épaules se crispèrent, puis le corps bascula sur le dos. Elle fut presque soulagée de reconnaître le profil devenu familier d'Orlando. Elle se rappela alors qu'elle partageait son lit, dans son chalet de Saint-Moritz. C'était plutôt une bonne nouvelle.

– Tu es sourd ou tu dors encore ? reprit la femme.

À l'expression catastrophée d'Orlando, elle comprit qu'il savait à qui appartenait la voix stridente et insistante.

– Merde ! Qu'est-ce qu'elle fait ici ? s'exclama-t-il en sortant du lit avec précipitation.

– Qui *elle* ?

– Gina.

– Qui est *Gina* ? insista Pandora.

– Ma mère.

Déjà, il avait enfilé un pantalon et cherchait sa chemise au pied du lit.

– Vite ! Il ne faut pas qu'elle te voie. Cache-toi !

– Si c'est une plaisanterie, je ne la trouve...

– Crois-moi, je n'ai pas le cœur à rigoler, la coupa-t-il, se recoiffant avec les doigts. Et si tu la connaissais, tu me remercieras de t'éviter ce genre confrontation de bon matin !

– C'est bon, je m'habille, dit-elle en se levant à son tour.

Elle se redressa, dévoilant ses courbes dénudées. Malgré l'incongruité de la situation, ses gestes étaient posés et pleins de sensualité.

– Ramasse tes affaires et cache-toi dans la penderie.

Elle se figea et lui lança un regard assassin.

– Tu n'espères tout de même pas que je vais me planquer comme une vulgaire voleuse ?

– Je t'en prie, ne discute pas. Ce n'est pas le moment, je t'assure.

Déjà il ouvrait la porte de l'armoire en pin et la poussait à l'intérieur.

– Orlando ! Où es-tu ?

Orlando referma la porte et s'élança à la rencontre de sa mère avant qu'elle n'ait l'idée de pousser plus loin ses investigations.

– Je suis à l'étage, mère. Ne bouge pas, j'arrive.

Il dévala les escaliers aussi vite que ses muscles encore faibles lui permettaient. Malgré la couche de neige à l'extérieur, Gina portait son éternel tailleur Chanel. Ses seules concessions au froid hivernal étaient un élégant manteau de lapin ainsi qu'une toque assortie.

– Tu es donc si malade que tu aies autant tardé à me répondre ? demanda-t-elle, l'air pincé.

– Je dormais et tu me prends au saut du lit.

– À cette heure-ci ? J'espère au moins que tu es reposé.

Elle posa son sac et ses gants sur la table basse avant d'examiner le chalet.

– Rien n'a changé en dix ans, finit-elle par admettre, comme à regret.

Orlando était perplexe : sa mère n'avait plus jamais mis les pieds à Saint-Moritz après le décès de son père. Pourquoi avoir fait le déplacement ce jour-là ?

– Tu aurais dû vendre ce chalet. Au prix du marché, tu en aurais tiré un bon prix. Assez pour renflouer les caisses de la clinique. Il faut absolument que nous en parlions.

Nous y voilà, songea-t-il. Encore des reproches !

S'abstenant de répondre pour ne pas envenimer la situation, il se dirigea vers la cuisine sous prétexte de préparer un café. La présence de sa mère exigeait qu'il garde toute sa concentration. Et une bonne dose de caféine ne serait pas superflue !

– Quel vent polaire t'amène si loin de ton club de bridge ? ironisa-t-il.

– Je suis venue pour prendre de tes nouvelles, naturellement.

– Tu pouvais aussi bien me téléphoner.

– C'est si impersonnel, dit-elle, balayant son argument d'un geste de la main.

– Dans ce cas, pourquoi ne pas être venue me voir à Genève, lorsque j'étais hospitalisé ?

– C'est au bout du monde !

Encore une fois, il préféra se taire : Genève se trouvait à une heure de route seulement de Lausanne, alors qu'il fallait en compter cinq pour rallier Saint-Moritz. Sa mère semblait avoir une appréciation toute personnelle des distances.

D'un signe, elle refusa la tasse qu'il lui tendait.

– Que veux-tu ? demanda-t-il en buvant une gorgée de café.

– Je viens de te le dire : je veux savoir comment tu te portes.

Il la considéra un instant, se retenant de ne pas lui jeter au visage ce qu'il pensait de son comportement. Le prenait-elle pour un idiot ? Elle avait fait tout ce chemin pour constater de ses propres yeux dans quel état de délabrement il se trouvait. Plus il serait affaibli, plus elle pourrait facilement lui retirer ses parts de l'entreprise. Peut-être avait-elle même déjà lancé une procédure de tutelle ! Elle en était bien capable. Il savait qu'il ne pouvait la faire changer d'avis, seulement il pouvait gagner du temps. Assez de temps pour mettre en place son propre plan.

– Comme tu le vois, je suis encore vivant. Pas trop déçue, j'espère ?

– Orlando ! s'exclama-t-elle en levant les yeux au ciel. Je n'ai pas le cœur à rire de ce genre de chose.

Elle paraissait outrée et il s'en amusa.

– Puisque tu refuses mon café, veux-tu un thé ? demanda-t-il avec une suavité exagérée.

Un bruit sourd provenant de l'étage détourna l'attention de Gina. Elle sursauta et l'interrogea du regard. Comme il faisait mine de rien, elle demanda :

– As-tu entendu ?

– Quoi ?

– Qu'est-ce qui se passe, là-haut ? Je monte voir.

Une vague de panique lui tordit l'estomac. Il était impensable que sa mère se retrouve nez à nez avec Pandora. D'abord parce que l'incident engendrait un scandale comme elle seule savait les créer et qu'elle ne se priverait pas de ramener sur le tapis cette histoire d'âge limite pour lui donner des héritiers. Et là, l'enfer se déchaînerait sur sa tête !

– Il y a quelqu'un ? appela Gina, le pied sur la première marche de l'escalier.

Un voile de sueur couvrit le front d'Orlando. Il devait absolument éviter qu'elle ne monte à l'étage et découvre la vérité. Malgré son aphasie, il sollicita son cerveau pour trouver une issue. Des ondes électriques parcoururent chacun de ses neurones devant l'urgence de la situation.

– Tu savais que papa avait rendez-vous avec un homme, le soir de sa mort ?

C'était la première chose qui lui était venue à l'esprit pour la détourner de l'escalier. Il vit le visage de sa mère blanchir et sa silhouette émaciée se figer. Manifestement, il avait fait mouche.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, rétorqua-t-elle avec une inflexion hautaine.

– Papa a rencontré le Dr d'Ampezzo. J'aimerais savoir pourquoi.

– D'où tiens-tu cette information ?

Elle se détourna des marches et lui fit face. Orlando nota que cette fois, elle ne mettait pas en doute ses paroles. Il était donc sur la bonne piste.

– Après tant d'années, certaines langues se délient, répondit-il évasivement. Que peux-tu me dire à ce sujet ?

– Ce maudit d'Ampezzo n'était qu'un profiteur !

Elle avait craché cette phrase avec un mépris qu'Orlando ne lui connaissait pas. Pourtant, il avait l'habitude de son attitude dédaigneuse. Elle avait attisé sa curiosité. Qui était ce fameux médecin, objet de toute cette morgue ? Qu'avait-il fait ou voulu faire qui justifie un jugement si sévère ?

– Ton père a bien tenté de nier qu'il connaissait ce dépravé...

Que devait-il comprendre ? Le mot « *dépravé* » résonna désagréablement à son esprit, faisant écho à l'hypothèse de Belkacem. Sans compter d'autres éléments, qui faisaient pencher la balance en la faveur de cette inconcevable supposition : son père voyait manifestement cet homme en cachette de son épouse et la découverte de leur relation, quelle qu'en soit la nature, avait fortement déplu à cette dernière. À tel point qu'une décennie plus tard, elle en gardait toujours une rancune tenace.

– Il était chirurgien esthétique comme papa. Entre confrères, c'était naturel qu'ils se fréquentent, non ?

– Je ne sais pas comment ce parvenu d'Ampezzo a réussi à approcher ton père mais, une fois qu'il lui a mis le grappin dessus, il ne l'a plus lâché.

Elle connaissait toute l'histoire ou presque.

– Jusqu'au jour fatidique, lâcha-t-il brutalement.

Le visage de sa mère blêmit. C'était l'occasion de revenir sur la mort de son père et d'en parler avec elle.

– Je ne crois pas à la thèse du suicide, lui avoua-t-il froidement.

En voyant ses narines pincées et ses lèvres serrées, il comprit que le sujet était toujours aussi sensible pour elle.

– Maintenant que tu m'as confirmé qu'il était lié à d'Ampezzo, j'ai la certitude qu'il a été assassiné.

– Tu n'imagines tout de même pas que cet opportuniste l'aurait tué ? s'exclama-t-elle, visiblement choquée. C'était un abruti, mais pas au point de scier la branche sur laquelle il était assis !

Ces dernières paroles éveillèrent plus encore son intérêt. À l'entendre, il n'était pas question de relation amoureuse entre les deux hommes. Il semblait plutôt s'agir d'argent. Convoitaient-ils la même clientèle ? Démarchaient-ils les mêmes investisseurs ? Il fallait absolument qu'il en informe Belkacem. Ces nouvelles informations lui seraient probablement utiles. Mais d'abord, il devait se débarrasser de sa mère.

– Je me sens un peu fatigué, dit-il, mimant un bâillement et étirant les bras. Je vais aller me reposer. Sa mère fit la moue et leva à nouveau les yeux au ciel, avant de récupérer sa fourrure.

– Il faudra que tu te décides à rentrer à Lausanne, car nous avons d’importants dossiers en suspens. Prends soin de toi, dit-elle avant de passer la porte.

Il ne se demanda même pas si elle était sincère, ni quels étaient ces fameux dossiers, tant il était soulagé de la voir partir !

Tandis que le bruit de sa voiture décroissait au loin, il s’affala dans le fauteuil, épuisé par leur conversation.

– La voie est libre ? demanda Pandora du haut des escaliers.

Elle apparut, un drap ceint autour du corps pour tout vêtement. À cette agréable vision, Orlando sentit son moral remonter en flèche.

– Cruella d’Enfer a-t-elle vidé les lieux ?

– Je me demande laquelle de vous deux est la plus cruelle. Tu mériterais d’être durement châtiée pour ton insolence !

Il esquissa un sourire séducteur, montrant qu’il n’en pensait rien. Un simple drap de coton le séparait de sa peau délicate. Une mince barrière qui aiguïsa son désir.

– Remonte dans la chambre immédiatement, lui intima-t-il d’une voix rendue rauque par l’excitation.

– Quelle exigence !

Il s’était approché et lui caressa les épaules avant de glisser la main sous le tissu.

– Parce que je ne veux que le meilleur.

– Tout comme moi, murmura-t-elle, ses lèvres contre les siennes.

Malgré le froid, Camilla se tenait immobile et attendait. Elle était arrivée à Saint-Moritz plus tôt dans la journée. La station n'avait guère changé depuis sa dernière venue, avec ses boutiques de luxe et ses hôtels chics. Elle, par contre, était bien différente.

Se frottant les mains avec vigueur, elle souffla sur ses doigts dans l'espoir de les réchauffer. Voilà des heures qu'elle patientait dans sa voiture, un robuste 4×4 allemand qu'elle avait troqué contre sa Mini Cooper pour plus de discrétion. Elle s'était garée un peu à l'écart, tout en gardant une vue imprenable sur le chalet d'Orlando. Elle avait réservé une chambre à deux pas, dans un établissement de gamme moyenne, où personne n'aurait idée de la chercher.

– Voilà à quoi j'en suis réduite ! marmonna-t-elle pour elle-même.

Alors qu'elle piétinait, afin de faire circuler le sang qui lui semblait gelé dans ses veines, les souvenirs lui revenaient en mémoire. Elle avait accompagné Orlando à Saint-Moritz, l'hiver précédent, fière d'être admise dans sa garçonnière montagnarde. Même si elle ne s'était pas imaginé une décoration aussi rustique, elle était alors impatiente de découvrir la célèbre station. Ses attentes n'avaient pas été déçues. Orlando y était connu comme le loup blanc et les portes des restaurants comme celles des magasins de marques luxueuses s'ouvraient toutes devant lui. Un véritable rêve éveillé !

Les yeux brillants d'excitation, elle avait arpenté la *Via Serlas*, la prestigieuse avenue, quasi religieusement. Elle s'était arrêtée devant chaque vitrine décorée et illuminée, admirant vestes de fourrure, rivières de diamants et robes de haute couture. Parfois, son regard se détournait, lorsqu'une Rolls-Royce passait à faible allure pour mieux laisser admirer ses chromes. Elle était au paradis !

Le matin, alors qu'Orlando paressait au lit, elle se rendait à l'institut de beauté ou au spa. Puis, ensemble, ils déjeunaient à l'une des tables les plus prisées de la ville, avant de dévaler quelques pistes. Le soir, ils retrouvaient des amis avec lesquels ils se rendaient soit dans un bar branché soit dans un night-club sélect, selon leurs envies.

Partout, Orlando était accueilli avec empressement et dans ces moments-là, elle adorait être la femme qui lui tenait le bras. Par ricochet, elle bénéficiait du même traitement de faveur que lui et se sentait importante. Il lui semblait qu'elle était faite pour cette vie, qu'elle s'y épanouirait facilement.

Elle avait pourtant fini par comprendre que tout cela n'était que pure comédie, que les sourires étaient de façade et que les compliments n'avaient rien de sincère. Elle s'y serait probablement habituée, elle-même n'étant pas un modèle de franchise et de compassion. Seulement, elle sentait au fond de son cœur qu'elle ne pouvait pas rivaliser avec ces gens-là. Même si elle avait fait la couverture de quelques magazines et qu'elle était passée à la télévision, son statut social restait inférieur. Voilà pourquoi, cette année, elle avait tant insisté pour aller aux Maldives.

Malheureusement, beaucoup de choses avaient changé depuis. En y pensant, elle poussa un profond soupir teinté de mélancolie mais aussi de rancœur. Une nouvelle fois, Orlando avait décidé de rompre. Mais elle savait que leurs séparations ne dureraient jamais longtemps. Elle avait d'ailleurs commencé son travail de reconquête en passant à l'improviste chez lui à Lausanne. Néanmoins, l'accueil qu'il lui avait réservé n'avait pas été à la hauteur de ses attentes. Elle l'avait senti préoccupé, loin d'elle.

Certes, il y avait eu ce voyage rocambolesque en Asie et les épuisants travaux à la clinique. Mais elle estimait qu'elle aurait dû passer devant ces petits désagréments. En fait, Orlando commençait à lui échapper et cette situation la frustrait. Elle n'admettait pas qu'il résiste à son charme et qu'il lui file entre les doigts. Il était donc temps de reprendre la main et de procéder à une véritable opération de reconquête.

Hélas, les choses ne s'étaient pas exactement passées comme elle l'avait espéré. D'abord, elle avait cherché une alliée en la personne de Gina. Cette dernière ne lui avait-elle pas fait miroiter l'espérance d'un prochain mariage avec son fils ? Seulement, Gina avait porté une oreille peu attentionnée à ses plaintes et ses lamentations. Elle n'avait donc pas insisté, craignant de braquer sa future belle-mère.

Elle s'était alors tournée vers Nils, le meilleur ami d'Orlando. Fiasco total là également. Durant la conversation, il était resté sur ses gardes, se méfiant manifestement d'elle comme de la peste. Elle était certaine qu'il ne l'avait jamais appréciée et qu'il était même ravi de leur rupture.

Après avoir vainement tenté de rallier Nils à sa cause, elle s'était interrogée à la suite à donner. Même si elle fréquentait Orlando depuis deux ans, elle ne connaissait quasiment aucun de ses amis. Elle n'avait donc rien à espérer de ce côté-là et devait agir seule.

Elle était retournée à son appartement de Lausanne. Afin de mettre toutes les chances de son côté, elle avait apporté un soin particulier à sa tenue : une toute nouvelle robe, un ensemble lingerie des plus affriolants... Seulement, quelle ne fut pas sa surprise de voir la puissante Jaguar quitter la propriété ! Elle n'eut que le temps de reconnaître Nils au volant, et Orlando sur le siège passager.

Agacée de voir ses projets contrariés, elle avait fait demi-tour et les avait suivis, pensant qu'ils se rendaient au restaurant ou dans un bar. Elle avait envisagé de les rejoindre, prétextant qu'elle passait par hasard. Elle avait jeté un rapide coup d'œil dans son rétroviseur, vérifié son maquillage. Mais son sourire s'était effacé quand elle avait constaté que leur voiture s'engageait sur l'autoroute. Leur voiture prenait la direction de Saint-Moritz.

Ce qui compliquait singulièrement ses projets !

Elle était rentrée chez elle de fort méchante humeur, ruminant sa déception. Il lui avait fallu quelques jours avant de décider de se rendre au chalet, motivée par son désir de reconquérir Orlando mais aussi par un appel téléphonique de Gina.

– Camilla, chère amie, comment allez-vous ?

Sans même écouter sa réponse, Gina avait poursuivi :

– Avez-vous eu récemment des nouvelles de mon fils ?

– J'ai... Je ne suis pas certaine d'avoir compris votre question.

– C'est pourtant simple : je veux savoir si vous avez vu Orlando ces derniers jours...

Elle avait hésité. Devait-elle avouer qu'elle l'avait espionné et suivi la veille ?

– Pas dernièrement, avait-elle finalement répondu, évasive.

– J'ai cru comprendre qu'il était à Saint-Moritz.

– Vraiment ?

– Vous n'avez donc pas eu l'occasion de discuter avec lui avant son départ ?

Elle n'avait su que répondre, sentant une pointe d'anxiété derrière ces questions.

– Est-ce qu'il y a un problème, Gina ?

Le silence de son interlocutrice ne l'avait guère rassurée.

– Que se passe-t-il ?

- Rien que je ne saurais régler ! avait alors affirmé Gina d’une voix claire.
 - Je n’en doute pas.
 - J’y pense soudainement... Il est probable que j’aurai besoin de vos services très prochainement.
 - Ce sera avec plaisir. De quoi s’agit-il ?
- Gina avait ménagé une pause, comme si elle avait cherché ses mots.
- Je crois que mon cher fils s’égare.
 - Que voulez-vous dire ?
 - Il a fait des mauvais choix.

Camilla n’avait rien compris à ces paroles sibyllines. Elle était même sincèrement intriguée par l’attitude de Gina.

- Je ne suis pas sûre de...
- À bientôt, ma chère Camilla !

Sur cette dernière phrase, Gina avait raccroché, la laissant dans l’expectative.

Manifestement, il se passait quelque chose qu’elle ignorait dans la famille Ongarelli. Gina la jugeait assez digne de confiance pour requérir son aide, mais refusait pour le moment de lui en dire plus. Ce paradoxe la frustrait. Après cette étrange conversation, elle avait pris sa décision : elle irait à Saint-Moritz. Une discussion avec Orlando s’imposait.

Ce fut donc l’esprit torturé par tout un tas d’hypothèses plus ou moins farfelues, qu’elle avait quitté Genève avant l’aube, ce matin-là, et qu’à présent, frigorifiée et cachée dans la voiture de location, elle patientait, ne sachant ce qu’elle allait découvrir.

- Il fait vraiment trop froid !

Les risques de se faire surprendre étaient maigres, à cette heure matinale, aussi décida-t-elle de sortir du véhicule. Durant quelques minutes, elle fit des étirements pour se réchauffer et activer la circulation sanguine. Elle se sentait complètement ankylosée. Du coin de l’œil, elle surveillait toujours le chalet. Aiguillonnée par le froid et la curiosité, elle s’avança d’un pas vers le parking. S’assurant que personne ne pouvait la remarquer, elle poussa encore un peu en avant.

Du regard, elle chercha le capot profilé de la voiture d’Orlando. À sa grande surprise, elle ne vit rien. Était-il déjà reparti pour Lausanne avec Nils ? Intriguée, elle marcha jusqu’à se trouver complètement à découvert. Devant le chalet, n’était garée qu’une seule voiture : une Porsche 911 d’un rouge pétant.

Consciente qu’elle pouvait être reconnue à tout moment, elle retourna rapidement dans son 4×4, non sans avoir noté que la plaque d’immatriculation de la décapotable portait l’écusson de Lausanne. Il ne s’agissait donc ni du véhicule de la femme de ménage, ni de celui du médecin de la station, pour peu que l’un ou l’autre ait les moyens de se payer une Porsche ! À qui appartenait donc cette voiture ?

Elle était fermement décidée à attendre le temps qu’il faudrait pour avoir sa réponse.

Apercevant un véhicule de la police patrouiller non loin, elle enclencha la marche arrière, désappointée, et s’engagea sur la voie principale, s’éloignant rapidement.

Mais elle se jura bien de revenir et d’avoir le fin mot de l’histoire !

– Maintenant que nous sommes bel et bien réveillés, nous pourrions sortir, proposa Pandora. Elle démêlait ses longs cheveux avec application devant le miroir de la salle de bains.

– Pourquoi ? Nous sommes très bien ici.

– Loin de moi l'idée de me lamenter, mais je viens de passer un moment plutôt pénible, enfermée dans une armoire. Sans souffrir de claustrophobie, j'apprécierais un grand bol d'air frais.

Orlando haussa les épaules et refusa de bouger du lit sur lequel il regardait le journal télévisé.

– Rien de mieux que le climat revigorant de la montagne pour un convalescent, argumenta-t-elle.

– Il fait un froid de gueux dehors.

– Tu te couvriras.

– Je ne veux voir personne.

– Nous éviterons la ville.

Pour toute réponse, il se contenta d'attraper la télécommande et de changer de chaîne. Pendant un instant, Pandora le considéra avec patience. Puis, d'un pas décidé, elle se dirigea vers lui et lui confisqua le boîtier. Les poings serrés sur les hanches, elle lui fit face.

– Tes petits caprices me laissent complètement indifférente. Alors, tu t'habilles chaudement et nous allons marcher jusqu'au petit lac. Ça te fera le plus grand bien.

– Parce que tu es médecin, maintenant ? persifla-t-il.

– Ni médecin ni infirmière et surtout pas ta mère. Dieu me préserve de ressembler un jour à Cruella d'Enfer !

Il ne put réprimer un sourire. Décidément, elle avait le don de désamorcer sa mauvaise humeur d'une simple répartie.

– D'accord pour mettre le nez dehors, accepta-t-il en se levant. Tu as gagné, je vais me changer.

Il ôta sa chemise en la passant par-dessus la tête avant de prendre un T-shirt en mérinos dans le tiroir de la commode. Alors qu'il ne s'y attendait pas, Pandora s'approcha et passa les mains le long de son dos. Ses doigts descendirent avec lenteur le long de sa colonne vertébrale.

– Je croyais que tu voulais te balader. Mais si tu préfères, on peut retourner sous la couette.

Déjà, il l'enlaçait et reculait jusqu'au lit.

– Espèce d'obsédé ! rétorqua-t-elle, amusée. Tu ne penses qu'à ça.

– Pas toi ?

– Est-ce que ça te démange ?

– De quoi parles-tu ?

– Ton dos est couvert de plaques rouges. On dirait de minuscules boutons.

– Je ne ressens aucun picotement.

Il s'avança jusqu'à la salle de bains et se contorsionna pour apercevoir son dos, par-dessus son épaule.

– Se pourrait-il qu'à ton âge tu aies attrapé la rougeole ? demanda-t-elle.

– Impossible, je l'ai déjà eue enfant.

– La rubéole, alors ?

– Je suis vacciné.

Elle passa de nouveau la main sur sa peau couverte d'irritations.

– Il s'agit probablement d'une légère réaction allergique, supposa-t-il, enfilant un pull shetland avant d'attraper une épaisse doudoune. On prendra de la crème apaisante en pharmacie, tout à l'heure.

– Je croyais que tu ne voulais croiser personne.

– Exact, c'est pour ça que tu iras pour moi, répondit-il avec un sourire en coin.

– Ta galanterie te perdra, Orlando Ongarelli !

À son tour, elle enfila son blouson matelassé en duvet par-dessus son pull à col roulé et son pantalon en velours. Puis elle chaussa des bottes fourrées. Ensemble, ils sortirent du chalet et empruntèrent le chemin descendant à Saint-Moritz.

Une foule compacte et élégante arpentait les rues de la ville. Les femmes arboraient des vestes ou des manteaux de fourrure et les hommes portaient des vêtements de ski de grandes marques. Une Rolls-Royce et une Maserati les dépassèrent, roulant à faible allure pour mieux être admirées. L'opulence était partout : des sacs à main et montres de luxe, au petit chien fraîchement toiletté exhibé comme un bijou, en passant par les façades des boutiques portant le nom de prestigieux créateurs. Si Pandora côtoyait couramment des gens fortunés, elle n'avait pas l'habitude d'une atmosphère si mondaine.

– Pourquoi tout ce monde ? s'étonna-t-elle.

– Dans un mois se déroulera le White Turf. Les équipes sont déjà sur place pour l'entraînement.

– « Le White Turf » ?

– Ce sont de courses de chevaux sur le lac gelé de Saint-Moritz. À cette occasion sont prévues des épreuves de galop, de trot attelé et de *skijöring*.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Du ski tracté par un cheval.

– Quelle drôle d'idée !

– C'est un sport très populaire ici.

– Logique. Impossible à pratiquer à Madrid, sur l'étang du parc du Retiro. À moins que les chevaux n'apprennent à nager !

Il lui adressa un sourire amusé.

– Le White Turf est la course la plus renommée de Suisse et la mieux dotée. Des pur-sang venant de l'Europe entière se préparent à cet événement. Si je ne devais pas me cacher à cause de ma maladie, j'y assisterais volontiers.

– À ce sujet...

Elle ne termina pas sa phrase, interrompue par un groupe de joggeurs emmitouflés venant en sens inverse. De crainte d'être reconnu, Orlando détourna la tête, tout en pressant le pas.

À présent, ils arpentaient un petit chemin montant en pente douce vers la montagne, loin de l'agitation de la station. La neige recouvrait les bas-côtés en une couche épaisse. Des sapins s'alignaient en rangs serrés, marquant le début de la forêt. Leur parfum imprégné de résine embaumait l'air et leurs branches ployaient sous le poids des flocons. Parfois, un oiseau s'envolait d'un arbre pour gagner d'autres cimes. Le même manteau immaculé recouvrait le toit des chalets disséminés sur les pentes, des hôtels de luxe et du clocher de l'église qu'ils avaient laissés derrière eux. À l'horizon, le sommet des montagnes se détachait sur un ciel d'un bleu limpide. Le froid était piquant et le crissement de leur pas résonnait dans le silence.

Au bout d'un quart d'heure, alors que Saint-Moritz avait disparu derrière les arbres, Orlando s'arrêta pour reprendre son souffle. Courbé en deux, les mains appuyées sur les cuisses, il respirait péniblement.

- Déjà fatigué ? demanda Pandora.
- Ce doit être l'altitude. Mon corps doit s'acclimater.
- Bien sûr...

Son expression était clairement moqueuse.

- Si tu pouvais éviter de te foutre de ma gueule, j'apprécierais, lâcha-t-il, vexé.
- Quelle susceptibilité ! Tout ça pour une vulgaire mononucléose...
- Quoi ?

- La « *maladie du baiser* », tu connais ?

Il la dévisagea comme s'il avait devant lui une illuminée lui annonçant l'arrivée d'un vaisseau spatial rempli d'extraterrestres à poils rouges.

- Tes symptômes coïncident avec la maladie : fatigue, perte d'appétit, maux de tête..., énuméra-t-elle en comptant sur ses doigts.

- Le Dr Calvin y aurait forcément songé.

– Rien n'est moins sûr. Comme tu rentrais de Birmanie, il a dû s'orienter d'emblée vers la recherche d'un virus tropical ou d'un parasite.

- Il est vrai que le diagnostic de la mononucléose est difficile à poser. Il faut effectuer un bilan sanguin afin de rechercher les anticorps spécifiques à l'aide de tests sérologiques. Et le test est plutôt sensible.

- En langage décodé, ça donne quoi ? Tout le monde n'a pas un diplôme de médecin.

– Pour détecter la mononucléose, il faut faire une recherche spécifique lors de l'analyse de sang. Mais ce test n'est pas fiable selon que la personne ait été récemment contaminée ou que l'infection soit plus ancienne.

- Ton explication rejoint ce que je disais, ton docteur sera complètement passé à côté lors de ton hospitalisation.

- C'est effectivement une éventualité. Je n'y ai d'ailleurs pas pensé moi-même.

- À quoi t'ont servi toutes ces longues études ? se moqua-t-elle gentiment.

- La question est plutôt de savoir comment *toi*, tu y as pensé ?

- Grâce à ton éruption cutanée. Adolescente, j'avais un ami qui a attrapé la mononucléose. Comme toi, il était très fatigué et son dos était couvert de petits boutons.

Il hocha la tête. Sa déduction était loin d'être ridicule. Dire que pendant des jours, alors que l'épuisement l'avait cloué au lit, il s'était cru condamné ! Il avait consacré ses dernières forces à analyser les comptes rendus médicaux sans trouver un diagnostic. Et il avait suffi de quelques lésions épidermiques pour qu'une novice en la matière lui apprenne son métier.

- Malheureusement cette infection est contagieuse, reprit-il d'un ton docte, espérant retrouver à ses yeux un peu de crédibilité. Le temps d'incubation est de six mois. Peut-être te l'ai-je déjà transmise.

- Comme c'est mignon de t'inquiéter pour moi.

Contrebalançant sa remarque taquine, elle se blottit dans ses bras et le couva d'un regard tendre.

- Pas de soucis. Je suis immunisée, le rassura-t-elle.

- Comment le sais-tu ?

- Quel degré d'intimité crois-tu que j'avais avec cet ami pour qu'il me montre son dos ? Je te rappelle que ça s'appelle la *maladie du baiser*.

- OK, je n'ai pas besoin de détail supplémentaire.

- Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois ?

- Tout de suite les grands mots !

Elle esquissa un de ces sourires mystérieux qui le chaviraient tant.

– J'appellerai un ami infirmier de la station afin qu'il vienne pratiquer une prise de sang, reprit-il avec une intonation professionnelle. En toute confidentialité. Ainsi, je pourrai confirmer ton diagnostic, docteur Fuentecén.

– Je ne manquerai pas de t'envoyer ma note d'honoraires.

– Puis-je te payer en nature ? demanda-t-il d'une voix pleine de sous-entendus.

– J'espérais bien que tu me le proposerais.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui tendit ses lèvres. Il les embrassa avec avidité. Elles étaient fraîches et leur contact le ragaillardit. Pandora était racée et futée. Aucune femme ne lui arrivait à la cheville. À ses côtés, il se sentait vivant et prêt à relever tous les défis. Jamais, il n'avait connu cette sensation.

– Je dois rentrer à Lausanne, annonça Pandora, alors qu’Orlando lui servait un verre de vin blanc.

Il avait ajouté une bûche dans la cheminée et les flammes s’élevaient droites et ravivées dans l’âtre. Une bienfaisante chaleur régnait dans la pièce.

– Quelle ingrate ! dit-il avec une grandiloquence feinte. Moi qui te nourris et te loge dans un cadre magnifique, me voilà bien mal récompensé ! Je vais finir par croire que tu n’es pas bien avec moi.

– Cesse ta comédie. Pourquoi me plaindrais-je d’être coincée avec un beau gosse contagieux et vanné dans un chalet à Saint-Moritz ?

– Merci pour le compliment, même si je ne suis pas tout à fait certain que c’en soit un. Je voudrais que tu restes.

Ce n’était pas la première fois qu’il le lui proposait. Devait-il y voir une manifestation d’attachement ? Sans se voiler la face, il reconnaissait que vivre avec Pandora était d’une facilité déconcertante. Au quotidien, elle était d’humeur égale, et sa retenue naturelle n’empêchait pas un bel optimisme. Malgré les piques qu’ils s’envoyaient continuellement, ils se comprenaient, se complétaient et bien au-delà même. Non seulement, elle l’avait soutenu dans les moments difficiles, mais elle lui avait proposé des solutions. Personne n’avait agi de cette façon avec lui depuis bien longtemps. Qu’allait-il devenir sans elle ? Qui prendrait soin de lui ? Qui le divertirait ? Qui le ferait fondre comme un vulgaire chamallow ?

– Je dois vraiment rentrer. Même si je sais qu’il est entre de bonnes mains, je n’aime pas laisser Ulysse seul trop longtemps.

– C’est normal, je comprends.

Qu’importait la place qu’il avait dans son cœur, il n’était pas de taille à lutter contre l’affection qu’elle éprouvait pour son fils. Il tenta de masquer sa déconvenue. Ses talents de comédien devaient être médiocres, car elle l’enlaça aussitôt.

– Quand tu auras fini de jouer les pestiférés dans ta cabane sous la neige, tu me rejoindras à Lausanne. Je monte faire ma valise, j’aimerais partir assez tôt pour arriver avant la nuit.

Elle posa un baiser léger sur ses lèvres et se dirigea vers l’escalier. Avec un soupir résigné, il la regarda s’éloigner, songeant à la complexité de l’existence. À quarante ans, il était à un tournant de sa vie professionnelle et personnelle. Comment savoir s’il faisait les bons choix ? Saurait-il bien s’entourer ? Alors qu’il était profondément plongé dans ses réflexions, Pandora revenait déjà.

– Tu as fait vite, s’étonna-t-il.

– Et toi, tu rêvais.

Son bagage à la main, elle se tint sur le pas de la porte.

– Repose-toi, lui dit-elle, se serrant contre lui.

– Promis. Appelle-moi quand tu arrives.

– Promis, répéta-t-elle.

Ils se quittèrent sur un dernier baiser plein de douceur et de sensualité.

Sans se l'avouer, Pandora espérait qu'ils se reverraient rapidement à Lausanne. Peut-être avaient-ils plus à partager qu'elle ne le pensait...

Alors qu'elle roulait déjà depuis un moment sur l'autoroute, son téléphone sonna. Elle aurait aimé que ce soit Orlando, mais ses attentes furent déçues.

– *Cariña* ! Comment vas-tu ?

– Je t'écoute, James...

– Ces derniers jours sans toi ont été bien longs.

– Va droit au but.

Il marqua une pause avant de reprendre sur un ton beaucoup moins enjoué que son entrée en matière :

– J'ai bien réfléchi à ton histoire de collaboration avec ton médecin.

– Nous en parlerons plus tard, je suis en train de conduire, là... En plus, je n'ai pas toutes les informations.

– Il ne sera pas nécessaire d'en demander.

– C'est-à-dire ?

Ses doigts se crispèrent sur le volant.

– Nous n'en avons pas besoin.

– Tu ne vas pas revenir là-dessus, James ! dit-elle d'une voix glaciale. Il me semble avoir été très claire.

– Après ton coup de fil, j'ai bien réfléchi, et je persiste à croire que mon idée première est la bonne.

Pandora se massa les tempes et respira profondément, espérant conserver son calme.

– Ton obstination nous mènera droit dans le mur. Tu ne vois pas que...

– Non, c'est toi, *Cariña*, qui est aveugle ! Tu te trompes en pensant qu'il est dans notre intérêt de nous associer avec ce chirurgien.

– Nous ne reviendrons pas sur cette discussion, lâcha-t-elle, pensant clore rapidement le sujet.

– Tu crois que la situation est désespérée, mais tu te trompes. Certes, les finances ne sont guère brillantes, mais je suis certain que nous pouvons rebondir encore. Ne l'avons-nous pas déjà fait par le passé ? L'ouverture de notre galerie parisienne est encore récente, laisse-lui le temps de se faire une renommée. Notre adresse est prestigieuse et nous permettra à coup sûr de toucher des acheteurs aisés.

– Je te propose la même stratégie, mais à moindre coût, en investissant dans la clinique. Vu la conjoncture, nous ne serons bientôt plus en mesure d'assurer le paiement des loyers exorbitants de Paris.

– J'ai effectivement un petit bas de laine, comme tu l'as deviné. Il nous permettra d'honorer les règlements les plus urgents.

Pandora étouffa un juron. Combien ce vieil escroc avait-il amassé dans son dos ?

– Arrête de t'accrocher à cette chimère, dit-elle la voix teintée de colère.

– Je ne comprends pas que tu refuses d'en voir le potentiel. Quand sa réputation sera établie, la galerie parisienne drainera une clientèle internationale.

– Comme la Clinique du Lac, répéta-t-elle obstinément.

James poussa un petit grognement montrant qu'il n'appréciait pas qu'elle s'oppose à lui.

– Si tu tiens absolument à investir chez ton toubib, il y a peut-être une autre solution, déclara-t-il après un silence.

– Enfin, tu te décides à devenir raisonnable !

– Nous raflons aux associés toutes les parts possibles et nous gardons le contrôle.

– Que dis-tu ?

– D’après ce que tu m’as expliqué, le but de notre intervention est d’aider ton médecin à garder la majorité au sein de sa propre société. Pourquoi devrais-je lui remettre les actions que j’ai acquises ? En vertu de quoi, je les lui céderais après la réunion des administrateurs...

– Qu’en ferais-tu ?

– Ce que bon me semble, pardi ! Ton petit protégé me mangera dans la main, si le cœur m’en dit.

– Tu ne vas pas t’abaisser à ça ? demanda-t-elle, complètement affolée.

– Qui m’en empêchera ? Ton chirurgien sera pieds et poings liés, car il a trop besoin de notre contre-pouvoir.

– Je te l’interdis !

– À la façon dont tu prends la mouche, je vais finir par croire que tu éprouves de l’affection pour cet homme.

– J’ai...

– Ouvre les yeux, *Cariña* ! Il t’a manipulée, si beau et riche soit-il.

– C’est faux !

– Il a besoin d’une personne en sous-main afin que les autres ne se doutent pas de ses agissements.

Et il t’a trouvée !

Pandora déglutit péniblement. Chaque mot prononcé par James la blessait un peu plus durement.

– Il a parfaitement préparé son plan. Tu venais lui vendre des tableaux et il t’a fait miroiter cette collaboration. Il a vu en toi une jolie petite marionnette.

– C’est moi qui ai proposé de...

– Alors il est encore plus fort que je ne le pensais ! J’ignore comment il a pu attendrir un cœur de pierre comme le tien, mais la fripouille que je me flatte d’être lui tire son chapeau.

Serait-il possible que... Non, Orlando avait bien des défauts, mais il ne se serait pas servi d’elle de la sorte.

– Tu te fais des idées, répondit-elle enfin, la voix altérée par l’émotion.

– C’est ce que tu aimerais croire. Pourquoi penses-tu qu’un homme de son envergure se soit allié à quelqu’un comme toi ?

Il lui laissa le temps de la réflexion avant de reprendre avec rudesse :

– Ton Ongarelli doit être entouré d’amis et de collaborateurs tous plus fortunés et dévoués les uns que les autres. Il n’a qu’à claquer des doigts pour trouver un partenaire financier. Alors interroge-toi sur ses réelles motivations.

Pandora se força à rester concentrée sur la route malgré l’étau qui lui enserrait la poitrine. Sa tête bourdonnait et les jointures de ses doigts, autour du volant, étaient devenues blanches. Orlando aurait-il été capable de l’utiliser ? Avait-il été sincère avec elle ?

– Un chirurgien de sa réputation n’a aucune raison de s’acoquiner avec une galeriste si jolie et talentueuse soit-elle, reprit James, implacable. J’ajouterai même que c’est contre nature. Crois-moi, il a bien d’autres chats à fouetter !

Il semblait à Pandora que l’air, dans l’habitacle, s’était raréfié. Sinon pourquoi aurait-elle tant de mal à respirer ?

– Je ne veux pas te faire de peine, *Cariña*. Je cherche simplement à t’éviter une cruelle désillusion. Il t’a embobinée en te faisant miroiter une belle collaboration. Bien trop belle pour toi. J’imagine que ton orgueil a été froissé, mais il n’y a pas péril en la demeure. Maintenant, ressaisis-toi.

– Tu... Qu’est-ce que tu envisages ?

– Le plus sage serait de stopper les frais immédiatement. À moins que...

– « À moins que » ?

– Je sais que tu peux être une comédienne particulièrement douée. Aussi pouvons-nous tenter de réaliser cette fameuse opération qu’il te propose si aimablement. En gardant toutes les actions que nous pouvons récolter, bien sûr. Ensuite, nous verrons quel prix ton cher médecin attache à sa clinique.

– C’est du chantage !

– N’est-ce pas ainsi que nous fonctionnons depuis toujours ?

Il eut un rire sardonique qui lui hérissa le poil.

– Trahis-le avant qu’il ne te trahisse, Pandora. Il ne t’a pas proposé ce deal pour tes beaux yeux. Même s’ils sont irrésistibles. Il se sert de toi afin d’atteindre son but. Et tu aurais fait la même chose à sa place !

Une larme perla au coin de ses prunelles, dont James venait à l’instant de vanter les mérites. Elle refusait de le croire et pourtant... Il avait raison sur le fait qu’un médecin aussi connu sur la place publique n’avait strictement aucun intérêt à s’associer avec deux galeristes tirant leurs revenus de leurs petites combines plutôt que grâce à l’art. Quelles étaient ses intentions ? Que signifiaient pour lui ces nuits passées entre ses bras ? Quelle place occupait-elle réellement dans sa vie ?

Elle s’essuya les yeux d’un mouvement rageur, laissant une trace de mascara sur sa joue. À dire vrai, elle n’était pas certaine de vouloir connaître la réponse. Malgré la carapace qu’elle s’était forgée au fil des années, elle redoutait la vérité.

Galvanisé, Orlando téléphona à son ami infirmier sans attendre. Bientôt, il serait fixé sur sa pathologie. Ensuite, il lista les membres du conseil d'administration susceptibles de vendre leurs parts. Il savait que certains avaient des problèmes financiers et que d'autres ne seraient pas contre mettre un peu de beurre dans les épinards. Il connaissait les cupides et saurait manipuler les indécis. Puis il composa le numéro du détective pour l'informer de ce que lui avait appris sa mère. Hélas, Belkacem était injoignable. Sans se décourager, Orlando lui laissa un message lui demandant de le rappeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Enfin, il lui restait une dernière tâche à accomplir. La plus pénible, mais sûrement la plus libératrice.

Pour cela, il lui fallait de l'air et de l'espace. Chaudement emmitouflé dans sa doudoune matelassée, il sortit sur le balcon de sa chambre. De là, le point de vue sur les montagnes était magnifique. La quiétude et la majesté des lieux lui donneraient le courage nécessaire.

Une voix féminine répondit immédiatement à son appel.

– Bonjour Camilla, dit-il avec une intonation grave et assurée.

Le silence, au bout de la ligne, n'augurait rien de bon. Puis Camilla s'exclama avec aigreur :

– Tu te décides enfin à donner de tes nouvelles !

– Il semblerait que tu n'aies pas cherché à en avoir de ton côté. À moins que tu attendes simplement la parution de mon avis de décès pour te manifester et voir ce que tu pourras récupérer. Ne traîne pas, ma mère est déjà sur les rangs !

– Le sarcasme te va mal.

Il hocha la tête avec satisfaction. Elle lui facilitait la tâche : tant mieux !

– Ce que tu penses de moi m'est égal. Après toutes ces tergiversations, je suis certain de ne plus vouloir fréquenter une fille comme toi.

– Qu'est-ce que je dois comprendre ? demanda-t-elle d'un ton plus glacial que la température extérieure. Tu n'imagines tout de même pas que tu peux me plaquer ! De surcroît, par téléphone.

– C'est précisément ce que je suis en train de faire.

Le nouveau silence de Camilla illustrait sa rage impuissante.

– Tu laisseras les clés de mon appartement à l'accueil de la clinique. Je ne veux plus te revoir.

– Comment oses-tu...

– Et n'espère pas trouver du réconfort auprès de Gina ! la coupa-t-il avec dureté. Elle a bien d'autres préoccupations en ce moment.

Sans attendre qu'elle reprenne ses esprits, il raccrocha.

– Voilà une bonne chose de faite ! s'exclama-t-il, satisfait.

Le ciel ne lui avait jamais paru aussi limpide, ni l'air si pur. Il s'ébroua, autant pour se réchauffer que pour rassembler ses esprits. Le téléphone qu'il tenait toujours à la main se mit à vibrer.

– Samir Belkacem, annonça son correspondant. Vous souhaitiez me parler ?

– Exactement. J'ai des informations concernant mon père.

– Bientôt, vous n'aurez plus besoin de mes services. Je vous écoute.

– Le Dr d'Ampezzo et mon père n'avaient pas de liaison comme vous le pensiez. J'ai des raisons de croire qu'ils étaient en relation d'affaires.

– Voilà qui est intéressant. Ça expliquerait certains documents que j'ai trouvés.

– Quels documents ?

– Une promesse d'achat pour un cabinet plus grand. L'acte définitif n'a jamais été signé.

Orlando réfléchit quelques secondes.

– D'Ampezzo était chirurgien esthétique, tout comme mon père. Il est donc raisonnable de penser qu'ils envisageaient une association professionnelle.

– D'après les rumeurs, tous deux étaient des pointures dans leur spécialité. Une telle collaboration aurait été des plus fructueuses.

Pourquoi, en ce cas, les deux hommes n'avaient-ils pas concrétisé ce projet ? Pour quelle raison son père, grand médecin à l'avenir prometteur, s'était-il suicidé, alors que s'offraient à lui de telles perspectives ?

Orlando entrevoyait le début d'une réponse. Les paroles de sa mère retentissaient encore à ses oreilles. À présent, leur sens prenait une résonance particulière. Les pièces du puzzle s'imbriquaient lentement dans son esprit. Lentement et douloureusement.

– Je crois que, en effet, je n'aurai plus besoin de vous, dit-il d'un ton maussade. Envoyez-moi votre facture.

– Vous êtes sûr que...

– Oui, certain. J'en sais suffisamment.

Il raccrocha, laissant tomber l'appareil sur la table de jardin, puis s'agrippa si fort à la balustrade du balcon que les jointures de ses doigts blanchirent. Pendant dix ans, il avait été persuadé qu'on avait assassiné son père et aujourd'hui, il avait la preuve qu'il avait raison : *celui-ci s'était suicidé parce qu'on l'y avait poussé*. Toutes ces années passées dans cette douloureuse incertitude l'avaient miné. À présent, il savait, et la cruelle vérité l'aspira comme un gouffre s'ouvrant sous ses pieds. Un terrible vertige menaçait de l'engloutir. Il rentra dans la chambre en titubant.

Il attendit patiemment que son malaise se dissipe. Sa faiblesse était aussi bien physique que morale. Néanmoins, il restait encore une flamme brûlant au fond de son cœur et, malgré le coup de massue qu'il venait de recevoir sur la tête, sa détermination à aller jusqu'au bout s'était affermie. Il était plus que temps qu'il fasse son deuil et aille de l'avant.

Après s'être préparé un déjeuner léger, il alluma son ordinateur portable et consulta l'organigramme de son entreprise. Il savait déjà quels administrateurs seraient susceptibles de vendre une partie de leurs parts. Restait à savoir si cela suffirait pour contrecarrer les projets de sa mère. Il se sentait encore éreinté et n'était pas sûr d'avoir toutes les facultés nécessaires pour la circonvenir. Tant de paramètres devaient être pris en compte, tant de variables pouvaient intervenir en sa défaveur.

Longtemps, il pesa le pour et le contre. Il avait en main l'avenir de la clinique, l'héritage de son père. En son âme et conscience, il savait que les investissements colossaux qu'il avait engagés étaient nécessaires pour maintenir l'établissement à son top niveau sur le long terme. Il était certain que c'était ce que son père aurait voulu.

Cette pérennité serait possible grâce à l'aide de Pandora et de son associé. Pourtant, il avait des réticences en ce qui concernait Phillips. Lors de leur discussion, Pandora avait implicitement confirmé ses soupçons quant à son manque de fiabilité. Cet homme était un escroc avant d'être un marchand de

tableaux. Il savait profiter de chaque occasion et probablement de son entourage pour servir ses intérêts personnels. Pandora elle-même semblait être la complice, voire la victime consentante, de ses combines. Il n'avait aucune confiance en un tel personnage.

Il s'interrogea également sur le crédit qu'il pouvait avoir en elle. Elle suivait James depuis tant d'années. Cautionnait-elle ses agissements ? L'influence de Phillips sur elle était-elle assez puissante pour lui ôter toute capacité de jugement ? Dit autrement : Pandora Fuentedén et James Phillips l'avaient-ils manœuvré depuis le début ?

Il se passa la main sur le front et tenta de calmer les battements affolés de son cœur. En fouillant dans sa mémoire, il se remémora leur première rencontre. En fait, il ne l'avait jamais croisée auparavant. Or, il se trouvait à l'une de ces soirées qui rassemblait le tout Lausanne, les gens qu'il fréquentait habituellement. Et Pandora ne faisait pas partie de ce cercle très fermé. S'était-elle trouvée sciemment à cette soirée dans l'espoir de le croiser ? Nils était présent également, ce jour-là. Lui l'avait déjà rencontrée... Avait-elle compté se servir de son ami pour l'approcher ?

Un sentiment de malaise lui tordit l'estomac. Il devait en avoir le cœur net, aussi composa-t-il avec fébrilité le numéro de Nils.

– Toujours vivant ! s'exclama joyeusement celui-ci en décrochant.

– Ce n'est qu'une mononucléose, ce n'est pas encore aujourd'hui que tu vas hériter de ma Jaguar !

– Dommage... J'adore cette bagnole !

– Pandora t'a-t-elle demandé que tu me présentes à elle ? demanda-t-il, tout de go.

– Quoi ?

– Ton père a travaillé avec elle, n'est-ce pas ? Tu la connaissais ?

– Oui, pourquoi ?

Orlando garda le silence un instant, ne sachant comment aborder le sujet.

– Je m'interroge à son sujet, dit-il enfin avec prudence.

– J'en déduis que tu continues à la voir.

– Hum, hum.

– Je prends ça pour un « oui » !

Comme il refusait d'en dire plus, Nils demanda :

– Quel est le problème ?

– Je n'ai aucune confiance en James Phillips, son associé. J'ai peur qu'il ait une mauvaise influence sur elle.

Cette fois, ce fut Nils qui garda le silence. Puis, après une longue inspiration, il reprit avec gravité :

– Je ne veux pas passer pour un rabat-joie, ni te dire que je t'avais prévenu, mais il me semble que nous avons déjà eu cette discussion.

– Au sujet de Phillips ?

– Non, concernant ta belle Ibérique. Mon vieux, loin de moi l'idée de jouer les oiseaux de mauvais augure, mais il se peut que cette fille cherche autre chose que ta compagnie, si charmante soit-elle. Sois réaliste : qui voudrait d'un grabataire en guerre contre sa mère ?

– Merci pour le merveilleux tableau que tu broses de moi !

Malgré sa repartie, Orlando avait perdu son sens de l'humour. Nils n'était pas méchant, il cherchait simplement à le mettre en garde. Et il n'avait pas tout à fait tort : si Camilla s'était enfuie en le voyant si malade, pourquoi Pandora était-elle restée ? Elle connaissait les soucis financiers de la clinique, mais ça ne semblait pas l'effrayer. Du moins en apparence.

La véritable question était donc : tenait-elle un tant soit peu à lui ? Cette incertitude lui nouait les tripes. Quelle était la nature de ses sentiments ? Et lui-même, qu'éprouvait-il pour elle ? Le monde s'écroulait autour de lui : sa santé s'était dégradée, sa mère lui rendait la vie impossible et son entreprise

risquait la faillite. Malgré tout, Pandora restait à ses côtés. Comment ne pas s'attacher à une femme pareille ?

Il avait éprouvé un pincement au cœur lorsqu'elle était repartie pour Lausanne. Comme il aurait aimé qu'elle poursuive son séjour ne serait-ce qu'une nuit de plus ! Seulement, elle était mère avant tout, et il comprenait qu'elle ne souhaite pas rester trop longtemps éloignée de son fils. Il se surprit à vouloir en savoir plus sur ce garçon passionné de tennis. Cet intérêt commun serait une belle entrée en matière, s'il le rencontrait un jour.

Cette réflexion fut comme un électrochoc. Il voulait connaître son fils. Cela signifiait-il qu'il éprouvait pour Pandora autre chose qu'une simple affection ? Il connaissait la réponse, au fond de son cœur. Il ressentit un puissant vertige, sans aucun rapport avec sa maladie. La vérité se fit jour dans son esprit comme un flash.

Il aimait Pandora.

Il l'aimait au point de lui confier le pouvoir de réduire à néant son avenir professionnel si elle le souhaitait. Fallait-il qu'il soit à ce point fou d'elle ?

La baie vitrée donnait sur le lac Léman. Quelques flocons tombaient d'un ciel nuageux, recouvrant le rivage d'un manteau ouaté. Les larges panneaux de bois posés aux murs et la moquette épaisse offraient à la pièce un décor chaleureux. Sur une desserte, un panier de viennoiseries côtoyait la machine à café. Leurs arômes mêlés attiraient quiconque s'approchait. Les conversations étaient légères et l'ambiance bon enfant. Puis, lorsque les portes se refermèrent, chacun afficha un air important, avant de prendre place autour de la longue table ovale. Ils étaient quinze : trois femmes en tailleurs stricts et douze hommes en costume et cravate.

Présidant l'assemblée, Gina consulta une nouvelle fois sa montre parsemée de diamants avant d'annoncer :

– Malgré l'absence de mon fils, je propose de commencer la réunion.

À sa droite, Camilla acquiesça avec vigueur.

Après sa rupture d'avec Orlando, la jeune femme s'était précipitée dans ses jupes. Mais Gina, considérant que son fils n'était qu'un bon à rien, ne s'était pas épanchée sur cette rupture. Les états d'âme de Camilla lui importaient peu. L'empathie n'était pas son point fort. Par contre, elle voyait un excellent moyen d'utiliser sa colère à son avantage. Rien n'avait été plus facile que de la convaincre de racheter les parts d'administrateurs minoritaires. Même si les tractations s'étaient effectuées peu de temps avant l'assemblée et qu'elle n'avait grappillé qu'une faible avance, Gina se sentait en confiance. Elle aurait enfin les mains libres pour gérer la clinique comme bon lui semblait !

Néanmoins, la présence de deux inconnus à l'autre bout de la table – une belle femme aux yeux sombres et un homme plus âgé, vêtu de tweed – l'empêchait de se sentir entièrement rassérénée.

– Qui sont ces gens ? murmura-t-elle à l'oreille de Camilla, pendant qu'autour d'elle, les administrateurs s'interrogeaient encore sur la pertinence d'attendre ou non Orlando.

Du menton, elle désigna le couple d'inconnus.

– Je l'ignore, répondit Camilla. Personne ne semble les connaître.

– S'ils sont là, c'est qu'ils ont reçu une convocation. Ce sont donc de nouveaux associés. Ce qui signifie que certains leur ont vendu des actions. Avec une très grande discrétion, car personne n'a jugé utile de m'en informer, alors que je cherchais moi-même à en acheter.

Elle jaugea les membres de l'assemblée avec circonspection. Parmi tous les visages familiers, qui l'avait trahie ?

– Un peu de silence, je vous prie, intima-t-elle à l'assemblée, en tapant du plat de la main sur la table.

Les brouhahas cessèrent aussitôt.

– Nous manquons à toutes les politesses, poursuivit-elle d’un ton suave. Je propose que nous laissions le soin aux nouveaux administrateurs de se présenter.

Elle se tourna vers la jeune femme habillée de noir et son acolyte au maintien aristocratique. Ces derniers échangèrent un regard de connivence, puis la jeune femme se leva pour prendre la parole.

– Je me nomme Pandora Fuentecén et voici mon associé, Sir James Phillips. Nous sommes galeristes à Lausanne. Dans le souci de diversifier notre activité, nous avons investi dans la Clinique du Lac.

Sa silhouette élancée et sa voix profonde captivèrent l’ensemble des administrateurs. À l’exception de Camilla.

– Je ne vous suis pas. Quel est le rapport ?

– Nous ciblons la même clientèle. Il nous a donc semblé naturel d’établir une passerelle entre nos deux univers.

– Ce raisonnement ne tient pas la route !

– Cette réunion a pour but de décider des futures orientations de l’établissement, expliqua patiemment Pandora. Vous aurez tout le loisir de présenter vos arguments au cours de la discussion.

Camilla n’eut pas l’air d’apprécier l’assurance avec laquelle cette femme parlait. Son visage trahissait sa contrariété et Gina devina sans mal ce qu’elle devait penser en cet instant : pour qui se prenait cette marchande de tableaux, flanquée de son vieux beau ? Elle n’avait pas de leçon à recevoir de cette grue !

– Mesdames, messieurs, bonjour ! Veuillez m’excuser de mon retard.

Orlando venait de passer la porte. Il se dirigea directement vers la machine à café et s’en servit une tasse. Son costume gris acier masquait sa perte de poids et il avait percé un nouveau trou sur sa ceinture de cuir. Se sentant dévisagé et jaugé, il arbora son sourire le plus charmeur.

D’un seul coup d’œil, il embrassa l’assemblée. Son regard s’arrêta un instant sur le visage courroucé de sa mère, puis accrocha les yeux de Camilla, brillants de provocation. Ce ne fut qu’ensuite qu’il aperçut Pandora et Phillips. Ils avaient respecté leur engagement et étaient venus. À cette constatation, un énorme poids s’envola de ses épaules. Il n’avait plus qu’à espérer qu’ils suivent leur plan jusqu’au bout. Tiendraient-ils parole ou le trahiraient-ils au moment fatidique ? Une boule lui noua la gorge. L’angoisse et la contrariété le submergèrent à nouveau. Il vivait une période cruciale de sa vie et tout pouvait basculer en un instant. Savoir que son destin dépendait de deux personnes qu’il connaissait à peine le mettait mal à l’aise. Et pourtant, les prochaines minutes seraient déterminantes.

– Puisque nous sommes au complet, commençons, proposa-t-il, restant debout près de la baie vitrée.

– Je suis ravie que tu te sois enfin décidé à te joindre à nous, déclara Gina avec un enjouement dont il ne fut pas dupe. J’espère que tu ne seras pas trop épuisé pour suivre les discussions.

– Rassure-toi, mère. J’ai dormi comme un bébé, cette nuit.

– Soit. Étant la plus âgée des actionnaires majoritaires, j’ouvre le débat.

Les hostilités, plutôt...

Sans surprise pour lui, sa mère entama sa diatribe en lui reprochant des investissements inconséquents, qui menaient l’entreprise à la ruine. Elle s’appuya sur des bilans prévisionnels et des courbes de projection des résultats. Pendant son discours exalté, Orlando se servit un nouveau café.

Par-dessus sa tasse, il croisa les prunelles envoûtantes de Pandora. Mon Dieu qu’elle était belle dans son tailleur noir si sobre et pourtant si indécent sur son corps aux courbes harmonieuses ! Un flot de souvenirs incandescents lui revint en mémoire : le contact de sa peau, son parfum capiteux, ses formes affolantes. Il n’avait rien oublié de leurs étreintes passées.

Assise sur sa chaise, le dos bien droit et ces lèvres qu'il avait si souvent embrassées closes, elle lui paraissait telle une déesse trônant au milieu des humains. Son cœur s'emballait follement. Telle quelle, elle lui paraissait inaccessible et pourtant, il n'avait jamais eu autant envie de la toucher. Elle n'était pas seulement désirable, elle représentait tellement pour lui !

Devant son expression indéchiffrable, il se sentit subitement très mal à l'aise. Son destin reposait entre ses mains aux ongles manucurés. Comme il aurait aimé la prendre à part et lui parler, la serrer dans ses bras et se rassurer sur ses intentions ! Seulement, c'était impossible. Pas ici, pas maintenant. Personne ne devait se douter de leur complicité.

– À présent que la situation est claire pour tout le monde, nous pouvons procéder au vote, conclut Gina.

Orlando posa sa tasse d'un geste ferme, faisant tinter la porcelaine.

– Pas encore, c'est au tour de *l'autre* actionnaire majoritaire de parler, déclara-t-il. *Moi*, en l'occurrence.

– Nous t'écoutons, concéda sa mère de mauvaise grâce.

Le regard des associés allait de l'un à l'autre, dans l'attente manifeste d'une joute sanglante.

– La Clinique du Lac, grâce à son personnel qualifié et son matériel performant, se positionne en toute première place des établissements suisses haut de gamme en matière de chirurgie esthétique. Seulement, j'ambitionne d'aller plus loin encore. Ces investissements permettront un rayonnement international, mais ils visent également une clientèle prestigieuse.

Des murmures d'approbation accueillirent ses paroles.

– Nous avons déjà tout ce qu'il faut, le contra sa mère. Nous n'avons besoin de rien d'autre.

– Est-ce ce même argument que tu as servi à papa, le soir de sa mort ? demanda-t-il, plantant son regard douloureux dans le sien.

Gina blêmit.

– Il voulait s'associer avec le Dr d'Ampezzo, mais tu t'y es opposée. Tu voulais tout maîtriser et tu refusais qu'il puisse avoir une autre vision de l'entreprise ! Exactement comme avec moi en ce moment. On dirait que l'histoire se répète.

– Ce n'est ni l'endroit ni le moment de...

– Avec toi ce n'est *jamais* ni l'endroit ni le moment. Réponds-moi !

– D'Ampezzo ne bénéficiait pas de la même réputation que ton père, contra-t-elle avec une évidente mauvaise foi. Il aurait fait du tort à la réputation de la clinique.

– C'était un excellent praticien, au contraire, et, avec papa, ils auraient éradiqué la concurrence. Seulement, tu refusais cette collaboration. Tu l'as harcelé pour qu'il y renonce. À tel point qu'il s'est donné la mort.

Sa dernière phrase était tombée comme un couperet. Médusée, l'assistance retenait son souffle.

– Ta maladie te pousse à raconter n'importe quoi, mon pauvre garçon !

– Je vais très bien, ce n'est qu'une simple *MNI*. Une mononucléose infectieuse, précisa-t-il à l'attention des actionnaires. Et je ne suis plus contagieux.

Cette affection ne touchait que les adolescents et les jeunes adultes, il était donc un cas à part dans les annales de la médecine. Orlando avait mieux compris pourquoi le Dr Calvin était complètement passé à côté de sa pathologie, trop improbable à son âge. Son ami infirmier, une fois le diagnostic confirmé, avait d'ailleurs lourdement insisté pour traiter de son cas si insolite dans une revue scientifique. Ce qu'il avait refusé avec véhémence : il n'était pas un phénomène de foire !

– Procédons au vote, reprit Gina, dans l'intention de couper court à toute polémique. Que ceux qui approuvent ma vision de l'avenir lèvent la main.

Ainsi donc, c'était tout ce que méritait son père ? Quelques phrases arrachées aux forceps ? Gina ne baisserait donc jamais sa garde ? Elle refusait de lui dévoiler l'entière vérité.

Sans surprise, elle leva la main pour le vote, imitée par Camilla, le visage enlaidi par un rictus mauvais, et six administrateurs les suivirent.

– À présent, que les personnes souscrivant à mon choix se manifestent, demanda Orlando.

Il leva la main, ainsi que Pandora, Phillips et cinq actionnaires.

– Égalité, annonça Gina. En ce cas, il nous faut comptabiliser le nombre de parts de la société que chaque camp détient.

Elle semblait se réjouir d’avance du résultat. Camilla jubilait à ses côtés. Leur victoire semblait être acquise. Gina demanda alors qu’à tour de rôle, chaque participant énonce à haute voix le montant de sa participation. C’était l’unique moyen de trancher, sans aucune contestation possible. Camilla et James Phillips annoncèrent leurs chiffres : ils avaient acquis le même nombre d’actions, leur participation s’annulait donc.

Tout était à recommencer !

– Laissez-moi vous éviter un tour de table, annonça alors Pandora de sa voix grave. Je possède 10 % du capital de l'entreprise.

Gina eut un hoquet de surprise. 10 % ? C'était impossible ! Chaque associé ne détenait pas plus de 3 % des parts, seule Camilla avait réussi à en rafler 5 %.

Après un rapide calcul mental, elle comprit qu'avec ses alliés, elle comptabilisait 48 % des actions, alors que son fils en comptait 52 %. La conclusion s'imposait d'elle-même : il avait gagné.

Il était devenu le maître de la Clinique du Lac, pour laquelle elle s'était battue, soutenant son mari malgré ses idées ineptes, puis poussant son fils à reprendre le flambeau à sa mort. Elle en avait toujours été le moteur, la tête pensante. C'était sa vie qu'elle avait sacrifiée pour assurer leur succès et leur fortune ! Tous ses efforts venaient d'être réduits à néant, et elle n'avait rien vu venir !

– Nous suivrons donc ma stratégie, annonça Orlando sobrement.

Avec un pincement au cœur, il vit sa mère se ratatiner sur son siège. Elle semblait avoir vieilli de dix ans. À ses côtés, Camilla se tordait les mains, visiblement indécise. Son regard passait de sa mère à lui. Elle semblait hésiter sur la conduite à tenir, ne pas savoir à quel camp se rallier.

– Puisque la ligne directrice est déterminée, poursuivit-il, la séance est levée.

– Il faudrait acter votre nomination à la tête de l'entreprise, osa rappeler l'un des actionnaires.

– Je... Le faut-il vraiment ?

– C'est la procédure.

Tous les administrateurs acquiescèrent et lorsqu'ils quittèrent la salle de réunion, la Clinique du Lac avait un nouveau président-directeur général : Orlando Ongarelli.

Orlando se leva en dernier, puis sortit. Il ne ressentait aucun triomphe, aucune satisfaction.

Sa mère s'éloignait sans un mot, le dos voûté. Camilla, quant à elle, patientait dans le couloir. À son passage, elle l'interpella :

– Bravo pour ta nomination, le félicita-t-elle.

Il se raidit, s'attendant à une avalanche de reproches.

– Nous pourrions aller fêter ta victoire, suggéra-t-elle avec un sourire enjôleur.

– Ne devrais-tu pas rester avec ma mère ?

– Elle en a vu d'autres, se contenta-t-elle de répondre en haussant les épaules.

Malgré tous les griefs qu'il avait contre Gina, Orlando fut attristé de la voir ainsi trahie par son alliée. Et il n'en revenait pas de constater avec quelle facilité Camilla retournait sa veste. Une vraie

girouette ! Avait-il été à ce point aveugle pour ne pas l'avoir remarqué durant leur relation ?

– Je ne crois pas que ce soit un événement à célébrer.

– Tu as le triomphe modeste !

– Je viens d'évincer ma propre mère de la société familiale, il n'y a pas de quoi pavoiser.

– Viens, allons boire un verre. En souvenir du bon vieux temps.

Elle battit des cils avec lascivité, cherchant à l'attendrir.

– Camilla, je ne donne pas dans le réchauffé.

– Que... ?

– C'est fini et bien fini entre nous. Combien de fois devrais-je te le répéter ?

– Écoute, je comprends qu'avec la fatigue et ta maladie, tu aies besoin de faire une pause. Je le respecte. Reprends des forces et revoyons-nous quand tu seras guéri.

– Ouvre les yeux et facilite-moi la tâche : c'est une rupture définitive.

– Pourquoi ?

Elle le fixait de ses yeux écarquillés. Manifestement, l'idée lui était inconcevable.

– Est-ce que tu es amoureuse de moi ? demanda-t-il d'une voix neutre, la regardant droit dans les yeux.

– Amoureuse, moi ? J'ai... C'est-à-dire que...

– Moi non plus, je ne t'aime pas.

– Peut-être qu'avec le temps...

– Non. Ni toi ni moi ne voulons de cette vie-là.

Un long silence suivit cet échange. Camilla cligna des paupières, comme si elle cherchait à recouvrer ses esprits. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

– Au revoir Camilla.

Sans même un dernier geste d'affection, il s'éloigna. Elle faisait désormais partie d'un passé sur lequel il était bien décidé à tirer un trait. Elle allait peut-être enfin comprendre qu'il était inutile de tenter de le reconquérir. Avec un peu de chance, elle mettrait rapidement le grappin sur un autre homme et l'oublierait définitivement. Ce problème étant réglé, il restait un autre point important à aborder.

Du coin de l'œil, il aperçut sa mère discutant avec l'un des actionnaires. Il inspira profondément, puis se dirigea résolument vers elle.

– Laissez-nous, je vous prie, demanda-t-il à l'associé.

Ce dernier fila sans demander son reste.

– Tu viens te repaître de ma défaite ?

– Je suis venu enterrer la hache de guerre.

Elle le considéra avec un air mauvais.

– Crois-moi, *maman*, si j'avais pu agir autrement, je l'aurais fait.

Non seulement il était sincère, mais c'était la première fois depuis des années qu'il l'appelait ainsi. Elle y fut certainement sensible, car ses yeux s'embruèrent.

– Je ne voulais que notre bonheur à tous, murmura-t-elle.

– Moi aussi. C'est ce que papa souhaitait également.

Sa mère baissa les yeux.

– Son projet d'association avec d'Ampezzo était voué à l'échec. Ton père était un véritable génie du bistouri, alors que l'autre n'était qu'un vulgaire chirurgien. Combien de fois lui ai-je répété qu'il méritait un associé de plus grande envergure ?

Elle ne désarmerait donc jamais ! Son opinion était faite et malgré ses arguments, elle était incapable de changer d'avis. Il exhala un soupir. Qu'importe ce dont sa mère était convaincue, il était là pour crever l'abcès et lui dire ce qu'il avait sur le cœur.

– Assez pour l'acculer au suicide.

– Je n’ai jamais voulu ça !

– Tu ne t’en es peut-être pas rendu compte, mais tu étais toujours sur son dos. Comme tu étais sur le mien.

– Ce n’est pas vrai !

– Rappelle-toi ton insistance à me faire poursuivre des études de médecine, alors que je souhaitais m’orienter vers la finance.

– Je l’ai fait uniquement pour ton bien.

– Vois où ça nous a menés ! Incapable de s’opposer à toi, papa a choisi d’en finir.

– Arrête, je t’en prie !

Elle avait presque crié. Son corps maigre était secoué de tremblements.

– Si tu savais comme je lui en ai voulu de nous avoir laissés ! reprit-elle, la voix chevrotante d’émotion. Tu n’imagines pas combien je me suis sentie seule et démunie sans lui.

Orlando la considéra comme s’il la voyait pour la première fois. Elle venait enfin de dévoiler ses véritables sentiments. Derrière la face austère et impersonnelle se cachait une femme au cœur meurtri. Elle avait aimé son mari, à sa manière, cherchant à le protéger de ce qu’elle pensait être une folie. Se sentant abandonnée par lui, après son suicide, elle avait reporté son affection sur son fils unique, exigeant le meilleur de lui. C’était sa manière à elle de l’aimer et de le protéger.

– Il me manque aussi terriblement, dit-il doucement.

Gina leva sa main fine et la posa sur son épaule. Un geste retenu qui illustrait pourtant toute son affection pour lui. Les mots étaient superflus.

– La Clinique du Lac est entre de bonnes mains avec toi. Je suis si fière de toi, mon garçon. Tu m’as démontré ce soir que tu ferais l’impossible pour l’entreprise.

– Merci, maman.

Il se pencha vers elle et l’étreignit chaleureusement. Elle se dégagea rapidement et se composa cette expression intraitable qui la caractérisait.

– Ce n’est pas parce que tu n’es plus à la tête de l’entreprise que je n’ai plus besoin de toi, dit-il avec tendresse.

Après un moment de réflexion, elle le considéra en plissant les yeux.

– À mon âge, il est sûrement temps que je pense à la retraite et que je laisse la place à la nouvelle génération. Qu’en penses-tu ?

Orlando en resta bouche bée. Il ne s’attendait pas à une telle réponse.

– Néanmoins, si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver, ajouta-t-elle avec un sourire pétillant.

Elle posa un baiser léger sur sa joue et s’éloigna d’un pas alerte.

Orlando se détendit enfin. À présent, il avait les mains libres pour diriger la société, mais il n’était pas seul. Il savait qu’il pourrait toujours compter sur sa mère. Enfin, elle l’autoriserait à voler de ses propres ailes. Il avait de grands projets pour la clinique et il était temps de raccrocher sa blouse de médecin, afin d’endosser son costume de businessman.

Tant d’idées fourmillaient déjà dans sa tête ! Non seulement il voulait que l’établissement reste à la pointe du progrès, mais il envisageait de diversifier son activité. La clinique avait un tel potentiel de développement qu’il lui tardait de mettre en place sa nouvelle stratégie. Il pensait ouvrir prochainement un spa avec des espaces privés dotés de jacuzzi, d’une salle de fitness et d’une piscine. Il ambitionnait même d’agrandir le bâtiment et d’y établir un complexe hôtelier haut de gamme. Sa clientèle pourrait ainsi rester plus longtemps sur le site, accroissant son chiffre d’affaires.

Bien évidemment, il fallait d’abord rembourser toutes les créances accumulées depuis le début des travaux. Ce qui ne devrait plus tarder car, le matin même, en consultant le planning, il avait noté une nette hausse du taux de consultations. Il n’aurait pu décrire à ce moment-là le sentiment de satisfaction mêlé à

une pointe de fierté qui lui avait gonflé le cœur. La nouvelle de la rénovation s'était répandue comme une traînée de poudre et il avait gagné son pari risqué.

Fini le harcèlement des débiteurs ! Finie la visite impromptue des huissiers ! Une nouvelle ère commençait, pleine de promesses et de succès. Plus rien ne se mettrait en travers de son chemin. Il s'en faisait le serment !

Orlando était en tout point satisfait, mais il lui restait un ultime détail à régler. Sa vie professionnelle avait pris l'orientation qu'il espérait, restait à remettre de l'ordre dans sa vie personnelle.

Phillips et Pandora se tenaient à l'écart dans le couloir, discutant à voix basse. Les autres associés passaient devant eux, les considérant avec curiosité. Ils devaient s'interroger sur leur parachutage de dernière minute dans la société. Mais à leurs regards entendus, il était évident qu'ils avaient compris les enjeux de ces transactions et les manœuvres de part et d'autre, afin d'obtenir les commandes de la clinique.

Il devait à présent récupérer leurs parts. Sinon, qui sait ce qu'ils comptaient en faire ? Malgré sa nomination à la tête de l'entreprise, il n'était pas à l'abri d'un retournement de situation. Même s'il avait fait la paix avec sa mère, il ne voulait pas tenter le diable ! Il était temps de clarifier les choses.

– Merci de votre aide, dit-il, arrivé à leur hauteur.

– Ma *Cariña* sait se montrer persuasive, répondit Phillips avec un clin d'œil à Pandora.

– Maintenant que la réunion est terminée, vous devez me céder vos parts, comme nous en avons convenu.

– Puis-je escompter un petit bonus ?

– James ! le reprit sévèrement Pandora. Nous nous en tiendrons à ce qui a été décidé.

– Bien, fit-il, levant les mains en signe de reddition. Seulement, si M. Ongarelli souhaite se montrer généreux avec moi pour l'immense service que je lui ai rendu, je ne voudrais surtout pas qu'il se sente brimé dans son élan.

– Cette belle franchise t'honore. N'avais-tu pas rendez-vous avec un nouvel artiste ?

Phillips comprit le message et n'insista pas.

– Soit, puisque ma présence ici n'est plus requise, je retourne à mes occupations de mécène. À bientôt monsieur Ongarelli. Ce fut un plaisir d'avoir traité avec vous.

Pandora le suivit des yeux, tandis qu'il s'éloignait.

– Mécène, tu parles ! lâcha-t-elle avec dérision, lorsqu'il fut hors de portée de voix. À mon avis, il est plutôt sur la piste d'un nouveau pigeon.

Ils étaient seuls à présent dans le couloir. Fermement campée sur ses talons, ses jambes vertigineuses gainées de bas sombres, Pandora était l'incarnation de la sensualité. D'un mouvement naturel, elle lui réajusta le col de la chemise

– Était-ce vraiment une bonne idée que je m'associe avec un type de cet acabit ? demanda Orlando, qu'un fond d'appréhension ne quittait pas.

– Il fera ce que je lui demande. Mais je te conseille de récupérer tes actions au plus tôt.

Orlando la considéra avec inquiétude. Il décelait de l'hésitation dans son regard. Elle détourna la tête, se mordillant la lèvre inférieure, confirmant le sombre pressentiment qui l'habitait. Manifestement, elle avait quelque chose de crucial à lui révéler.

Il s'avança d'un pas, lui releva le menton d'un geste tendre et planta ses yeux dans les siens. Il la dépassait de toute sa hauteur et pourtant, il se sentait si démuné devant elle ! Parce que sa beauté troublante le désarmait ? Parce qu'il éprouvait pour elle des sentiments plus profonds qu'il ne l'imaginait ? Parce qu'elle possédait assez d'actions pour le destituer, si Gina la persuadait de s'allier contre lui ? Il devait connaître la vérité, savoir s'il pouvait compter sur elle comme il l'espérait ou s'il devait la rayer de sa vie. Cette incertitude le rongait.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il avec gravité.

Elle prit une grande inspiration. Le sujet semblait difficile à aborder, voire douloureux. Voilà qui n'augurait rien de bon pour la suite de leur relation.

– James m'a contactée après mon départ de ton chalet. Il... Je...

Elle cherchait ses mots, détourna une fois encore les yeux. Tout, en elle, exprimait un tel malaise qu'il sentit son cœur s'arrêter de battre.

– Parle-moi, insista-t-il. Je veux savoir.

Ses larges mains se posèrent sur ses épaules et il sentit qu'elle frissonnait. À cet instant, il ne voulait qu'une seule chose : la serrer contre lui et la réconforter. Mais mieux valait-il qu'il s'abstienne, car il n'était pas certain d'apprécier ce qu'elle essayait de lui dire.

– James a été très difficile à persuader.

– J'imagine. Cependant, tu as été parfaitement convaincante. Le résultat parle de lui-même.

– Il voulait que nous te fassions chanter.

Orlando se raidit et la fixa avec stupéfaction. Ses doigts se crispèrent sur ses épaules.

– Il a d'abord refusé de collaborer. Il n'a accepté qu'à la condition de...

Elle s'interrompit un instant et reprit sa respiration. Elle semblait accablée et si fragile...

– James m'a demandé de garder nos parts et de les monnayer à prix fort.

– Quoi ?

– Son idée était de te faire payer, si tu voulais les récupérer.

Il eut l'impression qu'un violent séisme l'ébranlait, ouvrant une faille sous ses pieds, et qu'il y tombait la tête la première. La chute était vertigineuse. Les pensées s'entrechoquaient dans son cerveau. Allait-il tout perdre à cause de la cupidité de cet homme ? Pandora l'avait-elle trahi ? L'idée lui était insupportable.

– Est-ce ce qui va se passer ? demanda-t-il d'une voix blanche. Vous allez vendre les actions que vous détenez au plus offrant ?

– Non. Il a tenté de me convaincre de le suivre dans sa combine. Je voulais que tu le saches. James n'est pas fiable mais je ne suis pas comme lui.

– Que dois-je comprendre ?

– Je te rendrai tes parts, poursuivit-elle la voix pleine d'émotion. Suivant notre accord. Je suis une femme de parole, contrairement à ce que pourrait supposer mon association avec James.

Ses yeux s'embruèrent de larmes, accentuant encore son charme.

– Je ne ferai jamais rien qui puisse te nuire. Je tiens énormément à toi, Orlando.

Il s'était attendu à tout sauf à ça... La clinique, ses projets professionnels, sa relation chaotique avec sa mère, sa maladie... Plus rien n'avait d'importance. Il n'avait d'yeux que pour Pandora, la femme merveilleuse qui l'avait épaulé et soutenu. Elle avait refusé de le trahir, l'avait même défendu face à son associé. Sa confiance et son attachement étaient sans faille. Quelle preuve plus éclatante de son attachement pouvait-elle lui offrir ?

Le cœur d'Orlando se gonfla d'un sentiment qui ressemblait à s'y méprendre à de l'amour.

– J’aimerais t’inviter au restaurant, ce soir. Tu accepterais ? demanda-t-il, lui offrant son plus beau sourire.

Il avait posé la question à brûle-pourpoint, comprenant à son regard qu’elle ne souhaitait pas s’étendre sur ses propres sentiments. Comme il la comprenait ! Lui revint alors en mémoire l’étrange discussion qu’ils avaient eue au téléphone, de part et d’autre de la porte d’entrée de son appartement de Lausanne. Elle n’était pas le genre de femme à laisser transparaître ses émotions ; il fallait mériter sa confiance, car se protéger était devenu chez elle une seconde nature. Il se promit de s’y employer !

– J’ai cru comprendre que tu n’avais pas le cœur à fêter ta victoire, dit-elle, paraphrasant ce qu’il avait répondu à Camilla pour l’éconduire.

Elle avait retrouvé son humour et il se sentit aussitôt plus serein.

– C’est très vilain d’écouter aux portes ! À quelle heure je viens te chercher ?

– Ce soir, pour moi, ce sera plateau-repas : je dîne en tête à tête avec mon fils devant sa série préférée. C’est notre rituel.

– Enregistre-lui son feuilleton et venez tous les deux.

Son visage, habituellement si lisse et impénétrable, exprimait cette fois la plus grande surprise. Ses yeux noirs en devinrent plus pénétrants et sa bouche soulignée de rouge s’entrouvrit, mais Pandora ne prononça pas un mot. Il en tira une certaine fierté.

– Est-ce une si mauvaise idée que ça ? demanda-t-il, feignant l’innocence.

– Tu n’ignores pas ce que sous-entend ta proposition...

Devant son expression empreinte de gravité, Orlando réalisa le poids qu’elle attachait à sa réponse. Sa première impulsion fut de plaisanter et de tourner la conversation en dérision. Puis il comprit que ce n’était pas le moment, qu’il risquait de la froisser, peut-être même de la perdre. Or, cette idée lui était intolérable. Pendant toutes ces années passées avec Camilla, il n’avait su s’engager profondément. Parce qu’il ne le voulait pas, parce qu’une liaison sérieuse ne l’intéressait pas. Mais aujourd’hui, les choses étaient différentes. Les derniers événements l’avaient changé, poussé à mûrir enfin. Et surtout, il avait rencontré Pandora. Une femme à sa mesure. Une formidable amante, une partenaire professionnelle douée et, surtout, une mère. S’il la voulait, il devait accepter de prendre le tout. Aucune concession n’était possible à ce niveau.

– Je te propose de faire un essai, le jour qui te plaira, suggéra-t-il, subitement intimidé. Toi, Ulysse et moi. Je te laisse choisir le restaurant. Qu’en penses-tu ?

Elle le fixa, une expression dubitative peinte sur le visage.

– Mon fils n’a jamais rencontré un seul des hommes que j’ai fréquentés par le passé.

Était-ce une mise en garde ? Un refus ? Il n’aurait su le dire, toutefois il était déterminé à tenter sa chance jusqu’au bout.

– Suis-je à ce point laid et repoussant ? plaisanta-t-il.

Elle eut un petit rire cristallin qui lui réchauffa le cœur et le rassura. Il lui prit les mains.

– Quand vous serez prêts tous les deux, tu me le diras.

D’un léger hochement de tête, elle montra qu’elle avait compris. Puis elle se dégagea, avant de reculer d’un pas.

– Je dois y aller, dit-elle, comme à regret.

À présent, il était certain qu’elle réfléchirait sérieusement à sa proposition. Il ignorait combien de temps cela prendrait, mais il était prêt à attendre. Pour la première fois, il avait vraiment envie de partager la vie de quelqu’un. C’était un sentiment aussi surprenant qu’agréable. Après toutes ces années, grâce à elle, sa vie avait un sens et pour cela, il lui en serait éternellement reconnaissant.

Il se demanda si c’était cela, l’amour. Oui, probablement, car il ne se sentait bien qu’en sa présence. Elle l’avait épaulé, aidé, soutenu, et il espérait qu’ils vivraient encore d’autres expériences exaltantes.

Inutile de minimiser plus longtemps la force de ses sentiments. Il était raide dingue d'elle. De sa beauté, de son intelligence, de son humour... Non, décidément, il n'y avait rien à jeter en elle. Il l'aimait comme un fou et ferait tout pour elle. C'était aussi simple que ça.

Pandora fit quelques pas, puis s'arrêta soudain et se retourna. Une idée insensée venait de lui traverser l'esprit.

– Est-ce que tu as déjà goûté de la tortilla au chorizo ? demanda-t-elle tout de go à Orlando.

– J'ai... Je ne crois pas.

Sa question sembla le prendre au dépourvu. Elle-même ignorait pourquoi elle agissait ainsi.

– C'est une recette très simple à base d'œuf et de pomme de terre, expliqua-t-elle d'une voix neutre. Tu pourrais m'aider à la préparer.

– Oui, j'aimerais beaucoup.

– Dans ce cas, rendez-vous chez moi, ce soir, à 20 heures. Et ne sois pas en retard car nous ne t'attendrons pas pour le film !

Ça y est, elle s'était jetée à l'eau et l'avait convié à dîner. Certes, il venait de l'inviter au restaurant. Et, certes, elle avait refusé, arguant que ce rendez-vous était prématuré. Mais, finalement, pourquoi attendre ? Elle ne pouvait nier qu'elle voulait passer du temps avec lui et Orlando avait exprimé le désir de rencontrer Ulysse. Qu'est-ce qui l'empêchait de conjuguer leurs envies ?

Depuis trop longtemps son fils et elle formaient un cercle fermé, n'autorisant personne à en franchir la limite. Peut-être était-il temps que les choses changent ? Ulysse était assez mûr pour comprendre qu'elle l'aimerait toujours, même si un homme entraînait dans sa vie. Jusqu'à présent, personne n'avait réussi cet exploit. Aucun de ses amants n'avait mérité cet honneur. Jusqu'à Orlando.

Qu'avait-il de plus que les autres ? Il était riche et beau, bien sûr. Toutefois, il n'était pas le premier, et cela ne suffisait pas. Alors pourquoi lui et pas un autre ?

La réponse se fit soudain jour dans son esprit, aussi claire que de l'eau de roche : elle l'aimait !

Elle ignorait à quel moment c'était arrivé, mais elle était tombée amoureuse de lui. Irrémédiablement. Complètement. Jamais elle n'avait ressenti cela auparavant avec une telle intensité. C'était à la fois effrayant et terriblement grisant. Une nouvelle aventure qu'elle était impatiente de vivre.

– J'ai encore pas mal de paperasse à régler, ici, dit-il. Alors, j'ai intérêt à m'y mettre tout de suite, si je veux être à l'heure pour le dîner. À tout à l'heure.

Il se pencha vers elle et posa un baiser léger sur ses lèvres carmin avant de regagner son bureau.

Quelques minutes avant 20 heures, Orlando sonna chez Pandora. Il se sentait un peu nerveux, comme l'attestaient ses mains crispées sur la bouteille de vin qu'il avait apportée. Il allait enfin découvrir son domaine, ce qui ajoutait à son appréhension.

Elle lui ouvrit. Comme à son habitude, elle était sublime, mais pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle n'était pas habillée en noir. Ce soir, elle avait revêtu une robe trapèze d'une éclatante couleur framboise qui lui arrivait à mi-cuisse et portait une paire de ballerines assorties. Ses cheveux sombres flottaient librement dans son dos et il ne décelait aucune trace de maquillage sur sa peau hâlée, à l'exception d'un gloss brillant sur sa bouche pulpeuse. Naturelle, sans aucun artifice, elle lui parut encore plus désirable.

– Entre, l'invita-t-elle avec un grand sourire.

– J'espère que ce pinot des Grisons conviendra à ta tortilla, dit-il, lui tendant la bouteille.

Il avait parlé avec décontraction, alors qu'il avait choisi le meilleur cru de sa cave. Ils échangèrent un rapide baiser comme deux adolescents intimidés, et Pandora le devança jusqu'à la cuisine. Il ne put réprimer un sourire en découvrant son appartement : son salon tout d'abord, aux murs peints en gris tourterelle, garni d'un canapé tendu de daim sombre et de longues étagères de bois wengé. À l'image de sa propriétaire. Il ne fut donc pas étonné de découvrir dans la cuisine un plan de travail laqué de noir, surmontant des tiroirs ardoise. Une poêle était posée sur la plaque de cuisson et le délicieux fumet qui s'en dégageait lui chatouilla les narines.

– Bonjour monsieur.

Alors qu'il allait tendre la main pour soulever le couvercle, le visage d'un jeune garçon se matérialisa devant lui. *Ulysse* ! Il fut d'abord surpris par sa taille et son regard si sérieux pour un enfant de son âge. Ses grands yeux verts le fixaient comme s'il était capable de lire dans ses pensées.

– Bonjour Ulysse, répondit-il en se reprenant. Je m'appelle Orlando.

– Je sais.

Aïe ! Le gamin ne semblait pas décidé à lui faciliter la tâche.

– Maman dit que vous êtes gentil et que je dois être poli avec vous.

– La mienne ne m'a rien dit, plaisanta-t-il.

– Vous êtes trop vieux pour avoir une maman !

Décidément, le repas risquait d'être laborieux !

– Passons à table, proposa Pandora.

Ils prirent place autour d'une table carrée où le couvert était déjà mis. Devenu silencieux, Ulysse ne le quittait pas des yeux et Orlando se sentit subitement très gauche. L'idée de ce dîner était probablement prématurée. Le jeune garçon n'était visiblement pas prêt à partager sa mère.

Pour une raison qu'il ignorait, Orlando en conçut de la déception. Il aurait tellement aimé se sentir plus détendu en sa compagnie, trouver un sujet de conversation qui les intéresserait tous les deux ! Mais l'affection des autres ne se commandait pas, et il comprenait la méfiance d'Ulysse à son égard. Il songea même qu'il aurait vraisemblablement agi de la même manière, si Gina avait décidé de refaire sa vie après le décès de son père.

Pandora, cependant, ne semblait pas affectée par la tension régnant autour de la table et leur servit la salade qu'elle venait d'assaisonner.

– Pourquoi ne racontes-tu pas ton match à Orlando, suggéra-t-elle à son fils. Lui aussi joue au tennis.

– Ah ouais ? dit le gamin, soudain intéressé.

– Pourquoi vous ne feriez pas un match tous les deux ? dit-elle encore.

– Trop fastoche ! Je vais le battre à plates coutures !

– N'en sois pas si sûr, jeune homme, répondit Orlando. Je me défends plutôt pas mal pour un *vieux*.

– C'est ce qu'on verra ! Dis, maman, tu peux réserver un court ce week-end ?

– Je crains que ce ne soit un peu tard, *querido*, tout doit déjà être pris.

Ulysse eut l'air si déçu qu'Orlando ne put s'empêcher d'intervenir.

– Pourquoi ne pas jouer à mon club ? proposa-t-il. Il y a des terrains couverts et chauffés. Que demander de plus ?

- Trop cool ! T’es d’accord, maman ?
- Si Orlando accepte de...

Pandora leva les yeux vers lui et croisa son regard. Orlando hocha la tête en signe d’acquiescement. Un flot de bonheur lui gonfla alors le cœur et elle ne put retenir le sourire extatique qui lui montait aux lèvres. Les dernières barrières étaient tombées ; son fils venait d’adopter Orlando. Comme avait dit ce dernier : que demander de plus ?

– Tu vois, maman, il est d’accord ! s’exclama Ulysse, ravi. Il faut que je te montre ma super raquette. T’en as jamais vu d’aussi légère !

Déjà, il quittait la table et s’élançait en direction de sa chambre.

– Ulysse ! Le repas n’est pas terminé !

– Attends, je cherche aussi mes médailles ! cria Ulysse de la pièce voisine.

– Je ne crois pas qu’Orlando...

Il posa la main sur la sienne.

– Laisse-le. J’étais pareil à son âge.

– Tu es certain que ça ne te dérange pas ? Il est particulièrement loquace quand il commence à parler de tennis. Tu vas en avoir pour la soirée.

– Ce n’est pas grave. J’adore son enthousiasme. Et puis, pendant qu’il cherche ses trophées, je profite de toi.

Il se leva, contourna la table et l’enlaça.

– N’oublie pas d’apporter tes coupes également ! lança-t-il à l’attention d’Ulysse. Voilà qui nous laisse quelques minutes de plus...

Elle lui donna une petite tape sur l’épaule.

– Ton fils est vif et curieux, il me plaît.

– Et moi ? demanda-t-elle d’un ton taquin.

– Toi ? Je t’adore !

À ces mots, son cœur bondit dans sa poitrine. Ce n’était pas la première déclaration d’amour qu’elle entendait, mais celle-là la troublait d’autant plus qu’elle venait de l’homme dont elle était tombée amoureuse. Ses yeux s’humidifièrent et sa gorge se serra. Il était temps pour elle de lâcher prise et de se jeter à l’eau. Ses sentiments étaient trop puissants pour les garder pour elle.

– Je t’aime Orlando, avoua-t-elle sans quitter son regard.

Elle lut de la surprise dans ses yeux bleus, puis une joie presque enfantine. Il pencha la tête doucement vers elle. Son souffle lui caressa la joue, puis ses lèvres se posèrent sur les siennes. Elle savoura ce baiser avec délice. Il scellait leurs sentiments déjà si puissants, si exaltants...

– Nous ferions mieux de manger cette tortilla avant qu’elle ne refroidisse, dit-elle en se dégageant doucement.

– Tout ce que tu voudras.

– Prenons notre temps, je ne veux pas brusquer les choses et gâcher notre relation.

– Nous avons toute la vie devant nous et des projets en commun pour apprendre à mieux nous connaître. J’espère que tu ne te lasserai pas de ma présence.

– Jamais !

– J’aime t’entendre dire ça.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l’embrassa avec passion. Un bruit de cavalcade se fit entendre au fond de l’appartement. Orlando la libéra de son étreinte et lui lança un long regard. Ce fut le

moment que choisit Ulysse pour débarquer dans la pièce, les bras chargés de médailles dorées et de coupes en métal. Il les posa sans façon sur la table.

– Regarde tout ce que j’ai gagné !

– On dirait bien que tu en as plus que moi.

Alors que son fils plantait sa fourchette dans son omelette, Pandora lança un regard plein de gratitude à Orlando. Il lui répondit par un sourire lumineux. Mue par une impulsion, elle tendit la main vers la sienne. Il n’hésita pas à l’étreindre.

– Le film commence, c’est l’heure, s’exclama Ulysse qui avait déjà terminé et s’était levé. Dépêchez-vous, les tourtereaux, sinon on va louper le début !

Pandora était à présent certaine que tout se passerait bien, entourée des deux hommes de sa vie. Amoureuse et heureuse, elle se blottit contre le torse d’Orlando et écouta son cœur battre pour elle.

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2016 Harlequin S.A.

Conception graphique : Tangui Morin

© GETTY IMAGES/Cultura RM Exclusive/Philip Lee Harvey

© GETTY IMAGES/Marga Frontera/Royalty Free

ISBN 9782280363457

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Caroline COSTA

Passion à l'italienne

Elle est espagnole.

Il est italien.

La passion coule dans leurs veines.

À la seconde où elle a croisé le regard d'Orlando, Pandora a compris que cet homme bouleverserait sa vie. Car Orlando Ongarelli ne se contente pas d'être un éminent chirurgien, non, il est en plus intelligent, charismatique et... très séduisant. Alors, quand elle a lu dans ses beaux yeux bleus que l'attraction était réciproque, Pandora s'est laissée tenter par l'idée d'une passion à l'italienne. Une passion d'une nuit, sans attache, sans promesse et sans suite. Mais, au lendemain de leur étreinte, leur résolution de s'en tenir à une simple relation professionnelle paraît bien difficile à respecter, et Pandora commence à envisager l'idée de laisser un homme entrer dans sa vie. Et si Orlando était celui à qui elle peut confier tous ses secrets ?

Caroline Costa vit en Corse et, comme tous les insulaires, elle n'a de cesse de chercher ce qui se cache derrière l'horizon. Ses voyages inspirent ses récits et l'inverse est également vrai ! Elle note d'ailleurs toutes ses idées dans un petit carnet qui ne la quitte jamais. Un simple mot surpris au détour d'une conversation, un paysage, une chanson ou même un rêve peut l'amener à prendre sa plume pour commencer une nouvelle histoire.



